UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/tatprsentdel01clar

LETTRES
SUR
L'ESPAGNE.
TOME I.

C5516R
F

ÉTAT PRÉSENT DE L'ESPAGNE

ET DE

LA NATION ESPAGNOLE.

LETTRES ECRITES

A MADRID,

Pendant les Années 1760 & 1761 :

Par le Docteur EDOUARD CLARKE, *Membre de l'Université de Cambridge.*

TOME PREMIER.

2 liv. 10 s. le vol. relié.

A BRUXELLES,
Et se trouve
A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXX.

2 11 326
14.4.27

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

L'Espagne & la Nation Espagnole sont l'Etat & le Peuple de l'Europe que nous avons le plus d'intérêt de connoître, & qui nous sont communément les moins connus. Voisins de ce grand & beau Royaume par nos Provinces méridionales, nous avons avec l'Espagne d'anciennes liaisons de commerce, d'alliance, d'affinité même très-proche, puisque c'est la Maison de France qui regne depuis plus d'un demi-siecle sur ses Peuples. Tous ces nœuds se trouvent encore resserrés par le Pacte de Famille : *Ouvrage d'une politique aussi sage qu'éclairée, & nouveau lien qui, joint à ceux du sang, cimente notre intelligence. Que de raisons pour un François d'être un peu curieux, de désirer même d'être instruit sur l'état actuel de ce Royaume ! Ceux qui croiroient connoître l'Espagne par les anciennes Relations, se trouveroient aujourd'hui bien trompés. Il ne faut qu'une ou deux générations, pour changer presque toute la face d'une Nation polie & capable de culture. Ces chan-*

gemens, à la vérité, ſont plus ſenſibles dans le moral que dans le phyſique ; mais il ne s'en fait gueres dans les mœurs ou dans le génie national, qui n'influe plus ou moins ſur le local du pays.

L'eſprit d'obſervation eſt maintenant répandu par-tout ; mais il faut convenir en général que les Voyageurs Etrangers, & en particulier les Anglois, obſervent ordinairement mieux que nous : voilà pourquoi tous les Voyages des derniers que l'on nous traduit, ſont ſi bien accueillis en France. L'Anglois qui voyage a d'abord beaucoup moins de préjugés, ou tient moins à ceux qu'il a néceſſairement, que tout autre National. Il eſt encore fort ſouvent plus inſtruit que la plûpart des autres Voyageurs.

Enfin, quand ce n'eſt point un jeune Lord, ou un riche héritier qui voyage ſeulement pour chercher le plaiſir, & le payer tout ce qu'on veut le lui vendre ; c'eſt un Obſervateur attentif à qui rien n'échappe, qui ſçait mettre également à profit ſa dépenſe & ſa curioſité. Tel paroît avoir été l'Auteur de ces Lettres. Le Docteur Clarke, homme grave, & ſur-tout lettré par état, étoit attaché à l'Ambaſſadeur d'Angleterre, en qualité de Chapelain. On juge

bien qu'un homme de ce caractere, qui vouloit voyager utilement, tant pour son pays que pour lui-même, n'a rien négligé pour être bien instruit sur tous les objets dont il parle. Les Anglois, par les intérêts de Commerce, *& les liaisons nécessaires qu'ils ont avec les Espagnols relativement à l'Amérique, s'attachent à bien connoître cette partie. Elle est donc entrée pour beaucoup dans les vûes de l'Auteur; c'est pourquoi ses Lettres contiennent des détails très-particuliers sur les Finances d'Espagne, sur la Marine Espagnole, sur le Commerce en général, sur les Poids & Mesures, sur les Monnoies, sur les Manufactures, sur l'Agriculture, &c. Ainsi voilà d'abord de quoi piquer la curiosité de ceux qui s'attachent aux spéculations économiques, dont le goût est si répandu parmi nous. Les Politiques y trouveront un fidele Tableau du Gouvernement général d'Espagne, & de son état actuel: ce qui comprend les Etats du Royaume, les Conseils, les Juntes, les Tribunaux & Cours de Justice, la Cour, les Grands, l'État Militaire, & tout ce qui a rapport à ces différentes parties. L'attention des Gens de Lettres se portera sur les descriptions des principales Villes d'Espagne,*

qui ſont auſſi curieuſes qu'exactes, ſur les Antiquités Romaines recherchées par l'Auteur, & ſur tout l'Hiſtorique qu'il y a ſemé. Ils prendront encore ici la plus juſte idée de la Littérature Eſpagnole, & des principaux Écrivains de la Nation, de l'état de la Médecine, du Théâtre, des Arts, des Spectacles, &c. &c. L'Auteur s'étoit chargé de faire, pour l'importante réviſion de la Bible projettée par un ſçavant Anglois (M. Kennicott), *la plus ſoigneuſe recherche de tous les Manuſcrits Hébreux des Saints Livres, qui peuvent ſe trouver en Eſpagne ; & l'on verra, tant par ſes correſpondances avec quelques Hébraiſans du pays, que par le Catalogue des Manuſcrits de la Bibliotheque de l'Eſcurial, mis à la fin du ſecond Volume, quelle eſt la richeſſe des Eſpagnols en ce genre.*

Quoi que nous ayons dit plus haut de l'indifférence paſſive dont ſe piquent aſſez généralement les Anglois, non ſeulement ils ne ſont point exempts de partialité, mais même ils ne ſe contraignent pas le moins du monde ſur cet article, & ils la font éclater en toute occaſion. La Religion Catholique, entr'autres, eſt toujours pour un Anglican une ample matiere de ſarcaſ-

mes ou déclamations uſées, dont leurs Voyageurs ne ſe laſſent point de faire un ornement faſtidieux de leurs Relations.

Tout le bon-ſens du Docteur Clarke n'a pu le préſerver de cette foibleſſe. Les Moines, l'Inquiſition, les Dévotions Eſpagnoles, &c. ſont autant de pierres d'achopement où vient échouer ſa Philoſophie. Tous les lieux communs répétés un million de fois par les Proteſtans, il les retrace encore avec autant de ſérieux, que ſi c'étoit une découverte qui lui eût été réſervée, & qu'il fût important d'inculquer ſur nouveaux frais à ſes Concitoyens. L'Éditeur n'a pas cru devoir tenir grand compte de ces traits, qui n'ont rien de neuf, qui n'apprennent rien, & qu'on peut tout au plus regarder comme la profeſſion de foi de l'Auteur ſur toutes ces matieres. Il croit même n'avoir pû mieux marquer ſon eſtime pour l'Ouvrage Anglois, qu'en ſupprimant toutes les traces de ces préjugés Nationaux qui déshonorent beaucoup de bons Livres, où il ne s'agit de rien moins, comme ici, que de controverſe. A cette liberté près, qu'on ne s'eſt permiſe que pour le bien même de l'Ouvrage, on oſe aſſurer qu'il n'y a pas un ſeul fait intéreſſant ou curieux, pas même un

ſeul mot de quelque inſtruction, qui n'ait été fidélement conſervé, à l'exception de certains calculs qui ne ſont point à notre uſage. Ainſi rien à regretter ici, ſinon que l'Auteur n'ait pas fait un plus long ſéjour en Eſpagne, & que la Guerre, en l'obligeant de quitter ce Royaume, ait interrompu ſes Obſervations.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR ANGLOIS.

L'AUTEUR de ces Lettres, ayant eu l'honneur d'être attaché, en qualité d'Aumônier, à M. le Comte de Briſtol, Ambaſſadeur extraordinaire, & Miniſtre Plénipotentiaire de Sa Majeſté Britannique à la Cour d'Eſpagne, a fait ſa principale étude, pendant près de deux ans de ſéjour à Madrid, de raſſembler en un corps d'ouvrage toutes les recherches qu'il avoit faites ſur l'État préſent de l'Eſpagne, afin de ſatisfaire la curioſité de quelques amis, & d'être de quelque utilité au Public.

Il lui a toujours paru, que le premier & l'unique objet que devoit

ſe propoſer un Voyageur, étoit de chercher à acquérir des connoiſſances ſuffiſantes pour ſe dépouiller des préjugés que l'on a communément en Angleterre à l'égard des autres Nations, pour rectifier ſon jugement, & ſe former une idée juſte & vraie des différens peuples de l'Europe. Le temps précieux des Voyages, employé de cette maniere, ſeroit inconteſtablement très-utile & fort avantageux, quoique peut-être moins agréable & moins flatteur à l'imagination, que de viſiter les bords de l'Aufide & du Mincio, Horace & Virgile à la main, ou de voyager ſur les rives du Scamandre & du Simoïs, en tenant l'Iliade d'Homère.

Un Voyageur Hiſtorien, qui ſans partialité rend un compte exact des mœurs & des coutumes des pays qu'il a bien vûs, eſt utile à ſa patrie. Il eſt vrai que cette

occupation eſt au-deſſous du Bel-Eſprit & des Littérateurs d'un goût fin & délicat ; mais au moins on ne ſçauroit nier qu'un Voyageur, tel que je le ſuppoſe, ne rende plus de ſervices au Public, qu'un prétendu connoiſſeur en peinture, qui crie par-tout au miracle, & qui achette à grands frais un Tableau gâté du Titien ; ou qu'un Antiquaire qui ſe croit trop heureux d'avoir recouvré une Médaille informe & barbare, d'avoir deviné une Inſcription à demi-effacée, ou enfin d'être venu à bout de deſſiner quelques reſtes de ruines antiques.

Il ſeroit ſans doute à ſouhaiter que nos jeunes Lords, dans leurs voyages, fixaſſent leurs regards de ce côté-là. Le ſujet n'eſt point épuiſé, & l'objet eſt beaucoup plus important que de s'attacher à connoître la Muſique & les vices d'Italie, ou les modes & la cuiſine

Françoiſe. Obſerver la variété des mœurs, la force des coutumes & de l'éducation, l'utilité des Loix, les effets du climat, &c. c'eſt travailler plus utilement pour ſes Concitoyens, que de leur rapporter une mode nouvelle, un nouvel air, ou un mêts nouveau.

L'Auteur, eſpérant que ſon ſéjour en Eſpagne ſeroit d'une plus longue durée, avoit formé un plan bien plus vaſte que celui qu'il a ſuivi dans ces Lettres. Mais la guerre s'étant tout-à-coup malheureuſement allumée entre l'Eſpagne & l'Angleterre, il ne lui a pas été poſſible d'exécuter ſon deſſein. Il eſpère de l'indulgence du Lecteur, qu'on n'attribuera qu'à cet incident imprévu, qui a détruit toutes ſes eſpérances, les défauts qu'on pourroit remarquer dans cet Ouvrage.

Ces Lettres auroient été moins vuides & moins ſuperficielles, ſi la Nation chez laquelle elles ont

été écrites, aimoit la ſociété; ſi les maiſons n'y étoient pas inacceſſibles; s'il étoit auſſi aiſé de s'y inſtruire & d'y prendre des connoiſſances, que dans le pays où elles ſont publiées. Le défaut d'une éducation générale en Eſpagne, & le peu de goût qu'ont les Eſpagnols pour ſe procurer les connoiſſances, qu'on aime tant à acquérir & à cultiver en Angleterre, ſont un grand obſtacle aux obſervations d'un Voyageur, & jettent beaucoup de lenteur & de difficultés dans toutes ſes recherches. Le génie réſervé des Eſpagnols, & leur caractère taciturne, ſont encore un autre embarras; mais ce qui eſt le plus capable d'inſpirer du dégoût & du découragement au Voyageur qui aura le plus de patience & de ſagacité, c'eſt cette injurieuſe défiance qu'ils ont tous, mais principalement les Prêtres & les Moines, à l'égard

de ceux qu'ils nomment *Hérétiques*. Si à tous ces obſtacles on ajoûte l'épouvantail de l'Inquiſition, qui, dans les pays de la domination Eſpagnole, ferme la voie à toutes les recherches, à toutes les connoiſſances & informations que pourroit prendre un Voyageur; on ne ſera plus ſurpris de ne pas trouver dans ces Lettres tout ce qu'on y pourroit deſirer.

Parmi toutes les difficultés que trouve en ſon chemin un Etranger curieux de s'inſtruire dans les États de Sa Majeſté Catholique, celle du langage n'eſt pas la moindre. Les Langues Françoiſe & Italienne ſont tellement à la mode, & ſi répandues en Angleterre, que nos jeunes Lords ne ſe mettent point en voyage, ſans connoître les graces de l'accent Romain & de l'accent de Blois (1). Mais en compte-t-on

(1) L'Auteur vante l'accent de Blois, ſuivant

beaucoup qui poſſedent l'Eſpagnol, & qui puiſſent ſeulement demander en cette Langue le chemin ou la diſtance d'une ville à l'autre ? Faute de ſçavoir l'Eſpagnol, l'Auteur de ces Lettres s'eſt trouvé ſouvent dans de grands embarras ; il croyoit y ſuppléer en faiſant uſage de la Langue Latine, ſi connue dans toute l'Europe. Mais outre le peu de perſonnes qu'il trouvoit en état de parler cette Langue, la plûpart de ceux qui en ſçavoient quelque choſe, la parloient ſi différemment des autres Nations, qu'il ne pouvoit ni les entendre, ni ſe faire entendre d'eux. Lorſqu'il parloit Latin ſelon la prononciation Angloiſe, leur réponſe ordinaire étoit : *No entiendo ; no es latino por aça*,

---

l'ancien préjugé qui ne ſubſiſte plus en France, depuis qu'il n'y a plus de Cour en cette Ville : ce qui remonte à plus d'un ſiècle.

pero es latino por alla. Je ne vous entends point : ce n'eſt pas là du latin pour ici, mais c'eſt du latin pour là, c'eſt-à-dire, pour votre pays.

Toutes les Relations que nous avons de l'Eſpagne ſe bornent aux Romans, ou aux Relations anciennes & modernes.

Les Romans qui nous peignent l'Eſpagne, ont beaucoup contribué à nous donner les idées peu juſtes que nous avons encore aujourd'hui de la Nation Eſpagnole. Les extravagances de la Chevalerie, & les galanteries ridicules des anciens Eſpagnols n'exiſtent plus ; la guittare & le gantelet ſont mis à l'écart ; les mœurs de la France ont paſſé les Pyrénées avec les Princes de la Maiſon de Bourbon. La Langue Eſpagnole oſe même lutter continuellement contre la Françoiſe, plus adroite & plus inſinuante : & ſi la Cour n'avoit pas retenu la coutume de ne répondre

aux Étrangers qu'en Eſpagnol, il eſt certain que cette derniere Langue ſeroit beaucoup plus négligée. La politeſſe Françoiſe a changé l'air du pays, & à adouci certains traits un peu barbares de cette contrée. La Nobleſſe a coupé ſes mouſtaches, & a jetté bas ſon manteau. Les Inquiſiteurs mêmes ont appris à devenir humains; ils ne font plus *griller* les Hérétiques tout vifs, comme il ſe pratiquoit encore ſur la fin du dernier ſiècle, dans la ville de Grenade.

On peut taxer de Relations ſurannées, la plûpart de celles qui ont été repandues avant l'avenement de la Maiſon de Bourbon à la Couronne d'Eſpagne. Ces Relations peuvent avoir été vraies & fort exactes dans le temps; mais aujourd'hui elles ne reſſemblent non plus à l'Eſpagne, que Londres reſſemble à ce qu'il étoit du temps d'Edouard III. Telle eſt en parti-

culier celle qui a le plus de vogue en Angleterre, ſous ce titre : *Voyage d'une Dame en Eſpagne*, Ouvrage pillé d'un Auteur François. *Les Délices de l'Eſpagne*, ſont un aſſez bon Livre ; mais la face du pays & les mœurs ont tellement changé, que les lieux dont on y voit la deſcription, ſont devenus méconnoiſſables.

Parmi les Relations modernes, nous n'en avons point en notre Langue qui ſoit paſſablement exacte. Les *Voyages de Willoughby*, quoique réimprimées dans la Collection d'*Harris*, ne ſont d'aucun poids, & ne méritent nulle conſidération. On dit que la partie Botanique & l'Hiſtoire naturelle en ſont aſſez bonnes ; c'eſt ce qui fait apparemment qu'on les a publiés avec l'Ouvrage de M. *Rey*. Il a paru recemment une Brochure intitulée : *Tour en Eſpagne & en Portugal. Londres, 1660. in-8°.*

Mais il paroît que l'Auteur a plutôt eu pour but de décrier l'Eglise Romaine, que de bien observer les mœurs, les Loix & les Coutumes du pays.

Quant aux Lettres que nous donnons au Public, on a pris tout le soin possible pour que toutes les Relations fussent vraies, authentiques, & de la première main. L'*Etat des Monnoyes*, a été examiné & approuvé par Messieurs *Darci* & *Jois*, les deux plus fameux Banquiers de Madrid. L'*Etat des Forces de Mer & de Terre*, l'*Etat des Finances*, & celui *des revenus de la Couronne*, ont été copiés sur un Manuscrit François de la plus grande autorité, que l'Auteur a dans sa possession, & qui forme un Ouvrage très-curieux. Il est intitulé : *Bilan général des Finances de Sa Majesté Catholique, Don Carlos III, Roi d'Espagne. 1760.*

L'Auteur ne hazarde rien ici qu'on puiſſe ſoupçonner de faux ou révoquer en doute ; cependant il n'eſt pas à préſumer qu'il ne lui ſoit point échappé de mépriſes, quelqu'effort qu'il ait fait pour les éviter. Il n'a négligé aucun des ſecours qu'il a pu trouver ; il a vu & lu avec attention tout ce qui a été publié ſur l'Eſpagne ; il a profité des recherches de ſes amis, & n'a rien omis de ce qu'ont pu lui procurer ſes correſpondances de Londres ou de Madrid. Quoiqu'il ait conſulté tous les Auteurs qui ont écrit ſur l'Eſpagne, ce n'a point été dans la vue de s'enrichir de leurs dépouilles ; mais pour éviter de faire les mêmes obſervations, ou de tomber dans les mêmes erreurs. Il s'eſt conformé ſur ce point, autant qu'il a pu, à l'excellent précepte que donne aux Hiſtoriens & aux Voyageurs le Docteur *Middleton*, dans ſa belle

Préface de la Vie de Cicéron.

» En écrivant l'Hiſtoire ou les » Voyages, dit-il, au lieu de co- » pier les Relations de ceux qui » nous ont précédés dans la même » carriere, nous devrions nous tra- » cer une route qui ne fût connue » que de nous, & nous attacher à » des obſervations qui nous fuſſent » propres, ou telles que les cir- » conſtances les repréſentent à » notre eſprit ſous un jour parti- » culier, en les examinant & les » diſcutant avec beaucoup d'at- » tention, & ſans avoir égard à » ce que d'autres peuvent en avoir » dit avant nous. Quoique dans » ce genre d'écrire les matériaux » ſoient communs, & que chacun » ſoit obligé de bâtir ſur le même » fond ; cependant ſi l'Auteur a » de l'art, il ſçaura donner à ſon » Ouvrage un tour particulier qui » le rendra neuf, & qui ne ſera » propre qu'à lui ».

L'Auteur de ces Lettres ne ſe flatte pas d'avoir rempli cette inſtruction ; mais il a fait tous ſes efforts pour éviter de redire ce qu'on avoit dit avant lui.

On donne ce Recueil ſous la forme de *Lettres*, parce qu'en effet ce ſont des Lettres, la plûpart écrites de Madrid à Londres, telles qu'elles ſubſiſtent dans cet Ouvrage, & que l'Auteur n'a vu aucune raiſon de les changer. Il eſt certain d'ailleurs que le genre épiſtolaire eſt le plus propre & le plus commode, pour traiter ces ſortes de ſujets. Il donne plus de liberté ; on peut s'étendre ou ſe reſſerrer, comme on le juge à propos ; on paſſe plus aiſément d'une matiere à l'autre ; enfin le Lecteur eſt moins fatigué, parce qu'il n'eſt pas obligé de donner continuellement & ſans relâche aux matieres une attention bien ſuivie.

Les Compatriotes de l'Auteur,

en parcourant cet Ouvrage, ſentiront le prix d'être nés ſous un gouvernement tel que l'Angleterre. Ce ne ſera pas une petite ſatisfaction pour eux, de ſe trouver dans leur patrie maîtres de leurs ſentimens & de leurs actions; d'y jouir avec ſécurité de la plus grande liberté de conſcience, & d'une propriété véritable, à laquelle rien ne peut doner atteinte. Heureuſe contrée où la liberté ne peut dégénerer en licence, parce qu'elle ne dépend point du pouvoir arbitraire d'un ſeul, mais de la ſageſſe de tous, & qu'elle eſt reſtreinte dans les bornes de la raiſon, de la juſtice & des loix; où le Noble ne peut point enfreindre ces loix, & n'eſt pas plus à l'abri des mains de la juſtice, que le dernier des ſujets; où le Miniſtre lui-même eſt comptable de ſon adminiſtration au Public; où enfin, s'il trahit les intérêts de la patrie, il ne

peut ſe dérober à la vindicte légale !

L'Introduction Hiſtorique qu'on a miſe à la tête de ce Volume, eſt compoſée de trois parties. La premiere n'eſt qu'un extrait d'un Ouvrage du Marquis de Mondeçar, Gentilhomme Eſpagnol, ſçavant & judicieux, dans lequel on fait voir l'origine & la naiſſance des différens Royaumes qui ont partagé l'Eſpagne, & qui ſubſiſtent encore aujourd'hui ſous le nom de Provinces. La ſeconde, eſt un Abrégé Hiſtorique, depuis la mort de Charles II, dernier Prince de la Maiſon d'Autriche, juſqu'à l'avenement à la Couronne de Charles III, aujourd'hui Roi d'Eſpagne. La troiſiéme partie, eſt une Notice des différens Traités conclus entre l'Eſpagne & l'Angleterre, avec les noms des Miniſtres & Ambaſſadeurs des deux Cours dont ils ſont l'ouvrage.

Quant au fond de ces Lettres, ceux qui ont lu ou qui liront les Relations du Maréchal de *Baſſompierre*, de la Comteſſe d'*Aunois*, du Pere *Labbat*, de l'Abbé de *Veyrac*, de Madame de *Villars*, de Don *Juan Alvarez de Colmenar*, & autres, verront la différence qu'il y a entre une deſcription naïve & impartiale, & portant l'empreinte de la candeur, de la vérité, & une Relation remplie d'invectives, dictée par la ſatyre, écrite par une plume trempée dans le fiel. Ces Auteurs étoient cependant de la même croyance que les Eſpagnols, & des zélateurs de la Religion Romaine. Si donc cette Relation a quelque avantage ſur les précédentes, c'eſt qu'on y voit un Proteſtant, ou, pour parler le langage populaire, un Hérétique, s'expliquer ſur un Pays Catholique d'une maniere plus favorable, que n'en ont jamais parlé

les Catholiques eux-mêmes (1). La vérité ſeule a toujours été le flambeau qui a guidé l'Auteur. Il n'a eu ni aigreur ni animoſité à combattre ; il abhorre les préjugés nationaux, & il s'eſt dépouillé de toutes les préventions qu'on a ordinairement pour ou contre un pays où l'on va voyager ; il n'a par conſéquent été ni indulgent, ni ſévere. Enfin il aime & révere les Eſpagnols ; il admire leur vertu, & applaudit à leur valeur : mais lorſqu'il a été queſtion de porter un jugement vrai, il l'a fait avec liberté, en ne s'écartant jamais de la maxime qu'il a choiſi pour deviſe :

Ne quid falſi dicere auſus, ne quid veri non auſus.

(1) Voyez l'Avertiſſement de l'Editeur, pag. v. Il eſt vrai que l'Auteur Anglois n'a pas donné dans l'excès de quelques Ecrivains de ſa Nation, & qu'à cet égard, il eſt un de ceux *qui minimis urgentur.*

INTRODUCTION HISTORIQUE,

Extraite d'un Ouvrage du Marquis de Mondeçar ſur les Hiſtoriens Eſpagnols (1).

LA domination Romaine n'a fini en Eſpagne que vers la fin du quatrième ſiècle. Cependant l'hiſtoire d'Eſpagne ſe trouve encore liée avec l'hiſtoire Romaine juſques aux commencemens du ſeptième ſiècle, après quoi la domination des Romains y fut totalement éteinte. Vers l'an 400 de l'Ere Chrétienne, les Goths firent en Eſpagne la première invaſion. Himéric, à la tête des Suèves & des Alains, fit la conquête de la Gallice environ l'an 408. Ces mêmes Suèves, qui donnèrent leur nom à la Gallice, ſubjuguèrent le Portugal vers l'an 464. Réquina, fils d'Himéric, conquit

(1) Cet Ouvrage, au rapport du Docteur Clark, étant fort judicieux, neuf & difficile à trouver, il n'a pas voulu en priver ſes lecteurs.

la Biſcaie, l'Andalouſie, prit Sarragoce & Tarragonne en 488. Récarède fut proclamé Roi d'Eſpagne en 587. Il convoqua une aſſemblée générale où ſe trouvèrent les Prélats & les Grands du Royaume qui lui déférèrent la Couronne. Après lui Wittéric monta ſur le trône; Gundemer lui ſuccéda en 610; & en 631 Siſennand fut élu Roi, & tint ſa Cour à Tolède.

Ce ne fut que vers l'an 680 que les Maures firent une irruption en Eſpagne; & la domination des Goths n'y eut que 300 ans de durée; car Tarif Abenzarca parut en 713.

Les principales Nations du Nord qui ſe répandirent en Eſpagne, furent les Vandales, les Goths & les Suèves. Les Vandales, après s'être rendus maîtres de l'Andalouſie, à laquelle ils donnèrent leur nom, paſſèrent en Afrique. Les Suèves furent long-temps poſſeſſeurs de la Gallice; mais les Goths conquirent toute l'Eſpagne, & la tinrent pendant plus de 200 ans. Ils poſſédoient encore la Mauritanie, & d'autres Provinces en Afrique & dans les Gaules; ils occupoient auſſi toute cette étendue de pays qu'on a nommée dans la ſuite Languedoc. Les

Goths furent chaſſés par les Sarraſins, & les Sarraſins furent à leur tour chaſſés par les naturels du pays, lorſque Pélage fut établi ſur le trône.

Les Sarraſins étendirent leur domination ſur toutes les Provinces d'Eſpagne, excepté les Aſturies, & quelques autres pays, dont ils ne purent faire la conquête à cauſe des montagnes, où pluſieurs habitans, réſolus de mourir Chrétiens, cherchèrent un aſile. Dans la ſuite, ils formèrent le deſſein de ſecouer le joug des Arabes. La première atteinte lui fut donnée dans les Aſturies, dont les habitans élurent pour Roi l'Infant Don Pélage. Les Nobles lui prêterent ſerment de fidélité ſur leurs boucliers, en criant à haute voix : *Real! Real! Voici le véritable Infant!* Pélage étoit Goth de naiſſance, en ſorte qu'on peut dire de lui qu'il rétablit en quelque façon le gouvernement Gothique. Ses premières conquêtes furent Gijon & Léon, tandis que ſon fils ſe rendoit maître de la Gallice & d'une partie du Portugal. C'eſt de Léon, que vint enſuite la race des Rois d'Oviédo & de Léon. Des ſuccès ſi rapides, & un courage ſi intrépide dans les Chrétiens, allarmèrent les Ara-

bes. Ils réſolurent de les attaquer à la fois dans toutes les fortereſſes dont ils s'étoient emparés, afin de couper par ce moyen toute communication entr'eux. Les Chrétiens, pour échapper au danger qui les menaçoit de toutes parts, ſe choiſirent des Chefs dans les différentes Provinces qu'ils avoient reconquiſes. Ces Chefs ou Gouverneurs ſéparés les uns des autres, & ne pouvant ſe ſecourir mutuellement, défendirent leurs ſujets, chacun indépendamment l'un de l'autre. Voilà, ſelon pluſieurs Hiſtoriens, l'époque des différens Royaumes qui ſe ſont formés en Eſpagne; quoiqu'il ſoit toujours très-difficile de déterminer le point fixe de la naiſſance d'une Monarchie, lorſqu'il ne reſte point de monumens aſſez authentiques pour ſervir de preuves. La première Monarchie qui s'éleva en Eſpagne, depuis l'invaſion des Maures, fut donc celle des Aſturies, Monarchie élective, & où Pélage fut reconnu Roi. Mais à meſure que ces Princes étendoient leurs conquêtes, en chaſſant les Arabes, ils prenoient de nouveaux titres. On les appella d'abord Rois des Aſturies, enſuite Rois d'Oviédo, & enfin Rois de Léon

& de Gallice, juſqu'au temps où tous ces différens Royaumes furent unis à la Caſtille par le mariage de la Reine *Sanche Iſabelle*, avec *Ferdinand le Catholique* ou *Ferdinand le Grand*, à qui quelques Auteurs donnent le titre d'Empereur, & qui fut Roi de Caſtille. Iſabelle étoit ſœur de Bermude III, dernier Roi de Léon, qui deſcendoit d'Alphonſe V.

Il eſt étonnant que, pendant un ſi long intervalle où ces Princes Chrétiens firent de très-grands exploits de valeur, & ſe ſignalèrent par pluſieurs victoires ſur les Arabes, on n'ait que des Hiſtoires fort courtes, incertaines, & chargées d'obſcurités, telles que les Chroniques d'Alphonſe III, Roi de Léon, ſurnommé le Grand, d'Alvéda, de Sampiro, & de Pélage.

Comtes & Rois de Caſtille.

Dans le temps qu'il s'élevoit des Princes dans les Aſturies, pluſieurs Nobles ſe firent reconnoître Chefs dans d'autres Provinces, & prirent le titre de Princes, de Comtes, &c. Parmi eux ſe diſtinguèrent les Comtes de Caſtille. Ce

fut Fernand Gonzales qui, par sa valeur héroïque, ses triomphes & sa puissance, érigea la Castille en souveraineté. Le Prince le plus célèbre de cette Maison de Castille fut Don *Sanche Garcias*, dont la mort violente fut cause de l'union de cette Maison avec celle qui possédoit les Couronnes de Navarre & d'Arragon. Dona Sanche, sœur de Don Garcias, fut mariée au Roi Don Sanche, dont le second fils, Don Fernand, prit le titre de Roi de Castille. Tous les Rois ses successeurs porterent le nom de Rois de Castille préférablement au titre plus ancien de Rois d'Arragon & de Navarre.

Les Historiens Espagnols, comme *Arredono*, *Arevalo*, *Sandoval*, & les autres, ne s'accordent point sur le nombre des Comtes. Ils en reconnoissent plus ou moins; mais tous conviennent que Don Fernand se rendit si recommandable par sa valeur, qu'il eut de si grands succès, & qu'enfin il s'acquit une si grande puissance qu'il faut le regarder comme le premier Roi de Castille. Ce Prince devint si puissant, que tous les Princes Sarrasins le reconnurent pour leur Souverain. Il eut pour fils Alphonse VI, & pour petite-fille, la Reine *Dona*

Uraca, qui porta en mariage la Baronnie de Navarre & la Castille au Comte Don Raymond, son premier mari. La Couronne de Castille retomba ainsi dans la Maison des Comtes de Bourgogne, qui venoit des Rois d'Italie; & ce fut de cette alliance que sortit le grand Alphonse VII.

Ce Prince en mourant divisa ses États entre ses deux fils : il laissa à Don Sanche, l'aîné, le Royaume de Castille & une partie du Royaume de Léon. Ce jeune Prince ne vécut pas âge d'homme, & ses grandes vertus lui firent donner à sa mort le nom de *Sanche le Regretté*, nom plus beau que tous ceux dont la flatterie a jamais pu décorer les Rois. Don Ferdinand, qui n'étoit que le cadet, eut en partage la partie qui restoit du Royaume de Léon, avec la Gallice & les Asturies. Ce fut lui qui le premier porta le nom de Roi d'Espagne, comme descendant des Princes Goths, dont le Roi Pélage avoit rétabli la puissance.

Don Sanche de Castille eut pour successeur Alphonse, dit *le Noble*, qui fut un des plus grands Princes de son siècle. Il gagna sur les Sarrasins la fameuse

bataille donnée dans les plaines de Toulouſe, où l'on prétend qu'il périt plus de deux cent mille combattans. Il mourut ſans enfans mâles; & ſa fille aînée, *Dona Berenguela*, ſe trouva l'héritiere des Royaumes de Caſtille & de Tolède, qu'elle porta en mariage à Don Alphonſe, ſon oncle, fils de Don Ferdinand, qui avoit en partage les Royaumes de Léon, de Gallice, & des Aſturies. De ce mariage, ſortit un autre Ferdinand, d'où deſcendirent, ſans interruption, les Rois de Caſtille & d'Arragon, juſqu'à ce qu'ils furent réunis pour toujours dans les perſonnes de Ferdinand & d'Iſabelle. Tous ces États tombèrent dans la Maiſon d'Autriche, par le mariage de Jeanne, leur fille aînée, avec Philippe premier, Archiduc d'Autriche, d'où ſortit l'Empereur Charles-Quint.

Depuis cette époque, l'Hiſtoire Eſpagnole eſt fort connue, & tous les événemens parfaitement liés enſemble. Nous ne nous y arrêterons pas, & nous nous contenterons ſeulement de dire un mot de l'Eſpagne depuis la mort de Charles II juſqu'au regne de Charles III.

HISTOIRE

ABRÉGÉE

D'ESPAGNE,

Depuis la mort de Charles II, juſqu'au regne de Charles III.

COMME Charles II n'avoit point d'enfans, la France, la Hollande & l'Angleterre formèrent, en 1699, le fameux Traité de partage, par lequel tous les Domaines de la Couronne d'Eſpagne ſe trouvoient diviſés à la mort de Charles. Par ce Traité, on vouloit empêcher qu'une ſi vaſte ſucceſſion ne tombât toute entière, ou dans la Maiſon de

Bourbon, ou dans la Maiſon d'Autriche, Puiſſances déja aſſez formidables par elles-mêmes. Mais la Cour d'Eſpagne regarda ce Traité comme un affront; & Charles II en fut ſi offenſé, que, quelques jours avant ſa mort, il fit un Teſtament où il laiſſoit tous ſes États, à Philippe, Duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. La France, qui d'abord étoit entrée dans le Traité de partage, l'abandonna dès qu'elle eut appris les dernières volontés de Charles II. Dès le 18 Février 1701, Louis XIV déclara Philippe, ſon petit-fils, Roi d'Eſpagne, & ce Prince arriva à Madrid le 14 Avril de la même année. Cette conduite de la France allarma l'Empereur & les Puiſſances maritimes. On craignoit en Hollande & en Angleterre, que l'Amérique Eſpagnole ne tombât ſous la puiſſance de Louis XIV; & la Cour de Vienne, qui ne vouloit pas que la Maiſon de Bourbon devînt ſi puiſſante, regarda le Teſtament du Roi d'Eſpagne comme une tache & une injure faite à la Maiſon d'Autriche. On déclara la guerre à la France, & Charles, Archiduc d'Autriche, fut proclamé Roi d'Eſ-

pagne. Les Puiſſances maritimes l'appuyèrent dans ſes prétentions avec toute la vigueur imaginable; pluſieurs Grands d'Eſpagne ſe déclarèrent même d'abord pour lui, & lui donnèrent de grands ſecours. Quelque temps après, le Roi de Portugal & le Duc de Savoie embraſſerent ſon parti, & formèrent une alliance contre Philippe. Ce jeune Prince fut obligé d'abandonner Madrid, & les ſuccès des Alliés furent ſi rapides, qu'il ſe vit ſur le point de quitter l'Eſpagne. Mais, la bataille d'Almanza ayant changé ſa fortune, ſon parti prévalut, & il fut enfin reconnu Roi d'Eſpagne en 1713, au Traité d'Utrecht, par toutes les Puiſſances confédérées, excepté l'Empereur. La baſe du Traité fut que les deux Monarchies, celle de France & celle d'Eſpagne, ne ſeroient jamais réunies ſur la même tête. Enſuite on le laiſſa tranquille poſſeſſeur de l'Eſpagne, de l'Amérique Eſpagnole, & de tous les établiſſemens que cette Couronne poſſédoit dans les Indes Orientales. Mais on démembra de ſa Monarchie tous les pays qu'elle poſſédoit en Italie & dans les Pays-Bas. La Sicile fut donnée au

Duc de Savoie ; & l'Archiduc d'Autriche resta maître de la Flandre, de Naples, de la Sardaigne & du Duché de Milan ; en sorte qu'on doit regarder à cet égard le Traité d'Utrecht comme un Traité de partage.

Il ne restoit plus à Philippe, affermi sur le trône d'Espagne, qu'à combattre les Catalans, ses seuls & derniers ennemis. L'entreprise étoit difficile ; les habitans de la Catalogne étoient si obstinés, & persistoient tellement à refuser de le reconnoître pour Roi, que se voyant abandonnés de leurs alliés, ils s'adressèrent au Grand-Seigneur pour lui demander du secours & les soutenir, dans l'espérance qu'ils avoient d'ériger leur pays en République. Mais leur aveugle fureur ne servit qu'à leur faire éprouver davantage toutes les misères & les calamités inséparables d'une si longue guerre. Malgré leur défense opiniâtre & désespérée, ils furent réduits sous l'obéissance de Philippe, & dépouillés de tous leurs priviléges ; la Catalogne fut annexée à la Couronne de Castille comme une Province conquise.

Cette réduction rétablit enfin le cal-

me & la tranquillité dans toute l'Eſpagne, qui depuis douze ans étoit déſolée par la guerre la plus cruelle & la plus ſanglante. Philippe V alors ne ſongea plus qu'à recouvrer ſes États d'Italie, qu'il avoit été forcé de céder à ſes ennemis. Dans ce deſſein, après avoir perdu ſa première femme, il ſe maria à Eliſabeth Farneze, héritière de Parme, de Plaiſance & de la Toſcane. Cette alliance fut une nouvelle ſource de guerres & de conteſtations.

Elle fut propoſée & négociée par le fameux Abbé Albéroni, qui, né le fils d'un Jardinier, de ſimple Curé de Village, s'éleva, par un concours heureux de différentes circonſtances, encore plus que par ſes talens, aux dignités de premier Miniſtre d'Eſpagne & de Cardinal. Cet Abbé, au commencement des guerres d'Italie, fut préſenté au Duc de Vendôme, qui lui accorda ſon eſtime, le mena en France, & enſuite à Madrid, où il lui fit avoir l'Agence des affaires de Parme. Après la mort de ſon Protecteur, il continua d'être Agent de Parme, & ce fut en rempliſſant cette fonction qu'après avoir combiné les deſſeins

de l'Eſpagne ſur l'Italie, il propoſa le mariage de l'héritière de Parme. On s'imagine bien que la nouvelle Reine donna toute ſa confiance à Albéroni. Rien ne ſe faiſoit que par ſon conſeil; il étoit conſulté ſur toutes les affaires de l'État, & dans peu de temps il fut dans la plus haute faveur auprès du Roi. A la mort de Louis XIV, il voulut perſuader à Philippe V, malgré la renonciation ſolemnelle qu'il avoit faite à la Couronne de France, tant pour lui que pour ſes deſcendans, de demander la régence du Royaume pendant la minorité de Louis XV, comme étant le premier Prince de ſon ſang. Mais la crainte de revoir l'Eſpagne plongée dans une nouvelle guerre, & la religion du ſerment, détournèrent le Roi d'Eſpagne d'un projet, où dans le fond il ne s'agiſſoit que d'un point-d'honneur. Cependant on fit des préparatifs, & les intrigues d'Albéroni ne purent être ſi ſecrettes qu'elles ne vinſſent à la connoiſſance du Régent de France, qui, ayant découvert ſes trames, eut depuis pour ce Miniſtre une haine implacable. Il ne ceſſa de le perſécuter, & il exigea de la Cour d'Eſpagne qu'il

fût renvoyé. Ainſi cette malheureuſe entrepriſe fut très-fatale à ſon Auteur ; la chûte d'Albéroni fut produite par ce même genre d'intrigue qui avoit procuré ſon avancement.

Pendant cet intervalle, & dans le temps même qu'il étoit au plus haut point de ſa faveur, il porta le Roi ſon Maître à ne pas différer de renouveller la guerre en Italie contre l'Empereur Charles VI, dont la conduite en effet autoriſoit cette rupture. L'Empereur retenoit toujours le titre de Roi d'Eſpagne, il créoit des Grands à ſa Cour de Vienne, il protégeoit & récompenſoit tous les Eſpagnols fugitifs & peu affectionnés à Philippe ; enfin il oſoit déclarer rebelles ceux qui demeuroient fidèles à Philippe, & il confiſquoit les terres qu'ils poſſédoient dans ſes États de Flandres ou d'Italie. La Reine, qui venoit d'accoucher d'un fils, & qui avoit pris un grand aſcendant ſur l'eſprit du Roi, par zèle pour la gloire de l'Eſpagne, appuyoit tous les projets d'Albéroni. Philippe V, rempli de complaiſance pour elle, ſupportoit d'ailleurs aſſez impatiemment les avis de ſon

conſeil ; mais il ne put refuſer de mettre Albéroni à la tête des affaires, & lui confia toute la conduite de cette guerre. Auſſi-tôt Albéroni, ſans avoir encore le titre de premier Miniſtre, agit avec toute l'autorité d'un Deſpote ; il fit des préparatifs immenſes dans tous les ports d'Eſpagne, pour tomber inopinément ſur tous les Domaines que l'Empereur poſſédoit en Italie. Cependant pour préparer à cet événement le Pape, dont il vouloit obtenir le Chapeau ; pour éviter même les reproches qu'il auroit pu lui faire ſur ce qu'il renouvelloit la guerre en Italie, il ſe crut obligé de le tromper, & de lui faire prendre le change ſur l'objet de ſes deſſeins. Il lui écrivit pluſieurs Lettres particulières, où, après des démonſtrations de ſon zèle pour ne point troubler le repos de l'Italie, il aſſuroit que tout cet armement n'étoit deſtiné que contre les Turcs, qui venoient de faire une invaſion en Grèce ſur les terres des Vénitiens, & qui de plus, par leurs deſcentes ſur les côtes d'Italie, avoient répandu par-tout l'épouvante & la terreur.

Tous ces préparatifs tinrent quelque

temps l'Europe en ſuſpens, & jetterent l'allarme dans pluſieurs États. L'Empereur craignoit pour Naples & pour le Duché de Milan ; le Duc de Savoie pour la Sicile où il n'étoit pas aimé, & Georges I, Roi de la Grande-Bretagne, trembloit que cette flotte n'apportât du ſecours aux Jacobites qui venoient d'être battus en Ecoſſe.

Enfin, après avoir obtenu du Pape la dignité de Cardinal, avec une permiſſion en forme d'indulgence, de lever pendant cinq ans un ſubſide ſur le Clergé, ſoit en Eſpagne, ſoit dans les Indes Eſpagnoles, Albéroni leva le maſque. Il envoya cette flotte contre l'Iſle de Sardaigne, qu'il réduiſit en moins de deux mois. L'Empereur, qui étoit alors en guerre avec les Turcs en Hongrie, & qui comptoit ſur la neutralité promiſe par l'Eſpagne, n'avoit laiſſé que peu de troupes dans ſes États d'Italie. On ne peut nier que Charles VI, par ſa conduite envers l'Eſpagne, ne pût être regardé comme le premier infracteur. Mais Philippe V n'ayant formé aucune plainte, tous les Princes Chrétiens furent ſcandaliſés de ſon procédé, & l'in-

vaſion qu'il faiſoit en Sardaigne le fit regarder comme l'aggreſſeur.

Le Pape, trompé par Albéroni, conçut contre lui une haine mortelle. Il publia un Bref où il exprimoit ſon reſſentiment contre Philippe V, & il donna ordre à ſon Nonce de quitter l'Eſpagne. Le Roi d'Angleterre, & le Duc Régent, firent porter des plaintes à Madrid, par les Ambaſſadeurs des deux Cours, ſur cette infraction manifeſte de la neutralité. Ils envoyèrent même des Ambaſſadeurs extraordinaires pour preſſer un accommodement entre l'Empereur & la Cour d'Eſpagne. Mais Albéroni ne voulut rien écouter; il ne répondit aux Ambaſſadeurs que par des paroles pleines de hauteur, & il continua ſes préparatifs de guerre avec plus de vigueur qu'auparavant. Alors la France & l'Angleterre, qui avoient offert leur médiation, firent avec l'Empereur une ligue qu'on appella *le Traité de la triple alliance*; & Georges I envoya dans la Méditerranée une flotte de vingt-ſix vaiſſeaux de ligne, ſous le commandement de l'Amiral Byng, avec ordre de maintenir la neutralité dans l'Italie.

Le Cardinal Miniſtre, qui s'étoit fauſſement perſuadé que les Puiſſances de l'Europe qu'il n'attaquoit pas, le laiſſeroient agir, & ne troubleroient point les deſſeins qu'il avoit ſur l'Italie, fut fort étonné de ce traité d'alliance, qu'il n'avoit pas prévu : cependant il ne changea pas de réſolution, & la conquête de la Sardaigne, malgré ſon peu d'importance, l'aveugla tellement, qu'il ſe crut lui ſeul en état de tenir tête aux trois Puiſſances de l'Europe les plus formidables. Ses préparatifs de guerre furent donc pouſſés avec une activité ſurprenante, & depuis la fameuſe flotte de cent voiles que Philippe II envoya contre Eliſabeth, on n'avoit rien vu, dans les Ports d'Eſpagne, de comparable au nouvel armement. Albéroni ne voulut prendre conſeil de perſonne ; il recevoit même avec mépris & avec hauteur les avis prudens que lui donnoient des Miniſtres pleins de ſageſſe & d'expérience.

Pour balancer cette triple alliance, il chercha à mettre le feu dans toute l'Europe, & à armer toutes les Puiſſances les unes contre les autres. Il envoya des

députés à Conſtantinople pour exciter le Prince Ragotski à renouveller la guerre en Hongrie, où les Turcs venoient de faire une trève pour quatre ans. Il éleva une conſpiration en France pour dépoſer le Duc Régent; ce qui ne ſervit qu'à donner plus de poids à la haine que lui portoit ce Prince. Il voulut engager le Czar de Moſcovie à attaquer l'Empereur dans ſes domaines héréditaires; enfin il offrit à Charles XII les plus conſidérables ſubſides, s'il vouloit envahir l'Angleterre.

Pendant ces négociations, la flotte Eſpagnole, compoſée de vingt-ſix vaiſſeaux de ligne, outre pluſieurs frégates, fit voile de Barcelone, ayant à bord trente mille hommes des meilleures troupes d'Eſpagne, preſque tous vétérans, & qui s'étoient trouvés dans toutes les actions de la dernière guerre, où la ſucceſſion à la Couronne avoit été diſputée pendant plus de douze ans.

Dans la nuit du 1 au 2 Juillet 1719, la flotte aborda en Sicile, & bien-tôt les troupes d'Eſpagne s'emparèrent d'une grande partie de cette Iſle. Peut-être l'auroient-elles entiérement conquiſe, ſi

la flotte Angloiſe n'eût totalement défait la flotte Eſpagnole. Le combat ſe donna le 19 Août, & l'Amiral Anglois prit ou détruiſit aux Eſpagnols vingt-trois vaiſſeaux de ligne. Leur armée de terre ne put alors recevoir de renforts, tandis que les Piémontois ſe renforçoient journellement par les troupes Impériales qui leur venoient du Royaume de Naples.

Malgré l'échec que la Marine Eſpagnole venoit de recevoir, quoique tous les biens de Philippe fuſſent diſſipés & que les revenus même des particuliers, dont il avoit tiré de puiſſans ſecours, fuſſent épuiſés, le Cardinal Miniſtre n'en fut pas moins inflexible ; il ſe croyoit toujours capable de faire face aux ennemis que ſon ambition venoit de ſuſciter à l'Eſpagne. La mort de Charles XII, tué le 10 de Décembre devant Fredericshall en Norwège, n'eut rien qui pût l'étonner. Il envoya chercher à Rome le Prétendant, dans le deſſein de faire une double invaſion en Ecoſſe & en Irlande. La flotte Eſpagnole n'avoit à bord que cinq mille hommes, & devoit débarquer dans la rivière de la Grogne. Mais

il n'y eut que mille hommes de ces troupes qui descendirent en Ecosse. Ce foible secours se joignit à environ deux mille Jacobites, & quelque temps après tout fut entierement défait & dispersé. Les autres vaisseaux chargés de troupes, après avoir extrêmement souffert des gros temps, furent obligés de s'en retourner en Espagne. Vers le même temps, Albéroni fit encore partir de Vigo quelques vaisseaux qui devoient débarquer en Bretagne, où il avoit des intelligences, & où il espéroit élever des troubles contre le Duc Régent; mais ce projet ne lui réussit pas mieux que les précédens.

Albéroni, dont les heureux commencemens avoient paru lui devoir assurer par-tout le triomphe, sentit enfin le poids dont il alloit être accablé en réunissant tant de Puissances contre lui. Tout le monde avoit prévu le coup; il fut le dernier à s'en appercevoir. Le Duc Régent envoya une puissante armée commandée par le Duc de Berwick qui, dans trois mois, se rendit maître de Guipuscoa, du Roussillon Espagnol, de toutes les places fortifiées,

& de tous les passages d'Espagne. Il brûla sept vaisseaux de guerre, avec tout ce qui étoit renfermé dans les arsenaux, & pour plus de douze millions de bois de construction. Quelque temps après, les Anglois débarquèrent avec quatre mille hommes, à Vigo, dont ils se rendirent maîtres, & où ils prirent six petits vaisseaux.

Toutes ces pertes jointes au mauvais état des affaires en Sicile, où les Espagnols étoient obligés de se tenir sur la défensive, ouvrirent enfin les yeux de Philippe V, & le portèrent à écouter les représentations du Marquis Scoti, du Duc de Parme & du P. d'Aubenton, qui lui assuroient que les Alliés avoient résolu de ne point entendre parler de paix, tant qu'Albéroni resteroit en Espagne.

Le Roi, allarmé de la mauvaise tournure que les affaires prenoient depuis quelque temps, en marqua son mécontentement à Albéroni, & le renvoya sans le regretter. Il lui ordonna de quitter l'Espagne dans trois semaines, déclara premiers Ministres les Marquis de Bedmar & de Grimaldi, & rappella

pluſieurs Seigneurs de la Cour que le Cardinal avoit éloignés ſous différens prétextes. Albéroni quitta l'Eſpagne au milieu du mois de Décembre & ſe retira en Italie, où il fut tellement en bute aux perſécutions de Rome & de Madrid, qu'il étoit obligé de ſe déguiſer quand il voyageoit & de cacher le lieu de ſa réſidence.

Quelques mois après ſa retraite, Philippe V accéda, quoique malgré lui, à la triple alliance; & en même temps il s'engagea à évacuer la Sicile & la Sardaigne. En conſéquence, l'été ſuivant, les troupes Eſpagnoles abandonnèrent ces deux Iſles; l'Empereur prit poſſeſſion de la Sicile, & la Sardaigne reſta au Duc de Savoie. Bien-tôt après on aſſembla un Congrès à Cambrai, pour y diſcuter toutes les prétentions des Puiſſances belligérantes, & traiter d'une pacification durable. Tandis qu'on établiſſoit les préliminaires, Philippe V envoya le Marquis de Leyde avec une flotte & une armée conſidérable, au ſecours de Ceuta, que les Maures tenoient aſſiégée depuis près de vingt-ſix ans. Les troupes Eſpagnoles, quelques jours après leur

leur arrivée, mirent les Maures en déroute, s'emparèrent de leurs retranchemens & prirent toute leur artillerie.

Depuis la disgrace d'Albéroni, le Duc d'Orléans paroissoit fort affectionné aux intérêts de l'Espagne; ce fut à sa sollicitation que, l'année suivante, Philippe V contracta une double alliance avec les branches de la Maison de Bourbon établies en France. L'Infante d'Espagne, âgée seulement de trois ans, fut envoyée en France, pour être, dans la suite, mariée à Louis XV; & les deux filles du Duc d'Orléans partirent pour l'Espagne, afin d'être aussi mariées, l'une au Prince des Asturies, & l'autre à l'Infant Don Carlos, sur la tête duquel on songeoit alors à faire tomber les Duchés de Parme & de Toscane. Cette affaire fut bien agitée dans le Congrès de Cambrai; mais comme l'Empereur ne vouloit se défaire d'aucun de ses Etats en Italie en faveur de l'Espagne, il évita d'entrer dans cette discussion en alléguant différens prétextes pour envoyer ses Ministres à Cambrai. Ce fut dans cette même année que les Cours

de Londres & de Madrid conclurent un Traité, par lequel l'Eſpagne renouveloit celui de l'*Aſſiento*, qui donnoit aux Anglois la permiſſion de fournir de Négres les Colonies Eſpagnoles, moyennant quoi l'Angleterre rendoit à l'Eſpagne tous les vaiſſeaux pris en Sicile par l'Amiral Byng.

Il n'arriva rien de mémorable en Eſpagne pendant les deux années ſuivantes; mais au commencement de 1724, Philippe V étonna toute l'Europe, en abdiquant publiquement la Couronne en faveur de Don Louis, ſon fils aîné, Prince des Aſturies, qui n'étoit alors qu'à la dix-ſeptiéme année de ſon âge. Quoique le Roi n'eût pas encore quarante ans, il étoit depuis long-temps dégoûté des embarras qui environnent le trône. Son eſprit étoit continuellement rempli de ſcrupules de religion, ce qui le rendoit fort craintif & indécis ſur toutes choſes.

Les Eſpagnols ne purent diſſimuler leur joie lorſqu'ils apprirent l'avénement de Louis I à la Couronne. Ce Prince leur étoit d'autant plus cher, qu'il étoit né parmi eux, & qu'il étoit rem-

pli de générosité, de douceur & de toutes sortes de vertus. Mais cette joie se changea bien-tôt en un deuil profond par la mort inopinée du jeune Prince, qui fut universellement regretté, & qui mourut de la petite vérole dans le huitiéme mois de son regne.

Philippe V fut alors invité par ses Sujets à reprendre les rênes du Gouvernement; &, l'année suivante, il surprit encore toutes les Puissances de l'Europe par le Traité particulier qu'il conclut à Vienne avec l'Empereur. Alors tous les Princes rappellèrent de Cambrai leurs Plénipotentiaires qui, depuis près de trois ans, n'y faisoient guère autre chose que de se donner mutuellement des repas. Par ce traité de Vienne, qui fut négocié dans le plus grand secret par le fameux Riperda, Philippe V abandonnoit toutes ses prétentions sur Naples, la Sicile, les Pays-Bas & le Duché de Milan; l'Empereur de son côté, renonçoit solemnellement à tous les droits qu'il pouvoit avoir sur l'Espagne & sur les Indes; il promettoit, outre cela, d'accorder à Don Carlos, l'investiture des Duchés de Parme & de

Plaiſance. Ce Traité fut ſuivi d'une alliance offenſive & défenſive entre les deux Cours. Ce fut donc pour balancer cette alliance que la France, la Pruſſe & l'Angleterre s'allièrent enſemble par un Traité conclu à Hanovre.

Il paroiſſoit que le ſyſtème de l'Europe devoit être changé par tous ces différens Traités, ſur-tout depuis que Philippe V avoit lieu d'être irrité contre la France, qui venoit de lui renvoyer la jeune Infante, & qu'il avoit des liaiſons étroites avec l'Empereur. Cette méſintelligence entre les Cours de France & d'Eſpagne, fut bien-tôt ſuivie d'une rupture imprévue entre Madrid & Londres; voici quelle en fut l'occaſion. Riperda, après avoir conclu le Traité de Vienne, s'éleva tellement en faveur auprès de Philippe V, qu'il fut créé Duc & Grand d'Eſpagne, & qu'il eut à la fois les départemens de la Guerre, de la Marine, des Finances & de toutes les Indes Eſpagnoles. Mais il ne jouit que très-peu de temps de tous ces honneurs; car les projets de réforme & de diſcipline qu'il vouloit faire exécuter, étoient ſi contraires au génie des Eſpa-

gnols, qu'ils conçurent une haîne mortelle contre lui ; il fut donc, non-seulement accusé de malversation & disgracié en conséquence, mais encore persécuté. Pour se dérober à la fureur de ses ennemis, il se retira dans la maison de M. Stanhope, Ambassadeur d'Angleterre ; mais la haîne publique qui le poursuivoit l'arracha de cet asyle avec violence, & il fut comme prisonnier d'Etat au Château de Ségovie. L'Ambassadeur d'Angleterre protesta contre cette infraction faite à ses privilèges, & quitta sur le champ Madrid.

L'Empereur, offensé de la résistance & de l'opposition qu'il avoit trouvées en Angleterre, pour l'établissement d'une Compagnie des Indes à Ostende, fomenta les divisions entre les Cours de Londres & de Madrid. Il réussit si bien à Madrid, que l'année suivante 1727, vers la fin de Février, les Espagnols mirent le siège devant Gibraltar, d'où ils furent obligés de se retirer après quatre mois de tranchée ouverte. L'Evêque de Fréjus, si célèbre depuis sous le nom de Cardinal de Fleuri, travailloit alors à un plan de pacification générale

parmi les Princes de l'Europe ; il obtint de l'Empereur, de l'Angleterre & des Etats-Généraux, conjointement avec la France, la signature des préliminaires. L'Espagne y accéda peu de temps après, en faisant bien valoir la retraite qu'elle faisoit de devant Gibraltar. On désigna la ville de Soissons pour le congrès général. Philippe V envoya trois Plénipotentiaires ; vers le même temps il envoya encore pour la premiere fois, en Russie, un Ambassadeur qui conclut un Traité de Commerce entre les deux Nations.

Les négociations du Congrès n'alloient que fort lentement à Soissons, à cause des prétentions différentes dont les Princes de l'Europe chargeoient de jour en jour les instructions de leurs Plénipotentiaires. Philippe V, voyant que le Congrès traînoit en langueur, conclut à Séville, entre l'Angleterre & la France, un Traité particulier auquel accédèrent ensuite les Etats-Généraux. Il promettoit, par ce Traité, de ne plus appuyer l'Empereur dans l'établissement de la Compagnie d'Ostende ; de leur côté les autres Puissances contractantes

garantiſſoient les Duchés de Toſcane, de Parme & de Plaiſance à Don Carlos, & promettoient de ſoutenir l'Eſpagne dans l'envoi de ſix mille hommes qu'elle feroit paſſer en Italie. L'Empereur, qui ne vouloit abſolument point entendre parler de troupes Eſpagnoles en Italie, apprenant la nouvelle de ce Traité, fut pénétré de douleur & d'indignation; & il fit tous ſes efforts pour le rendre nul & ſans effet. En conſéquence de cette réſolution, deux ans après le Traité de Séville, lorſque la ſucceſſion aux Duchés de Toſcane, de Parme & de Plaiſance fut ouverte à Don Carlos, par la mort du dernier Farnèſe, les troupes Impériales s'emparèrent de toutes les Places fortifiées de ces Duchés, ſous prétexte que la Ducheſſe Douairière étoit enceinte. Cependant ne voyant aucun jour de s'approprier cet héritage par la voie de la négociation, il conſentit enfin que ſix mille Eſpagnols accompagnaſſent Don Carlos en Italie; & il s'engagea à ſupprimer la Compagnie d'Oſtende, qui étoit un ſi grand objet d'averſion pour les Puiſſances maritimes. La Grande-Bretagne, de ſon

côté, lui promit la garantie de tous ses Domaines en Italie. Quelque temps après, une flotte Angloise s'étant jointe à celle d'Espagne, elles débarquèrent Don Carlos à Livourne, & ce Prince enfin prit tranquillement possession du Duché de Parme, qui lui appartenoit, comme étant l'appanage de la Reine, sa mère.

Après avoir établi Don Carlos en Italie, la Cour d'Espagne songea à recouvrer Oran. Elle envoya en Afrique une armée de vingt-cinq mille hommes sous la conduite du Comte de Montemar. Les Espagnols battirent les Maures, & dans moins d'un mois ils se rendirent maîtres de la Place, quoiqu'elle fut défendue par une garnison de dix mille hommes.

Toutes ces différentes possessions que l'Espagne venoit de recouvrer en Afrique, ne satisfaisoient point encore la Cour de Madrid. Elle cherchoit l'occasion de rompre avec l'Empereur pour étendre ses Domaines en Italie. La mort du Roi Auguste, Electeur de Saxe, qui laissoit le trône de Pologne vacant, lui en fournit bien-tôt une. La plûpart des

Palatins avoient élu Staniſlas, qui l'avoit déja rempli; mais les plus puiſſans d'entr'eux choiſirent le nouvel Electeur de Saxe, fils de celui qui venoit de mourir. Staniſlas étoit appuyé par le Roi de France, ſon gendre, qui fit à cette occaſion, une alliance offenſive & défenſive avec les Rois d'Eſpagne & de Sardaigne. D'une autre part, Charles VI & la Czarine ſoutenoient avec beaucoup de chaleur les intérêts du nouvel Electeur de Saxe.

La guerre qui s'enſuivit, fut très-favorable aux Eſpagnols; ils firent, dans une ſeule campagne, la conquête entière du Royaume de Naples. L'année ſuivante 1735, Don Carlos acheva de ſe rendre maître de la Sicile, & fut couronné, à Palerme, Roi des deux Siciles. L'Empereur perdit toutes ſes poſſeſſions en Lombardie & dans la Toſcane, & ſe trouvant hors d'état de tenir à la fois tête aux François en Italie & ſur le Rhin, il ſollicita la médiation des Puiſſances maritimes, qui, par leurs menaces de prendre part à la guerre, obtinrent des Parties belligérantes une ſuſpenſion d'armes, dont on fut d'accord

au commencement de l'hiver. Cet intervalle fut suffisant pour affermir le nouvel Electeur de Saxe sur le trône de Pologne ; & comme l'intervention des Puissances maritimes ôtoit aux François & aux Espagnols toute espérance de pousser leurs conquêtes en Allemagne & en Italie, ils furent obligés de prolonger l'armistice, & de négocier la paix.

Les préliminaires furent signés par les Cours de Vienne & de Versailles, & rendus publics au commencement de l'année 1736. Mais l'Espagne n'en fut point satisfaite, parce que, si on lui laissoit les Royaumes de Naples & de Sicile pour Don Carlos, il lui falloit rendre à l'Empereur Parme & Plaisance, & renoncer à toute prétention sur la Toscane. Cependant comme les Puissances maritimes acquiesçoient à cette disposition, elle fut obligée de s'y soumettre. L'année suivante, à la mort de *Jean Gaston de Médicis*, le dernier mâle de cette maison, les troupes Espagnoles évacuèrent la Toscane qui passoit en la possession du Duc de Lorraine & de Bar, marié depuis peu à l'Archidu-

cheſſe Marie Thérèſe, fille aînée de Charles VI, & ſeule héritière des vaſtes Etats de la Maiſon d'Autriche.

Cette Paix, que le Cardinal de Fleury négocioit depuis plus de deux ans, fut enfin entiérement conclue à Vienne en 1738. Par ce traité, Parme & Plaiſance étoient cédés en toute propriété à Charles VI; la Toſcane étoit donnée à ſon gendre le Duc de Lorraine, qui, en échange du Grand Duché, cédoit Bar & la Lorraine à Staniſlas pour être annexés, après ſa mort, à la Couronne de France. L'Empereur ſe défaiſoit de quelques petits pays dans le Milanès en faveur du Roi de Sardaigne, & on laiſſoit à Don Carlos la poſſeſſion des Royaumes de Naples & de Sicile, avec quelques Places ſur les côtes de la Toſcane.

A peine ce Traité de Vienne étoit-il ratifié, que l'Eſpagne fut menacée d'une nouvelle guerre avec la Grande-Bretagne à cauſe des conteſtations qui s'élevoient depuis long-temps entre les deux Nations, par rapport à la liberté du commerce en Amérique. Il y avoit déja quelques années que la Cour d'Angleterre ſe plaignoit hautement des pirate-

ries & des hostilités commises dans les mers de l'Amérique, par les Gardes-côtes Espagnols, qui, pour une bagatelle, & sous de faux prétextes, saisissoient les vaisseaux Anglois dans leur passage à leurs Colonies, & en traitoient les équipages avec la derniere inhumanité. La Cour d'Espagne alléguoit, de son côté, l'infraction des Traités les plus solemnels de la part des Négocians Anglois, qui faisoient le commerce prohibé, nommé *interlope*, dans les Colonies Espagnoles : ce qui lui faisoit un préjudice extrême ; qu'elle se trouvoit donc obligée de mettre un frein à ce trafic illégitime ; & que les Négocians Anglois, dont les vaisseaux avoient été confisqués, formoient des plaintes très-injustes.

Sur les injures reçues les deux Nations insistoient beaucoup de part & d'autre ; mais chacune vouloit éviter d'en donner satisfaction. Cependant les Espagnols ayant donné aux Anglois quelques espérances de les dédommager, on envoya en Amérique des ordres de cesser toutes hostilités. Ces ordres ne furent pas long-temps observés. Lorsque l'Angleterre en portoit des plaintes, on lui donnoit des

réponſes vagues & ambiguës. L'Eſpagne ſe confioit non-ſeulement en ſes forces, mais principalement ſur les diviſions qui régnoient en Angleterre entre deux partis qui empêchoient la Cour Britannique de s'intéreſſer aux querelles de quelques vaiſſeaux de contrebande.

Il étoit certainement de l'intérêt des deux Cours, d'éviter d'en venir à des extrémités; mais les Eſpagnols refuſant d'entrer dans toutes les diſcuſſions qui pouvoient produire un accommodement, la Cour Britannique, qui ſe crut pouſſée à bout, accorda des lettres de repréſailles pour arrêter les vaiſſeaux Eſpagnols. Ce procédé fut auſſi-tôt ſuivi des déclarations de guerre publiées à Londres & à Madrid, & les hoſtilités reſpectives recommencèrent avec beaucoup d'animoſité. Les Eſpagnols prirent d'abord un grand nombre de vaiſſeaux Anglois; mais la priſe de Porto-Bello, dont l'Amiral Vernon s'empara au commencement de Décembre 1739, répandit l'allarme dans toute l'Eſpagne. Les Corſaires de Barbarie faiſoient, vers le même tems, de grands ravages ſur ſes côtes; & elle penſa perdre toutes ſes poſſeſſions d'Amérique, par la conſpiration

de *Cordora*, qui se prétendoit issu des anciens Incas du Pérou. Heureusement pour l'Espagne, la conspiration fut découverte avant qu'elle pût produire son effet, & l'auteur fut mis à mort.

L'Espagne, l'année suivante, envoya une flotte de dix-huit vaisseaux de ligne dans le golphe du Méxique, dans le dessein, disoit-on, d'attaquer la Jamaïque. La France, malgré sa neutralité, fit aussi partir deux escadres pour l'Amérique; mais seulement défensivement en faveur des Espagnols à qui, par différens Traités, ils avoient garanti la possession de leurs Domaines dans cet hémisphère. L'Angleterre qui, ne connoissoit point assez ses forces intérieures, prit l'allarme sur le bruit que l'Espagne se préparoit à faire une invasion sur ses côtes; elle négligea d'envoyer des secours à l'Amiral Vernon, qui bombardoit Carthagène, & qui avoit déja pris *Chagra*, petite ville sur une rivière du même nom, dont la source est à peu de distance de Panama, sur la Mer du Sud.

Vers le même temps, le Général Oglethorpe, Gouverneur de la Georgie, attaqua le fort S. Augustin, capitale de la

Floride Eſpagnole. Mais après un ſiège opiniâtre de quelques ſemaines, il fut obligé de ſe retirer avec perte. A la fin d'Octobre 1740, l'Angleterre enfin ſe détermina à envoyer une puiſſante eſcadre pour renforcer l'Amiral Vernon. L'année ſuivante, au commencement de Mai, l'Amiral Anglois, avec ce ſecours, inveſtit Carthagène par mer & par terre. Il avoit vingt-neuf vaiſſeaux de ligne ſous ſes ordres, & une armée de douze mille hommes; mais les Eſpagnols, par le trop long délai du Miniſtère Britannique, eurent le temps de jetter du ſecours dans la ville; & la ſaiſon n'étant pas favorable aux troupes expoſées à l'air pendant la nuit, les Anglois, au bout de quelques ſemaines, furent contraints de ſe retirer avec une perte conſidérable. Il eſt probable que, ſi l'Amiral eût reçu ſes renforts une année plutôt, lorſqu'il fit ſa premiere attaque, il eût emporté Carthagène auſſi aiſément qu'il avoit pris Chagra : & comme le paſſage de cette ville à Panama eſt fort court, il eſt certain que les troupes de terre ſe fuſſent emparées de Panama, conquête importante qui auroit établi la communication entre l'Amiral Vernon & le

Chef d'Eſcadre Anſon : celui-ci, ayant pris ſa route par le Cap de Horn, & commençant ſes hoſtilités contre les établiſſemens Eſpagnols dans la Mer du Sud.

Le mauvais ſuccès des armes Angloiſes en Amérique, donna une grande joie à l'Eſpagne. Philippe V, pour récompenſer la valeur du Marquis d'Eſlaba, Gouverneur de Carthagène, l'éleva au rang de Capitaine-Général, & le créa Vice-Roi du Pérou. Quelques mois après, la Cour d'Eſpagne publia un Manifeſte pour réclamer la ſucceſſion des pays héréditaires qui avoient autrefois appartenu à l'Eſpagne, & que l'Empereur Charles VI, mort à Vienne dans le mois d'Octobre 1740, avoit laiſſés à ſa fille aînée, Marie Thérèſe, qui prit le titre de Reine de Hongrie. Sa Majeſté Catholique, en faiſant valoir ſes prétentions, ne cherchoit autre choſe qu'à aſſurer à Don Philippe, ſon fils, toute la Lombardie, dont il lui ſeroit aiſé de faire la conquête, dans le temps que la Reine de Hongrie ſeroit attaquée à la fois par le Roi de Pruſſe, & par l'Electeur de Bavière, que la France & la Pologne avoient mis ſur les rangs pour être déſigné Empereur. Ce-

pendant, comme le sort de Carthagène étoit encore indécis, l'Espagne ne se remua pas, & ne fit aucune hostilité contre l'héritière de Charles VI. Mais lorsqu'on eut appris la levée du siège & la défaite des Anglois, elle assembla un corps de troupes considérables à Barcelone, & la flotte fit voile pour Naples dans le mois de Novembre, sous les ordres du Duc de Montémar. L'année suivante 1745, on envoya des renforts; en sorte que toutes les troupes Espagnoles, jointes aux Napolitaines, pouvoient former une armée d'environ soixante mille hommes. Montémar traversa tout l'Etat Ecclésiastique & s'avança jusqu'auprès de Bologne. Mais le Roi de Sardaigne, qui s'étoit déclaré pour la Reine de Hongrie, & dont les troupes étoient jointes aux Autrichiens, obligea, vers la fin de l'été, les Espagnols de se retirer dans le Royaume de Naples, où, quelque temps après leur arrivée, ils perdirent leurs alliés. Cette défection des Napolitains fut produite par une escadre Angloise qui menaçoit de bombarder la Capitale de Don Carlos, s'il n'acceptoit la neutralité. Cet incident fut un coup fatal pour l'Espagne, qui

comptoit, avant la fin de la campagne, avoir des forces supérieures en Italie, avec d'autant plus de fondement, que Don Philippe, après avoir marché à travers la France, à la tête de trente mille hommes, occupoit alors la Savoie, & qu'il s'étoit emparé de Chambéry. Don Philippe avoit fait son invasion en Savoie dans le temps que le Roi de Sardaigne s'opposoit à l'armée de Montémar : lorsqu'il l'eut obligé de se replier dans le Royaume de Naples, il vint attaquer Don Philippe, & nétoya la Savoie.

Les Espagnols, malgré les mauvais succès de leurs armes, persistoient dans leurs vues sur l'Italie, où les armées qu'ils entretenoient depuis plusieurs campagnes, leur coûtoient des sommes immenses. Le Comte de Gages, & d'autres Généraux Espagnols, au lieu de faire des conquêtes, étoient continuellement obligés de se retrancher, & les petits succès qu'ils pouvoient avoir, en se tenant sur la défensive, n'étoient pas capables de balancer les grands avantages remportés par leurs ennemis. Leur persévérance dans une guerre aussi infructueuse n'étoit dûe qu'à la Reine

d'Eſpagne, qui avoit tout pouvoir ſur l'eſprit de ſon mari, & qui le forçoit à tout ſacrifier pour procurer un établiſſement à Don Philippe. Elle étoit ſecondée dans ſes deſſeins par le Marquis d'Enſenada, devenu premier Miniſtre par la faveur du Comte de Gages; ce Marquis lui fourniſſoit avec zèle, avec beaucoup d'activité, toutes ſortes de ſubſides; mais qui ne ſuffiſoient pas pour ſatisfaire aux beſoins de cette armée.

Heureuſement pour l'Eſpagne, l'Angleterre portoit ſon attention ſur un objet étranger à ſes intérêts, qui épuiſoit tous ſes revenus, & qui l'empêchoit de pouſſer la guerre en Amérique avec beaucoup de vigueur. Georges II, qui avoit fort vivement embraſſé la querelle de la Reine de Hongrie, ne ſe contenta pas de lui fournir des ſubſides conſidérables: il eut encore l'imprudence d'envoyer des troupes dans les Pays-Bas. Il y entretint une très-forte armée, qui lui coûtoit des ſommes immenſes, & qui fit négliger la marine. Une entrepriſe manquée ſur Carthagène ne devoit pas faire conclure que ce ſeroit inutilement qu'on feroit d'autres tenta-

tives. Ce fut cependant ce qui arriva, par la négligence du Miniſtère Britannique. L'Amiral Vernon, après ſon retour de Carthagène, fit une deſcente dans l'Iſle de Cuba ; là les troupes, au lieu d'attaquer Saint-Jago, reſtérent dans l'inaction pendant pluſieurs mois, & perdirent preſque tout leur monde par les maladies.

Enfin, au commencement de cette année, un petit renfort arriva à la Jamaïque. Auſſi-tôt l'Amiral Vernon fit voile pour Porto-Bello. Le Général Wentworth, qui commandoit les troupes de terre, propoſa dans le Conſeil de traverſer l'Iſthme, & d'aller attaquer Panama. Mais lorſqu'on fut débarqué ſur les côtes Eſpagnoles, on convint que l'entrepriſe étoit impraticable. Ainſi les troupes furent rembarquées pour la Jamaïque, & vers la fin de l'année elles revinrent en Angleterre. Pendant cet intervalle les Eſpagnols de la Floride tentèrent une deſcente dans la Géorgie, avec deux frégates & trente petits vaiſſeaux, à bord deſquels il y avoit trois mille hommes de troupes de terre ; mais le Général Oglethorpe les obligea de ſe retirer promptement.

Pendant toute l'année suivante 1743, les Espagnols paroissoient si occupés de soutenir leurs armées en Italie, qu'on n'auroit pas cru qu'ils eussent guerre avec l'Angleterre, si quelques-uns de leurs Corsaires n'eussent de temps en temps fait quelques prises Angloises en Europe & en Amérique. Cependant, comme les affaires de l'Empire attiroient principalement l'attention de l'Angleterre, elle fit marcher ses troupes en Allemagne sous les ordres du Comte de Stair; & le Roi Georges II, ayant joint son armée, combattit les François à Dettingen le 27 de Juin. D'un autre côté, le Chef d'Escadre Knowles fit une descente sur les côtes septentrionales de la Mer du Sud; & il attaqua les deux Forts de la Guéra & de Porto-Cavallo, d'où il fut repoussé par les Espagnols avec une perte considérable.

Mais voici le plus grand dommage que reçurent les Espagnols pendant tout le cours de cette guerre. Les Escadres Angloises croisoient dans la Méditerranée; l'Amiral Matthews avoit jetté le désordre dans leur commerce, & leur

avoit ôté par ſes manœuvres tout moyen & toute eſpérance de rafraîchir leurs troupes en Italie. Le 11 de Février 1744, cet Amiral attaqua la flotte combinée de France & d'Eſpagne, à la hauteur de Toulon. L'engagement ne devint pas général, parce que l'Eſcadre Françoiſe ne ſe trouva point en ligne. & ſur-tout par la lenteur ou la négligence de l'Amiral Leſtock : mais tous les vaiſſeaux Eſpagnols qui ſoutinrent le combat furent entièrement défaits par Matthews. Trois jours après, la flotte Eſpagnole pouvoit encore être attaquée une ſeconde fois, & ſouffrir de grands dommages ; mais la méſintelligence qui ſubſiſtoit encore entre les deux Amiraux Anglois, les empêcha de profiter d'une occaſion ſi favorable.

Depuis cette époque juſqu'à la mort de Philippe V, il n'eſt rien arrivé de conſidérable en Europe relativement aux affaires de l'Eſpagne. Philippe mourut à Madrid le 11 Juillet 1746, dans la ſoixante-troiſiéme année de ſon âge, & il eut pour ſucceſſeur, Ferdinand, le ſeul fils de ſon premier mariage qui lui ait ſurvécu. Il laiſſoit, de ſa ſecon-

de femme, Elisabeth Farneze (1), trois fils, Don Carlos, alors Roi de Naples & de Sicile, Don Philippe, à présent Duc de Parme & de Plaisance (2), & Don Louis, pour lors Archevêque de Tolède, mais qui depuis a eu permission de quitter l'Etat Ecclésiastique. Il laissoit encore trois filles de son second mariage, Marie-Anne-Victoire, à présent Reine de Portugal, Marie-Thérèse, mariée au Dauphin l'année d'auparavant, & Marie-Antoinette, mariée au Duc de Savoie. Marie-Thérèse mourut en couches à Versailles, quelques jours après la mort du Roi son père.

Ferdinand VI avoit à peine trente-trois ans lorsqu'il monta sur le thrône, & il signala les commencemens de son regne par différentes actions qui annonçoient un bon Prince, aimant son peuple, & rempli de bonnes intentions. Il avoit désigné deux jours dans la semaine où il entendoit lui-même les demandes de ses sujets, en écoutant toutes

(1) Morte le 5 Juillet 1766.

(2) Il est mort le 18 Juillet 1765, & son fils, Don Ferdinand, lui a succédé.

leurs raisons. Il nomma pour son premier Ministre Don Joseph de Carvajal, & bien-tôt après il donna un Edit par lequel il déclaroit qu'il rempliroit les engagemens de ses prédécesseurs avec les Alliés. On croyoit d'abord que le système de la Cour d'Espagne souffriroit quelque changement. La guerre d'Italie, depuis cinq ans, lui étoit extrêmement onéreuse, elle étoit sans succès, & dans le fond il s'agissoit d'un objet fort indifférent pour le bonheur de la Nation. D'un autre côté, la guerre avec l'Angleterre lui avoit fermé tous les ports, interrompu son commerce, & fait renchérir toutes les denrées & les marchandises Angloises dont il est difficile aux Espagnols de se passer. Mais la politique des Ministres de Madrid resta la même.

Les Espagnols, pendant cette campagne, furent battus deux fois en Lombardie, avec perte de plus de vingt mille hommes, tant tués que prisonniers : ils furent enfin forcés par les Autrichiens d'abandonner l'Italie, & de se retirer en Provence. Cependant Ferdinand continua la guerre, & n'imputant le mauvais succès de ses armes qu'à la mauvaise conduite

conduite du Comte de Gages, il le rappella, pour donner le commandement au Marquis de Las Minas. Vers la fin de l'année, il permit à la Chambre du Commerce d'entrer en négociation ſecrette avec la Compagnie Angloiſe des Mers du Sud, pour fournir des Nègres aux Colonies Eſpagnoles. Mais jamais le Roi de Portugal, chez qui on négocioit cette affaire, ne put obtenir de lui qu'il fît une paix ſéparée avec l'Angleterre. Cependant les François ſes alliés, après avoir extrêmement ſouffert l'année ſuivante 1747, ſoit par la deſtruction de leurs flottes, ſoit par la ruine de leur commerce, & par une famine qui étoit ſur le point de devenir générale dans toute la France, demandèrent un Congrès. Ferdinand alors, voyant qu'il ne pourroit plus continuer la guerre avec ſuccès, ſoit en Italie, ſoit contre l'Angleterre, puiſque ſes alliés mettoient bas les armes, conſentit à la paix.

On prétend que cette paix n'étoit point du goût de la Reine Douairière. Mais comme elle n'avoit pas eu pour Ferdinand, tandis qu'il n'étoit que Prince des Aſturies, des égards convenables, elle eut ordre de ſe retirer de

Madrid, & de choisir pour sa demeure, ou Tolède, ou Valladolid, ou Burgos, ou Sarragoce. Son fils, l'Infant Don Louis, eut ordre en même temps de se retirer dans son Diocèse.

Bien-tôt après on vit les Ministres Plénipotentiaires se rendre à Aix-la-Chapelle; & l'année suivante, après qu'on eut établi les Préliminaires, on publia dans le mois de Mai la cessation entière des hostilités. Le Traité définitif ne fut conclu que le 7 Octobre, & contenoit vingt-quatre articles, qui avoient pour base les Traités de Westphalie, de Madrid, de Nimègue, de Ryswick, d'Utrecht, de Bade, de Londres & de Vienne. Par ce Traité, la Reine de Hongrie cédoit à Don Philippe les Duchés de Parme, de Plaisance & de Guastalla, avec cette clause, que, si Don Philippe mouroit sans enfans mâles, ou que lui ou ses descendans successdassent au trône d'Espagne ou des deux Siciles, les Duchés dont elle le mettoit en possession, seroient réversibles à la Maison d'Autriche. Comme le Roi de Sardaigne avoit aussi quelques prétentions sur Parme & Plaisance, son consentement étoit nécessai-

re. Il céda donc auſſi tous ſes droits de la manière la plus ſolemnelle, mais à condition que tout le territoire qui lui appartenoit, lui ſeroit également réverſible, ſi Don Philippe mouroit ſans poſtérité maſculine, ou ſi Don Carlos, ſon frere, ſuccédoit à la Couronne d'Eſpagne, & que lui Don Philippe montât ſur le trône de Naples & de Sicile. Par d'autres articles de ce Traité, le Roi de Sardaigne, la République de Gênes & le Duc de Modène furent rétablis dans leurs États; & l'*Aſſiento* fut renouvellé pour quatre ans en faveur des Négocians Anglois, comme pour les dédommager des quatre années de guerre pendant leſquelles ce Contrat n'avoit point eu d'exiſtence.

On ne parla pas dans ce Traité du droit que prétendoient avoir les Eſpagnols, de faire viſiter par leurs Gardes-Côtes tous les vaiſſeaux étrangers qui approchoient de leurs Colonies en Amérique, non plus que de leur privilége pour pêcher ſur les Bancs de Terre-Neuve, ni de la poſſeſſion de la Baye de Campêche qu'ils s'étoient appropriée excluſivement à l'Angleterre, qui, même avant l'année 1670, y avoit formé

des établiſſemens. Tous ces différens points de conteſtation, qui avoient d'abord précipité l'Eſpagne & l'Angleterre dans une guerre longue & cruelle, furent renvoyés, avec quelques autres de moindre conſéquence, pour être diſcutés à l'amiable par des Commiſſaires. Si les deux Nations, avant la guerre, euſſent voulu conſulter avec équité leurs intérêts reſpectifs, elles auroient pû en venir à cet accommodement; mais chaque Nation, par des vûes particulières, prétendoit elle ſeule envahir tout le commerce, tandis qu'une communication réciproque entr'elles leur eût été bien plus avantageuſe.

La Paix d'Aix-la-Chapelle paroiſſoit avoir ramené la tranquillité en Europe. Cependant Ferdinand garda toutes ſes forces de terre, ſans licencier aucune partie de ſes troupes; il donna même des ordres pour augmenter ſa marine avec la plus grande diligence. Le Marquis de l'Enſénada, pour lors premier Miniſtre, connoiſſant tout le dommage que le commerce d'Eſpagne avoit ſouffert par le commerce interlope & clandeſtin que les Nations étrangères faiſoient avec les Colonies Eſpagnoles, donna des ordres ſévères aux Améri-

cains pour garder leurs côtes avec plus de soin que jamais. Ces ordres furent exécutés avec la derniére rigueur ; ce qui offensa toutes les Nations de l'Europe qui commerçoient en Amérique. Les Colons Espagnols ne purent eux-mêmes y tenir ; ils se soulevèrent dans la Province des Caraques ; ils coururent aux armes, obligèrent les troupes de se retirer dans le Fort de la Guira, & rendirent le commerce libre. A la premiére nouvelle qu'on eut de cette émeute à la Cour, on fit embarquer à Cadix quinze cents hommes, qui à leur arrivée en Amérique furent assez heureux pour mettre fin à cette sédition.

Dès-lors Ferdinand s'appliqua tout entier à la police intérieure de son Royaume, & à inspirer l'industrie à ses sujets. Il cherchoit sur-tout à remettre en vigueur l'Agriculture, seule & vraie source de toutes les richesses d'un État qui possede de grands territoires. Il accorda des privilèges pour établir des Manufactures de draps, & donna tous les encouragemens possibles à quelques Tisserands & Charpentiers Anglois qui vouloient s'établir en Espagne. On arrêta par ses ordres plus de vingt mille

vagabonds dispersés en différentes Provinces, à qui on fit défricher les terres. Sur la fin de l'été, il ouvrit la communication entre les deux Castilles, par une grande & magnifique route de quinze à seize lieues de longueur, sur laquelle on comptoit sept ponts bien bâtis, & environ trois cens aquéducs ou canaux. Tout ce travail fut commencé & achevé dans l'espace de cinq mois, sous la direction du Marquis de l'Enfénada. Le Roi étoit alors très en état de poursuivre cette entreprise, par les richesses immenses que ses Colonies d'Amérique venoient de verser dans son tréfor. Comme les Anglois, dès les commencemens de la guerre, avoient agi avec beaucoup de vigueur & d'activité sur mer, ils avoient jetté l'allarme dans les Colonies qui gardèrent leurs richesses, & qui attendirent la paix pour les faire passer en Europe.

Cependant les Commissaires des Cours de Londres & de Madrid commencèrent leur négociation pour les points contestés entre les deux Couronnes; & le tout fut réglé par un Traité conclu à Madrid le 5 Octobre 1760. Par ce Traité, Sa Majesté Britannique

renonçoit aux quatre années de l'*Assiento* qui restoient encore à remplir, & à toutes les dettes que l'Espagne avoit contractées envers la Compagnie Angloise, moyennant cent mille livres sterling ou environ deux millions de livres qui furent données en dédommagement. Sa Majesté Catholique, d'un autre côté, s'engageoit à n'exiger à l'avenir des Négocians Anglois qui apportoient des denrées ou des marchandises dans ses ports, d'autres droits que ceux qu'ils payoient sous Charles II, Roi d'Espagne; & en même temps elle permettoit aux Anglois de prendre du sel dans l'isle de Tortuga. Tous les Traités précédens furent confirmés, & les deux Rois promirent réciproquement d'abolir toutes les innovations introduites dans le commerce des deux Nations. Mais ces innovations n'ayant point été spécifiées, c'étoit comme si l'on n'en eût point fait mention. Ainsi les points de contestation les plus importans étant demeurés indécis, ils donnèrent naissance à une autre guerre. Il est étonnant qu'on ne voulût pas s'expliquer clairement & de bonne foi. Si les prétentions respectives des deux Couronnes

avoient été discutées à l'amiable, les deux Nations auroient toujours été unies, & par conséquent auroient concouru mutuellement à leur prospérité. L'or, l'or : voilà l'idole des Commerçans, quoique l'or ne soit pas, à beaucoup près, ce qui contribue à rendre un Etat heureux & florissant. Mais si, pour acquérir ce métal, les Négocians Anglois avoient violé les Traités, il étoit bien plus de l'honneur & de l'intérêt de l'Angleterre de punir ses Marchands, que d'entrer dans une nouvelle guerre pour leur défense.

Le reste du régne de Ferdinand, après la signature du Traité de Madrid, fut fort vuide d'événemens. Le ministère Britannique ne voyoit qu'avec jalousie les efforts de la Cour de Madrid, pour introduire en Espagne les manufactures de laine : il réclama hautement tous les ouvriers Anglois qui avoient passé en Espagne. Il s'éleva encore de nouvelles disputes entre les deux Cours au sujet des Négocians Anglois qui commerçoient avec les Indiens de Moskito, peuple libre qui n'avoit jamais voulu se soumettre à l'Espagne, & qui réclamoit la liberté de son commerce. Ferdinand

eut en même temps la mortification de voir qu'il étoit impossible d'introduire l'industrie parmi ses sujets ; que tous les privilèges, toutes les faveurs & tous les encouragemens qu'il donnoit, ressembloient à une pluie qui tombe dans un désert aride & stérile, rempli de sable & de gravier, où ni semence ni racine ne peut jamais prendre. En 1754, le Marquis de l'Enfénada fut disgracié, & le département des Indes fut conféré à Don Richard Wall, Secrétaire des affaires étrangères, revenu depuis peu de son ambassade en Angleterre. Deux ans après, la guerre s'étant déclarée entre la France & l'Angleterre, Ferdinand promit qu'il s'en tiendroit à la plus exacte neutralité.

La Reine mourut vers la fin de 1758 ; Ferdinand en fut inconsolable, & tomba dans une mélancolie si profonde, qu'il ne vouloit plus ni faire aucun exercice, ni prendre même de nourriture. Ses sujets, allarmés firent pendant sept mois des prières publiques pour son rétablissement ; enfin sa maladie empirant de jour en jour, il mourut le 10 Août 1759. Comme il ne laissoit point d'enfans, Don Carlos lui suc-

céda, en renonçant solemnellement au Royaume de Naples, qu'il promit de ne jamais réunir à l'Espagne. Il plaça sur le trône des deux-Siciles Don Ferdinand, son troisième fils, au lieu de son fils aîné, dont la foiblesse ne lui permettoit pas de soutenir une Couronne, & réserva la succession d'Espagne pour son second fils. Don Carlos, ou Charles III, arriva en Espagne dans le mois de Novembre, & quelques temps après il fit à Madrid une entrée pompeuse.

On sçait ce qui s'est passé sous le Roi régnant. Personne n'ignore que l'Espagne, pour avoir cessé quelque temps de garder la neutralité, a été obligé de nous céder la Floride, d'abandonner ses prétentions sur la pêche de Terre-Neuve, & de nous permettre de couper des bois dans la baye de Honduras.

Pour mettre à présent le lecteur en état de connoître exactement les intérêts respectifs des deux Couronnes, il ne reste plus qu'à donner une courte notice des différens Traités que les Ambassadeurs, Ministres & Envoyés de l'Angleterre ont conclus avec l'Espagne.

Noms des Ambaſſadeurs, Miniſtres & Envoyés de la Grande-Bretagne à la Cour d'Eſpagne, depuis l'année 1600 juſqu'en 1761 inclusivement, avec les titres des Traités & Conventions entre les deux Cours. Les Traités antérieurs à 1600 ſe trouvent dans le Corps diplomatique, Tome IV.

Sous JACQUES I, Roi d'Angleterre, & Philippe III, Roi d'Eſpagne, en 1600, le Comte de Nottinguen & le Chevalier Charles Cornwal. Celui-ci reſta ſeul Ambaſſadeur en 1605. Le Traité de Londres fut ſigné en Angleterre en Août 1604, par le Comte de Dorſet & le Marquis de Vélaſco. En 1618, le Chevalier Jean Digby, Ambaſſadeur. En 1620, le Chevalier Walter Aſton. En 1622, Mylord Digby, Ambaſſadeur extraordinaire. En 1623, le Prince de Galles, le Duc de Buckingham, & Mylord Digby, créé Comte de Briſtol, furent employés tous les trois à faire réuſſir le mariage de l'Infante avec le Prince de Galles lui-même. Le Contrat fut conclu au mois d'Avril 1623. On fut ſept ans à négocier cette

alliance; nous en parlerons à la suite de ceci, dans un article particulier.

Sous Philippe IV & Jacques I, le Chevalier Walter Aston, Ambassadeur, qui fit le Traité concernant le Palatinat en 1623.

Sous Charles I & Philippe IV, le Chevalier François Cottington, Ambassadeur. Le Traité fut conclu en Novembre 1630, & signé à Madrid par Cottington, Colona, de Rosas & Philippe IV. En 1643, M. Franshaw résident. L'Espagne accorde à l'Angleterre de grands privilèges en Mars 1645.

Sous Philippe IV & Cromwel, M. Aschem, Envoyé, tué dans son Hôtel à Madrid, par des cavaliers Anglois. Le Traité est du mois de Mai 1653.

Sous Philippe IV, & pendant l'exil de Charles II, Roi d'Angleterre, il se fit une ligue en 1657, entre Charles & l'Archiduc Léopold, Gouverneur des Pays-Bas. Charles II, par ce Traité, étoit libre de faire sa résidence à Bruxelles; l'Archiduc s'engageoit à lui fournir six mille hommes, & à lui donner 6000 livres de pension & mille écus au Duc d'Yorck. Un pareil Traité fait par un Prince banni & dépouillé de ses

Etats, surprit toute l'Europe. Pendant cet intervalle, Cromwel envoya les Lords Clarendon & Cottington à Madrid; mais la Cour refusa pendant deux ans de leur donner audience. Ils furent ensuite obligés de prendre congé & de se retirer, afin de n'être pas témoins de l'arivée des tableaux qui avoient appartenus à Charles I, & que l'Ambassadeur d'Espagne envoyoit de Londres à Madrid.

Sous Charles II, rétabli, & Philippe IV, en 1652, le Chevalier Richard Fraushans. Il mourut à Madrid en 1656. On a imprimé des Lettres concernant son Ambassade.

Sous Charles II, Roi d'Espagne, & Charles II, rétabli en Angleterre; le Comte de Sandwich, Ambassadeur en 1665. Le Traité est du 23 Mai 1667, & signé à Madrid par Sandwich, Nidhard, d'Onata & Pennaranda. Ce fut le Chevalier Guillaume Godolphin, pour lors Secrétaire d'Ambassade, qui imagina ce Traité, dont il dressa tous les articles, & il a servi de base a tous les autres Traités que l'Angleterre a faits dans la suite avec l'Espagne. En 1668, le Chevalier Guillaume Godolphin,

Ambaſſadeur. Le Traité qu'il conclut eſt du 8 Juillet 1670. Godolphin continua de reſter à Madrid après que le temps de ſon Ambaſſade fut expiré. Il y mourut en 1696, laiſſant une ſucceſſion de près d'un million & demi. Mais ſes héritiers ne recueillirent pas tout; la partie la plus conſidérable de ſes richeſſes ſervit à bâtir l'Egliſe de Saint-Georges à Madrid. Il mourut Catholique Romain. La Chambre des Communes, lors de la conſpiration des poudres, avoit demandé à Jacques I de repréſenter Godolphin, parce que Oatès l'avoit chargé dans ſes accuſations; mais Godolphin n'oſa jamais revenir en Angleterre. Ce dernier Traité qu'il conclut regarde l'Amérique, & c'eſt le ſeul qui puiſſe régler les diſputes & les prétentions que nous avons dans ces Colonies. Il établit la liberté de notre navigation dans les mers de l'Amérique; il eſt vrai que ce point n'a pas été confirmé par le Traité de 1750, & il eſt ſurprenant qu'il reſte encore indécis.

Sous Jacques II, il n'y eut point d'Ambaſſadeur.

Sous Guillaume III, Roi des Iſles

Britanniques, & Charles II, Roi d'Eſpagne, en 1699, le Comte de Stanhope, Envoyé. Il avoit voyagé pendant dix ans en Eſpagne comme ſimple particulier, & il fut rappellé en Angleterre preſque auſſi-tôt qu'il fut revêtu d'un caractère public, parce qu'on ordonna à Londres, au Marquis de Cavalos, Ambaſſadeur d'Eſpagne, de ſortir des Etats de la Grande-Bretagne, ſur un Mémoire odieux qu'il avoit préſenté en Septembre 1699, aux Lords-Juſticiers de l'Angleterre. Dans la même année le Comte de Schonembergh fut revêtu du titre de Miniſtre de la Grande-Bretagne & des Etats-Généraux. Auparavant il s'appelloit Belmont, & il étoit Agent du Prince d'Orange avant la révolution ; depuis long-temps il n'étoit point aimé des Eſpagnols.

Sous la Reine Anne & les deux Prétendans à la Couronne d'Eſpagne, Philippe, Duc d'Anjou, & Charles, Archiduc d'Autriche, le Comte de Peterſborough, Ambaſſadeur extraordinaire, & le Général Stanhope, Envoyé extraordinaire, & tous les deux auprès de l'Archiduc Charles en 1706. Le Général Stanhope prenant avantage du mau-

vais état des affaires de l'Archiduc ; conclut avec le Comte d'Oropeza, le Prince de Lichtenſtein & le Comte de Cordoue, Amiral d'Arragon, ſes Plénipotentiaires, un Traité de Commerce, qui certainement, ſi Charles fût monté ſur le trône d'Eſpagne, auroit bien indemniſé l'Angleterre des dépenſes énormes qu'elle fit pour la guerre de la ſucceſſion.

Voici la ſubſtance de ce Traité ſingulier. 1°. Une paix ſincère entre les deux Couronnes. 2°. Tous les Traités d'amitié & de commerce renouvellés, de même que tous les privilèges anciennement accordés, particulièrement par Philippe IV, & confirmés par le Traité de 1667. 3°. Tous les priſonniers des deux parts mis en liberté & ſans rançon. 4°. Toutes les marchandiſes amenées en Eſpagne par les Sujets de la Grande-Bretagne, & pour leſquelles on leur a fait payer différens droits, ne les paieront plus que ſix mois après leur débarquement, ou immédiatement après la vente qui en ſera faite. 5°. Les Sujets de Sa Majeſté Britannique pourront porter en Eſpagne les marchandiſes des Etats de Maroc, ſans qu'on exige

d'eux des droits plus considérables que ceux qu'ils ont coutume de payer. 6°. Le tarif qui contiendra le prix & les taxes dont les Commissaires de la Reine d'Angleterre & du Roi d'Espagne seront convenus, sera fixé, réglé & établi dans l'espace d'un an, à compter depuis la signature de ce Traité. Il sera ensuite publié & affiché dans toutes les Villes & Ports de Sa Majesté Catholique, & l'on ne pourra obliger les Sujets de l'Angleterre à payer des droits plus forts que ceux qui y seront établis. Quant aux marchandises dont il n'est pas possible de faire mention dans ce tarif, elles ne paieront pas plus de sept pour cent, suivant leur valeur, en déclarant leur quantité & leur prix; ce qui sera fait par le Négociant lui-même ou par son Facteur, & confirmé par des témoins, dont on recevra le serment. 7°. Toutes les prises marchandes faites par les vaisseaux de guerre de S. M. Britannique, ou par ses Corsaires, sur les Espagnols, seront regardées comme appartenantes à l'Angleterre. 8°. La Reine de la Grande-Bretagne & S. M. le Roi d'Espagne Charles d'Autriche, ratifie-

ront les préſens articles dans l'eſpace de dix ſemaines.

On avoit joint à ce Traité un article ſecret par lequel il étoit convenu qu'on formeroit une Compagnie des Indes compoſée de Négociants Sujets de la Grande-Bretagne & de l'Eſpagne pour toutes les poſſeſſions Eſpagnoles hors de l'Europe. Mais cet établiſſement ne devoit avoir lieu que lorſque Charles ſeroit monté ſur le trône ; & en cas d'accidens imprévus qui empêcheroient la formation de cette Compagnie, Sa Majeſté Catholique s'obligeoit pour elle-même, & pour ſes ſucceſſeurs, à compter du jour de la paix générale au jour & au moment où cette Compagnie des Indes auroit ſon exiſtence, de permettre aux Sujets de S. M. Britannique, d'envoyer annuellement dans les Colonies Eſpagnoles dix vaiſſeaux de trois cents tonneaux, moyennant qu'ils paiaſſent les droits, qu'ils s'enregiſtraſſent dans le Port de l'Eſpagne qui ſeroit déſigné par Sa Majeſté, & qu'ils donnaſſent caution que leur retour en Europe ſe feroit dans ce même Port d'Eſpagne, ſans toucher ailleurs. Sa Majeſté Ca-

tholique permettoit en même temps que ces dix vaisseaux marchands fussent accompagnés de quelques vaisseaux Anglois pour les défendre & les mettre en sûreté, à condition cependant que ces vaisseaux de guerre ne feroient point le commerce. Sa Majesté promettoit de ne demander ni indult, ni donation pour tous ces privilèges, & de ne jamais exiger que les droits dûs à sa Couronne. Enfin, pour dernier article, Sa Majesté Catholique s'engageoit à ne jamais souffrir que les Sujets de la Couronne de France fussent intéressés dans cette Compagnie de Commerce, ni qu'ils commerçassent, en quelque façon que ce fût, dans les Indes Espagnoles. La Reine d'Angleterre promettoit de son côté, que les vaisseaux de guerre Anglois, en allant & en revenant des Indes, accompagneroient les vaisseaux marchands Espagnols & qu'ils leur serviroient toujours de convois.

Après la signature de ce Traité, le Roi Charles sentit bien que toutes les grandes concessions qu'il venoit de faire aux Anglois, étoient trop fortes pour que ses Sujets n'en fussent pas révoltés, dès qu'il se seroit mis en possession de la

Couronne ; ce ne fut donc qu'avec répugnance & par contrainte, qu'il ratifia les articles le 9 Janvier 1708, six mois après la signature du Traité.

La personne à qui l'on avoit confié cette piéce importante pour la porter à Londres, s'étant embarquée à Barcelone sur un petit navire Génois, fut prise par une frégate Françoise : elle jetta toutes ses dépêches dans la mer ; mais elles furent repêchées & envoyées sur le champ à Versailles, au Marquis de Torcy. Ce Ministre en fit remettre aussitôt une copie aux Etats-Généraux, pour exciter leur jalousie contre l'Angleterre, & pour leur faire voir que les Négocians Anglois vouloient envahir tout le commerce des Indes Espagnoles, sans vouloir mettre de bornes à leur avidité.

En 1707, M. Walpole apporta d'Espagne à la Cour de Londres un Traité de Commerce, celui probablement dont nous venons de parler. En 1708, M. Craggs fut nommé Secrétaire en Espagne. En 1710, le Duc d'Argyle, Ambassadeur & Ministre Plénipotentiaire. En 1712, Mylord Lexington arriva à Madrid, pour recevoir la renonciation solemnelle de Philippe V à la Couronne

de France. Cette convention eſt du mois de Mars 1713, ſigné à Madrid par Lexington & Bedmar. *L'Aſſiento* eſt de la même année, ſigné à Madrid par Lexington. *Aſſiento*, en Eſpagnol, ſignifie *Contrat;* c'eſt ce malheureux contrat qui a été dans la ſuite la ſource de toutes nos conteſtations avec les Eſpagnols. Il devoit commencer au mois de Mai 1713, & ne finir qu'en Novembre 1743. Dans cette même année 1713, la Paix générale fut conclue à Utrecht, & ſignée J. Briſtol, le Duc d'Oſſonne, & Montéléon. Ce fut par ce Traité que Philippe V céda à perpétuité Minorque & Gibraltar à la Grande-Bretagne.

Sous Georges I & Philippe V, en 1713, Mylord Bingley, Ambaſſadeur; en 1614, le Chevalier Paul Methuen; en 1715, Meſſieurs Craggs & Bubb, Miniſtres; le Traité qu'ils conclurent à Madrid eſt du mois de Décembre de la même année, ſigné Bedmar & Georges Bubb. Il étoit fort court, ne contenoit rien de neuf, & confirmoit les précédens Traités; mais il réformoit trois articles fort injurieux à la Grande-Bretagne inſérés dans le Traité d'Utrecht, & qu'on avoit remis à une explication

ultérieure. Ce Miniſtre conclut une autre convention à l'égard de l'*Aſſiento* : elle eſt du mois de Mai 1716, ſignée à Madrid Bedmar & Georges Bubb. En 1717, le Chevalier Chetwynd, Envoyé extraordinaire. En 1718, Guillaume Stanhope, Envoyé : le Traité qu'il conclut eſt de 1718, ſigné à la Haye par le Lord Cadogan & le Marquis de Prie. En 1720, le Colonel Stanhope, Miniſtre; ſon Traité eſt du mois de Juin 1721, ſigné à Madrid, Stanhope & Grimaldi. La Cour Britannique, par ce Traité, reſtituoit à l'Eſpagne tous les vaiſſeaux pris en 1718, par le Lord Torrington & le Chevalier Georges Walton. Les Eſpagnols nous alléguent perpétuellement l'injuſtice dont ils prétendent que nous nous rendîmes coupables, en attaquant leur flotte dans le calme d'une profonde paix, & ſans aucune déclaration de guerre antérieure. Mais ceux qui ont lu Corbets & les Mémoires du Marquis de Saint-Philippe, ſçavent fort bien que l'Amiral Byng envoya un Officier au Cardinal-Miniſtre, pour lui faire part du deſſein de la Grande-Bretagne, & de la deſtination de ſa flotte, & que le Cardinal ré-

pondit qu'il pouvoit aller où bon lui sembleroit, & exécuter les ordres du Roi son Maître.

En 1724, Benjamin Keen, (connu depuis sous le nom du Chevalier Keen, parce que le Roi d'Angleterre le créa Chevalier du Bain) fut nommé Consul de S. M. Britannique à Madrid; & en 1727, Ministre Plénipotentiaire.

Sous Georges II & Philippe V, Benjamin Keen, & Messieurs Sturt & Goddard, Commissaires. La Convention qu'ils firent en Espagne est du mois de Mai 1728, signée au Pardo, par Stanhope, Keen, de la Paz & Patinho. En 1729, le Colonel Stanhope & Mylord Harrington, Ministres. Ils conclurent deux Traités; l'un en 1729, signé à Séville, Stanhope; & l'autre de 1731, signé à Vienne par le Duc de Liria, & le Chevalier Thomas Robinson. Ces deux Traités ne furent faits que parce que les Anglois s'étoient retirés du Congrès de Soissons; ils étoient uniquement relatifs aux garnisons neutres que l'Espagne devoit laisser à Don Carlos en Italie. La quadruple alliance avoit stipulé expressément que les garnisons ne seroient composées que des troupes

Suiſſes ; mais le Traité de Séville dérogea à cet article, & laiſſa à la Cour d'Eſpagne la liberté d'y envoyer des Eſpagnols. En 1732, Guillaume Frinhs, frere du Comte de Winchelſea, Envoyé extraordinaire. En 1733, M. Keen, Envoyé : il fit en 1739, une Convention ſignée au Pardo, par Villarias & le Chevalier Keen. Ce fut alors que l'*Aſſiento* ceſſa d'être exécuté. La balance entre l'Eſpagne & l'Angleterre étoit d'environ deux millions en faveur de la Cour Britannique ; mais par un article ſecret de cette Convention, la ſomme fut réduite à un peu plus d'un million de livres. Cependant les prétentions réciproques des deux Cours ne purent jamais être réglées, & la guerre ſe déclara.

Sous Ferdinand VI, & Georges II : en 1748, le Chevalier Keen, Ambaſſadeur extraordinaire. Cette même année, Traité de pacification générale à Aix-la-Chapelle. Par le dixième article des Préliminaires, & par le ſeizième du Traité, l'Angleterre devoit payer à l'Eſpagne cent mille livres ſterling, ou environ deux millions de livres, à titre de rembourſement ; & l'on rétabliſ-

soit le droit pour les quatre années de l'*Assiento* qui restoient à remplir. Mais l'Espagne racheta ce droit par un Traité particulier signé à Madrid en 1750, par Ferdinand Enfénada & le Chevalier Keen. Par ce dernier Traité, la destination de cent mille livres sterling, dont il étoit question depuis si longtemps, fut enfin réglée ; les articles que la paix d'Utrecht avoit renvoyés à une explication ultérieure, furent supprimés, ainsi que l'*Assiento* & le Vaisseau de Registre, & tous les Traités précédens furent confirmés.

Enfin, sous Charles III & Georges II, en 1758, le Comte de Bristol, Ambassadeur extraordinaire & Ministre Plénipotentiaire, jusqu'à la rupture entre les deux Couronnes. Il quitta Madrid le 17 Décembre 1761, sans prendre congé de la Cour, parce que S. M. Catholique, au lieu de lui donner une réponse positive, conformément à ses instructions, ne lui dit que ces trois mots : *Muy bien esta :* c'est fort bien, M. l'Ambassadeur.

Anecdote Hiſtorique concernant les négociations du mariage de l'Infante, Marie d'Eſpagne, fille de Philippe III, avec le Prince de Galles, qui fut depuis Charles I.

Je donne un détail de cette affaire, parce qu'il m'a paru juſte & naturel de juſtifier l'Eſpagne, que l'on a cru juſqu'ici avoir manqué à ſes engagemens par rapport à cette alliance. On verra, par ce récit abrégé, tiré des Lettres d'*Horrell*, qui étoit un des Négociateurs à Madrid, que toute la faute eſt du côté de Jacques I.

En Décembre 1622, Mylord *Digby* & le Chevalier *Aſton*, furent nommés Ambaſſadeurs en Eſpagne, pour y négocier le mariage de l'Infante. M. Horrell, Secrétaire du Conſeil privé du Roi, les ſuivit bien-tôt après; & M. George Gages vint auſſi de Rome à Madrid pour le même objet. L'alliance fut d'abord miſe ſur le tapis, & propoſée par le Duc de Lerme; mais le Comte-Duc d'Olivarès, ſon ſucceſſeur, n'adopta pas cette idée avec la même chaleur. Alors Gondomar quitta Lon-

dres, & revint à Madrid, apportant avec lui des Lettres Patentes qui créoient Mylord Digby, Comte de Briſtol. L'affaire ſe négocioit depuis près de quatre mois, lorſqu'au grand étonnement & de ce Miniſtre & des Eſpagnols, le Prince de Galles & le Duc de Buckingham arrivèrent à Madrid vers la fin de Mars 1723, & vinrent deſcendre fort tard dans la nuit à l'Hôtel du Comte de Briſtol. Le Prince de Galles avoit pris le nom de Thomas Smith, & le Duc celui de Jean Smith. Ils étoient accompagnés des Lords Carliſle, Holland, Rochefort, Deubigh, & des Chevaliers Cottington, Dives, Vaughan, Verney, & d'autres perſonnes conſidérables.

L'arrivée du Prince de Galles à Madrid étoit une démarche digne de la politique de ſon père; au lieu d'avancer la négociation, elle y mit obſtacle. Les Eſpagnols poſſédant un gage ſi précieux, devinrent plus difficiles, & ſe crurent autoriſés à traiter cette affaire comme ils jugeroient à propos. Outre cela les Eſpagnols prirent du dégoût pour le Duc de Buckingham, qui ne ſe conduiſit pas avec aſſez de prudence, & qui étoit continuellement en diſpute avec le Comte

de Briſtol. La Nobleſſe d'Eſpagne ne pouvoit voir de bon œil former cette alliance. L'Evêque de Ségovie fut exilé de la Cour pour en avoir écrit trop librement ſa penſée. Le peuple paroiſſoit en être aſſez content ; mais en Angleterre les deux Chambres du Parlement y apportoient de fortes oppoſitions.

A l'arrivée du Prince, la Cour d'Eſpagne renvoya la diſpenſe à Rome, pour qu'elle fût conçue en d'autres termes. Cette diſpenſe revint à Madrid, mais chargée de nouvelles clauſes & de conditions fort embarraſſantes. Le Pape requéroit des ſûretés pour l'accompliſſement des articles ; ce qui ſouffrit d'abord de très-grandes difficultés. Enfin le Roi lui-même offrit de donner caution au Pape, après qu'il auroit demandé l'avis de ſes Docteurs en Théologie. Ceux-ci, après de longs & ennuyeux débats, lui permirent de faire tout ce qu'il deſiroit. En conſéquence, le Roi d'Eſpagne & le Prince de Galles jurerent mutuellement ſur leur parole, ratifièrent les articles du Contrat, & fixèrent le 8 Septembre 1723, pour le jour des fiançailles. Mais pendant cet intervalle, le

Pape Grégoire, qui favoriſoit cette alliance, mourut. Urbain lui ayant ſuccédé, Philippe IV déclara qu'il ne pouvoit terminer ce mariage que le nouveau Pape n'eût confirmé la diſpenſe accordée par ſon prédéceſſeur. Tous ces délais reculèrent la célébration. Cependant le jeune Prince faiſoit de vives remontrances, & inſiſtoit fort ſur la néceſſité où il ſe trouvoit de partir pour l'Angleterre. Philippe conſentit à ſon départ, pourvu qu'il voulût lui laiſſer à lui-même ou à Don Carlos ſa Procuration, qui fut donnée à l'inſtant. Le Prince, après ſept mois de ſéjour en Eſpagne, partit donc pour l'Angleterre dans le mois d'Août 1623, ſans emmener l'Infante. Mylord Rutland l'attendoit en mer avec pluſieurs vaiſſeaux de guerre, à bord deſquels il s'embarqua à Bilboa. Tous les Eſpagnols, & l'Infante en particulier, parurent fort affligés du départ du Prince. Le Roi d'Eſpagne & ſes deux frères l'accompagnèrent juſqu'à l'Eſcurial; & dans l'endroit où ils ſe ſéparèrent, Philippe fit élever une colonne qu'on voit encore aujourd'hui. Le Prince, dans ſon paſſage en Angleterre, manqua de faire naufrage, & ce fut le

Chevalier Sackville qui eut l'honneur de le sauver du danger.

Non-obstant un départ si brusque & si précipité, les Anglois à Londres & à Madrid paroissoient persuadés que le mariage s'accompliroit ; & ce n'étoit pas sans raison qu'ils se flattoient de cette espérance ; car la jeune Infante apprenoit la Langue Angloise : elle avoit pris le titre de Princesse de Galles, & les Dames, ainsi que les Seigneurs de la Cour qui devoient l'accompagner, étoient tous nommés. Mais il survint un obstacle fort extraordinaire. Le Prince de Galles, avant de s'embarquer, envoya une Lettre aux deux Ambassadeurs, par laquelle il leur étoit ordonné qu'en cas de ratification de la part de Rome, ils ne donnassent pas la Procuration qu'il leur avoit laissée pour le Roi d'Espagne, sans avoir auparavant reçu de nouveaux ordres d'Angleterre. Les deux Ambassadeurs refuserent sagement d'exécuter cet ordre, parce que le Prince ne pouvoit suspendre la commission qui leur avoit été donnée par le Roi Jacques, sous le grand Sceau de l'Etat. Ils firent au contraire de grands préparatifs, & le Comte de Bristol dépensa pour sa

livrée seule plus de cinquante mille livres. La ratification de la Cour de Rome arriva, & l'on désigna le jour du mariage. Mais un ou deux jours avant, on vit arriver chez le Comte de Bristol quatre Couriers Anglois avec des dépêches qui lui ordonnoient de ne point se défaire de la Procuration, que la Cour d'Espagne n'eût garanti la reddition du Palatinat.

Cet écart politique du Roi Jacques, si je puis m'exprimer ainsi, mit fin à la négociation, & rompit le mariage de l'Infante. Cependant le Roi d'Espagne répondit, que le Palatinat ne lui appartenoit point, qu'il n'en étoit pas le maître; mais qu'il enverroit des Ambassadeurs pour le recouvrer par voie de négociation, ou une armée pour le reconquérir par la force; il ajoûta que pour assurer l'exécution de ses promesses, il donneroit à S. M. Britannique toutes les sûretés qu'elle voudroit exiger d'elle. Mais cette promesse de l'Espagne n'ayant pas été regardée par la Cour de Londres, comme une satisfaction suffisante, le Comte de Bristol prit congé de celle de Madrid. Le Roi lui fit présent de la bague qu'il portoit, & qu'il tira de son

doigt pour la mettre dans le ſien, & d'une magnifique vaiſſelle de la valeur de près de 100000 livres.

C'eſt ainſi qu'échoua le mariage de la fille de Philippe III, qu'on avoit été près de dix ans à négocier. Il eſt certain que cette rupture fut l'ouvrage du Duc de Buckingham : fit-il bien, fit-il mal ? c'eſt ce qu'il eſt aujourd'hui fort difficile de décider. Quoi qu'il en ſoit, il eſt probable que les Anglois n'auroient jamais eu autant de ſujet de ſe plaindre de l'Infante d'Eſpagne, que leur en donna dans la ſuite Eliſabeth de France. Les femmes de la Maiſon de Médicis n'ont pas fait grand bien dans les Cours étrangères où elles ſe ſont établies. Quelque temps après, la jeune Infante fut mariée à l'Empereur.

ÉTAT PRÉSENT
DE
L'ESPAGNE.

LETTRE PREMIÈRE.

Voyage de Londres à Madrid.

JE PARTIS de Londres avec deux de mes amis le samedi 10 Mai 1760; nous fîmes voile de Falmouth le 20 du même mois, & six jours après nous arrivâmes à la Corogne.

Le Port de la Corogne offre un très-beau point de vûe à tous les vaisseaux qui arrivent. Sur la droite, on a la tour d'Hercule, le fort & la ville; en face tous les vaisseaux & l'aspect riant de la

campagne ; sur la gauche, on voit le Cap *Prior*, qui forme l'entrée du Ferrol, & une grande chaîne de montagnes à travers desquelles coule une fort belle rivière. La Corogne est bien bâtie, bien peuplée; mais comme dans toutes les autres villes d'Espagne, il y sent fort mauvais. Les toits des maisons sont trop en pente, ce qui expose bien souvent les habitans à être écrasés par les tuiles. Je suis fâché que les Espagnols aient quitté cet ancien habillement que nous leur voyons sur notre théâtre, & qui a si bonne grace. Aujourd'hui les hommes ont un grand & large chapeau qui est rabattu, un grand manteau qui descend jusqu'à leurs talons, & une longue épée, qu'ils portent ordinairement sous le bras. Les femmes ont une camisolle fort courte d'une seule couleur, avec un cotillon d'une autre couleur, & un voile de laine qui est toujours blanc ou noir. Nous demeurâmes à la Corogne une semaine entière, parce que nous ne pûmes jamais trouver de voitures pour nous transporter à Madrid. Nous fûmes obligés de prendre des mules & des chevaux pour franchir les montagnes,

& nous rendre à Aſtorga, ville éloignée de Madrid d'environ cinquante lieues. Là nous trouvâmes des voitures qui nous avoient été envoyées de Madrid par nos amis, à qui nous avions fait part de notre embarras. Cependant on peut prendre des litières, mais nous rejettâmes cette voiture comme étant trop déſagréable.

C'eſt à tort que les habitans de la Corogne ont nommé leur tour la tour d'Hercule. Il paroît par l'inſcription, qu'on devroit l'appeller la tour de Mars; la voici.

Marti. Aug.
Sacr.
C. Sevius. Lupus.
Architectus.
A. F. Danienſis.
Luſitanus. Exul.

Elle avoit ſans doute été bâtie par les Romains, pour y loger des Gardes & un Guet; mais les Eſpagnols en ont fait un fanal.

Le petit peuple à la Corogne, homme ou femme, ne porte ni bas, ni ſouliers. Nous étions logés dans la meilleure Auberge de la ville, & nous étions fort

mal; car dans toute l'Eſpagne les Auberges ou Cabarets n'offrent pas la moindre commodité. Le Gouverneur d'Eſpagne, Don Louis de Cordoue & M. Jordan, notre Conſul, nous régalerent parfaitement bien. La ville eſt jolie, & a un très-bel aqueduc. Notre voyage de la Corogne à Aſtorga & d'Aſtorga à Madrid, étoit d'environ cent deux lieues, & grace à la célérité de Meſſieurs les Eſpagnols, nous fûmes treize jours à le faire.

Les Eſpagnols comptent 450 milles de la Corogne à Madrid; mais leur façon de compter par lieues eſt fort incertaine, & la meilleure façon de connoître la diſtance d'une ville à l'autre, c'eſt d'avoir une montre & de mettre toujours une lieue pour une heure.

A notre départ de la Corogne, nous fûmes ſalués par le canon des paquebots Anglois. Nous étions partis avec nos proviſions, nos lits & tout ce qui nous étoit néceſſaire, parce qu'il eſt difficile de trouver dans toutes les villes, les choſes dont on a beſoin. A peine trouvions-nous de quoi manger; mais jamais nous ne pûmes avoir un lit paſſable. Après avoir traverſé les fertiles

montagnes de la Gallice & les rochers déserts de la Province de Léon, nous arrivâmes à Astorga le 8 Juin & nous y restâmes trois jours ; ensuite nous partîmes dans une voiture très-informe, tirée par six mules qui étoient attelées avec des cordes. J'en fus d'abord fort étonné, & je ne suis revenu de ma surprise, que quand j'ai vu dans les promenades de Madrid, des Grands & des Seigneurs de la Cour n'avoir que des cordes à leurs équipages.

Les plaines de la vieille & de la nouvelle Castille sont immenses, & ressemblent plutôt à des mers qu'à des plaines ; je croyois que nous n'en verrions jamais la fin, & nous arrivâmes à Madrid le 18 Juin, sept jours après notre départ d'Astorga. Dans toute cette vaste étendue de pays, nous vîmes peu de villes remarquables par leur longueur, par leurs habitans, par leurs forces, & par les richesses, le commerce & les manufactures. Villa-Franca, dans la Province de Léon, est une très-belle ville, & que sa situation sur une hauteur rend très-agréable. Ponferrada, située entre deux rivières, le Sil & le

Boega, eſt fort jolie & très-propre. Cette ville tire ſon nom de *Pons-Ferratus*, à cauſe qu'elle a un pont bâti ſur le roc. Médina-del-Campo, dans la Caſtille, eſt dans une ſituation charmante. On voit, au milieu de la ville, une grande place, où loge la Nobleſſe du pays.

Lugo, dans la Gallice, eſt fort ancienne; ſes fortifications ſont très-ſingulières : c'eſt un quarré long, flanqué, de vingt pieds en vingt pieds, de baſtions larges & épais. Elle devoit être fort redoutable avant l'uſage de ce *vilain ſalpêtre*, comme l'appelle Shakeſpeare. Sa ſituation eſt près de la ſource du Minho, & l'on dit qu'il croît dans ſon territoire des navets, qui péſent quelquefois juſqu'à vingt livres. Son ancien nom étoit *Lucus Auguſti*, dont on a fait depuis Lugo.

Aſtorga, ville de la Province de Léon, eſt ſituée dans une large plaine, & n'a rien de remarquable que ſa Cathédrale, qui eſt d'une architecture gothique, mais peu digne d'une deſcription. Cependant le Maître-Autel eſt magnifique; il eſt orné de pluſieurs figu-

res de marbre en relief, qui repréſentent l'Hiſtoire du Sauveur : le couronnement de la Vierge par le Pere Eternel, eſt un très-beau morceau. C'eſt cette ville qui donne le titre de Marquis à la Maiſon d'Oſorio, qui n'eſt inférieure à aucune autre, ſoit pour l'ancienneté, ſoit pour la valeur.

Benevente ou Benevent, eſt baigné par trois rivières; il donne le titre de Comte à la Maiſon de Pimentel. Villalpando eſt dans une plaine charmante, a de larges & de magnifiques places, & renferme le Palais du Connétable de Caſtille, à qui appartient cette ville. La rivière la plus conſidérable que nous trouvâmes ſur notre route, eſt une branche du Minho, aſſez profonde, & preſque auſſi large que la Tamiſe à Windſor. Elle eſt bordée des deux côtés de petits bois, dont les arbres ſont plus gros & plus élevés qu'on n'a coutume d'en voir en Eſpagne. L'endroit où nous paſſâmes le Minho, s'appelle *l'Hopital d'Eſchemoſo.*

Les nids de cigogne ſont fort communs en Eſpagne; elles les font ſur le ſommet des Egliſes, & on en voit des quantités conſidérables. On en voyoit

auſſi autrefois beaucoup à Rome (1). C'étoit à Rome un crime de les tuer, & Horace ſoutient que c'étoit une violation manifeſte du droit de l'hoſpitalité. Il reproche aux délicats & aux gourmands de ſon temps, d'avoir dégénéré de la vertu & de la tempérance de leurs ancêtres, qui ne mangèrent jamais ni turbot ni cigogne (2).

Nous avons vu quelques forêts; mais il faut avouer que c'eſt peu de choſe, & qu'on n'y voit guères que des arbres nains, rabougris, ſans vigueur, & qui n'ont ni la hauteur ni l'embonpoint qu'on remarque dans nos bois d'Angleterre. On ne pourroit pas aſſurément en conſtruire une flotte capable de donner des loix à l'Océan.

La grande route qui joint les deux Caſtilles, & qui va juſqu'à Guadamara, eſt un monument public d'une grandeur & d'une magnificence étonnante.

---

(1) Juvenal parlant du Temple de la Concorde. Sat. 2. dit:

Quæque ſalutato crepitat Concordia nido.

(2) *Tutus erat Rhombus, tutoque Ciconia nido.* L. 2. Sat. 2.

On croiroit que c'eſt plutôt l'ouvrage de l'induſtrie & de l'activité des Romains, que de l'indolence & de la lenteur des Eſpagnols. C'eſt Ferdinand VI qui l'a fait conſtruire, ainſi qu'il paroît par l'inſcription ſuivante :

Ferdinandus VI, pater Patriæ, Viam utrique Caſtelliæ, ſuperatis montibus, fecit. Ann. ſalutis M. DCC. XLIX. regni ſui IV.

On trouve quelques endroits dans les deux Caſtilles qui ſont charmans; mais toute la campagne eſt fort mal cultivée, & manque abſolument de bois. Ce pays dépouillé d'arbres, rend le chauffage extrêmement cher à Madrid, & vous ne pourriez jamais croire, que la dépenſe d'un ſimple feu pendant un hiver, ait coûté près de cinquante louis d'or. On ne brûle dans les cuiſines, & même dans les appartemens, que du charbon de bois, qui vient de Galla-Paga, éloigné de près de dix lieues de la Capitale, diſtance aſſez conſidérable pour rendre cette denrée fort chère aux habitans de Madrid. Les bois de charpente & de menuiſerie ſont des bois de

ſapin : les maiſons, les Egliſes, les voitures, tout eſt en ſapin, & malgré la rareté du bois, il y a quelquefois juſqu'à quatorze poûtres dans un petit appartement.

L'eau du pays n'eſt pas généralement bonne, mais celle de Madrid eſt excellente, parce que la Cour fait de très-grandes dépenſes pour la faire venir d'un endroit fort éloigné. La Caſtille eſt arroſée par deux rivières très-belles, le Tage & la Guadiane. Quant au Mançanarès qui paſſe à Madrid, c'eſt bien le plus miſérable ruiſſeau que je connoiſſe. Il va tomber dans le Xarama, à ſix lieues de diſtance du Tage. On m'avoit dit à Londres que Madrid étoit ſitué dans une plaine ; mais c'eſt une erreur palpable. Il eſt bâti dans une chaîne de petites collines, & parce que ces collines ſont ſurmontées par d'autres plus élevées, il ſemble à une certaine diſtance que Madrid ſoit dans une plaine.

Les Eſpagnols élevent de diſtance en diſtance des pilliers ſur les grands chemins, pour diriger les Voyageurs dans le temps des neiges. On en voit pluſieurs dans la Province de Léon, & dans d'autres parties de l'Eſpagne. Celui

qui arrive le premier dans une Auberge, de quelque état ou condition qu'il puiſſe être, a le choix du logement, & le droit de retenir tout ce qui lui convient : c'eſt ce qui fait qu'on a coutume d'envoyer un homme, deux ou trois heures avant l'arrivée. Nous étions devancés de beaucoup par un Biſcayen, & comme nous craignions de ne rien trouver après lui, nous étions obligés de faire marcher un Eſpagnol, que nous avions pris à notre ſuite, & qui couroit auſſi vîte qu'un Arabe, par des ſentiers détournés afin qu'il arrivât le premier. On appelle ces Auberges des *Poſada*, & il n'y en a communément qu'une dans chaque endroit ; en ſorte que ſi la *Poſada* eſt remplie à votre arrivée, il faut marcher encore près de trois ou quatre lieues pour en aller chercher une autre, malgré la fatigue & malgré la nuit.

Enfin, pour vous donner une idée de tout le pays qu'on trouve en venant de la Corogne à Madrid, j'obſerve : 1°. Que la Gallice eſt une belle Province très-fertile, & qui dans quelques parties n'en céde point à pluſieurs Provinces d'Angleterre. 2°. Que la Province de Léon eſt un pays nud, dépouillé, horri-

ble, où l'on ne voit que des rocs pelés, ſi ce n'eſt quelques petits ſapins & buiſſons que l'on rencontre près de Bénévent & de Villalpando, & quelques plaines que l'on trouve après avoir paſſé Aſtorga. Je fus curieux de voir Léon du haut d'une montagne fort élevée; mais je fus effrayé du ſpectacle. *A brown horror*, une horreur noire, comme s'exprime Pope, s'empara de tous mes ſens, à la vûe des rocs eſcarpés, & des précipices affreux ouverts ſous mes pas, qui portoient dans mon eſprit l'idée d'une habitation de Sauvages. Il faut que les gens du pays y trouvent des charmes que nous ignorons; car nous y vîmes un peuple nombreux habillé fort biſarrement, qui danſoit au ſon d'une ſymphonie très-ruſtique. Cette aſſemblée avoit quelque choſe d'aſſez groteſque pour nous; les femmes y étoient ſans art, & cette bonne ſimplicité nous montroit ce peuple dans ſon caractère naturel.

Les chemins de la Corogne à Madrid, ne ſont certainement pas ſi mauvais qu'on ſe l'imagine en Angleterre. Les montagnes de la Gallice ſont très-faciles à traverſer, & ce n'eſt qu'à la deſ-

cente de la Fara, au sortir de Serrarias, qu'on trouva quelques mauvais pas. Les montagnes de Léon sont moins dangereuses que désagréables à la vûe, & tout le reste est fort aisé; enfin nos Couriers Anglois ne s'en font point une affaire. Il est vrai que les logemens sont misérables, & qu'il faut tout porter avec soi, le lit, les provisions, &c. Il faut que ceux à qui tout cela manque, sçachent bien supporter la fatigue; qu'ils dorment tout habillés, & ne vivent que d'œufs, d'oignons & de fromage. Comme on est obligé de se lever de grand matin pour éviter la chaleur, on n'a gueres le temps de dormir que lorsque les mules prennent leur repos. Ceux qui font provision de langues fourrées & d'œufs durs font très-bien; c'est presque tout ce qu'on peut porter, car les jambons ne se gardent pas. On doit avoir aussi quelques tablettes de bouillon portatif, du thé, du sucre, des liqueurs, & ne pas oublier le sel & le poivre. Lorsqu'on trouve par hazard en quelques endroits de bon pain, de la viande, de la volaille, ou du vin, il ne faut pas manquer de s'en fournir, parce qu'on n'est pas sûr d'en trouver le lendemain.

Mais ce qui paroît inconcevable, c'eſt qu'il faut abſolument avoir avec ſoi, coûteaux, fourchettes, cuilliers, chandeliers, mouchettes & bougies; car on ne trouve rien de tout cela. Prenez bien garde d'avoir avec vous du tabac ou de l'eau-de-vie : ces denrées ſont de contrebande en Eſpagne; vous riſqueriez d'être arrêté très-long-temps, ſi vous n'y perdiez pas encore tout votre bagage qui pourroit être confiſqué. Sur-tout n'emportez que le moins de livres que vous pourrez; car à coup ſûr l'Inquiſition voudra s'en emparer. Tout mon équipage fut retenu pendant plus de quinze jours, à cauſe de mes livres; & M. le Comte de Briſtol, après avoir parlé deux fois à M. Wall, Miniſtre des Affaires Etrangères, eut toutes les peines du monde à obtenir qu'on les relâchât. Les détails que je viens de faire, vous paroîtront des minuties : il eſt pourtant très-néceſſaire d'être inſtruit ſur tous ces points. Bagatelles tant qu'on voudra : elles ont leur utilité pour un homme qui voyage en Eſpagne; autrement, comme dit notre Horace : *De petites choſes, de grands maux* (1).

(1) —*Hæ nugæ ſeria ducent*
In mala.

LETTRE II.

Etat de la Religion en Eſpagne.

L'ANCIENNE religion en Eſpagne n'étoit probablement, dans ſon origine, qu'un mélange de pluſieurs autres. Strabon & Tite-Live ſont les ſeuls qui nous en donnent une idée claire. Ils nous apprennent que les cérémonies religieuſes, en Eſpagne, avoient dans ces premiers temps quelque choſe de ſauvage & de barbare. Elles tinrent d'abord du culte des Phéniciens, des Carthaginois, des Celtes & des Romains; dans la ſuite elles empruntèrent quelque choſe des ſuperſtitions Gauloiſes, Africaines, &c.

Mariana prétend que le Chriſtianiſme fut porté, par Saint Jacques, à Sarragoce, quarante-deux ans après Jéſus-Chriſt; il cite, pour le prouver, un paſſage de Saint Iſidore, Evêque de Séville. Mais avec toute la déférence qu'on doit à l'autorité reſpectable du Saint Evêque, il ne faut pas croire aveuglé-

ment tout ce qu'il rapporte, & sans l'avoir examiné ; car Saint Luc dit expressément que Saint Jacques mourut à Jérusalem, où il reçut le martyr. Les Docteurs Espagnols évitent la difficulté ; ils alleguent une ancienne tradition, suivant laquelle il est établi par des témoignages irréfragables, que Saint Jacques étoit Espagnol de naissance, & qu'on l'a vu plusieurs fois dans les airs, armé de pied en cap, & marchant à la tête des armées Espagnoles, dont il se déclaroit le protecteur. Je vous avoue que cette tradition, quelque ancienne qu'elle puisse être, ne trouvera pas beaucoup de croyance parmi nous autres Protestans. Cependant vous lirez toute cette histoire dans Boldonius ; c'est au moins un fait très-certain que de temps immémorial Saint Jacques a eu son culte & ses autels en Espagne, & qu'on l'a toujours révéré comme le Patron & l'Ange tutélaire du Royaume.

Ce seroit une recherche fort difficile à faire que celle des changemens survenus depuis l'établissement du Christianisme, dans le culte religieux, à l'arrivée des Goths, & à l'invasion des Maures. Les Princes Goths embrassèrent le

le Chriſtianiſme, comme le prouvent évidemment les monumens qui reſtent de leur religion, non-ſeulement en Eſpagne, mais en Angleterre, & dans d'autres Royaumes. On ne ſçauroit douter, au contraire, que les Sarraſins n'aient conſtamment refuſé de recevoir la foi. C'eſt ce qui réſulte au moins de leur expulſion de toute l'Eſpagne, ſous Philippe III, ainſi que de la haîne & de l'inimitié qui ont ſubſiſté ſi long-temps, & qui ſubſiſtent encore entre les deux peuples.

Les Juifs ont été autrefois fort nombreux en Eſpagne, & il y a lieu de croire que c'eſt par rapport aux événemens que je vais rapporter. Titus ayant amené de Jéruſalem à Rome un nombre prodigieux de captifs, il eſt arrivé que la plûpart de ces Juifs ſe ſont peu-à-peu diſperſés dans preſque toutes les régions de l'Europe. Or, comme l'Eſpagne n'étoit pas éloignée de l'Italie, que le pays étoit fort vaſte & le climat très-ſalubre, il y a toute apparence qu'une grande multitude de Juifs ſe répandit dans ces contrées, pour y chercher un aſyle. Il eſt vrai que le plus grand nombre reſta à Rome ou dans l'Italie:

c'eſt ce qui paroît par les Edits rendus contre eux par les Empereurs, où l'on voit que leur race ſe multiplioit conſidérablement, & que leur religion s'étendoit par conſéquent de jour en jour : auſſi le Poëte Rutilius s'en plaignoit-il amerement (1).

Il eſt certain encore que les Juifs eurent, en certains temps, dans quelques parties de l'Eſpagne, le libre exercice de leur religion ; car on voit encore, & j'ai vû moi-même, à Tolède des veſtiges d'un ancien Temple des Hébreux.

Mais ce qu'il eſt plus intéreſſant à ſçavoir pour tous ceux qui profeſſent le Chriſtianiſme, c'eſt que, ſuivant les obſervations du Docteur *Gedder*, il n'eſt point d'Egliſe en Occident qui ait autant d'Archives, & une ſi grande quantité de monumens authentiques, qu'en a l'Egliſe d'Eſpagne, depuis l'établiſſement de la foi juſqu'au dix-huitième ſiècle. L'ancienne Liturgie des Goths

(1) *Atque utinam numquàm Judæa ſubacta*
fuiſſet,
Pompeii bellis, imperioque Titi.
Latiùs exciſæ gentis contagia ſerpunt,
Victoreſque ſuos Natio victa premit.

s'appelloit *Mosarabique* ou *Musarabique*, nom que les Chrétiens qui vivoient sous la domination des Maures, lui donnèrent. On célèbre encore aujourd'hui tous les ans à Tolède, avec beaucoup de solemnité, une grande Messe appellée *Mosarabique*, & à laquelle j'ai vu le Roi d'Espagne assister en personne.

C'est le Roi d'Espagne qui dispose de presque toutes les Dignités Ecclésiastiques, ce qui laisse peu de prise à la simonie qui se pratiquoit autrefois si communément à la Cour de Rome. Cependant le Pape y nomme aussi quelquefois, mais rarement. Les loix de l'amortissement seroient indispensables & absolument nécessaires dans ce pays-ci. On dit que le Prince régnant a imaginé quelque chose de semblable, & qu'il a établi une taxe sur toutes les donations faites depuis 1730 aux Religieux, ou destinées à des usages pies. Anciennement en Angleterre on étoit tellement gêné par ces sortes de donations religieuses, qu'on étoit obligé d'user de cette formule dans les testamens. : *Dentur, assignentur, vendantur, exceptis Religiosis & Judæis.*

Philippe V en 1716 obtint du Pape un indult pour lever de l'argent sur le

Clergé. Il fut accordé pour cinq ans, jusqu'à la concurrence d'un million & demi pour les Indes, & d'un million pour les Eglises d'Espagne. Cet impôt n'est point ce que les Espagnols nomment *los millones*; c'est une taxe différente, ainsi que vous le verrez lorsque je vous parlerai des revenus de l'Etat. L'impôt sur le Clergé est appellé *Subsidio*.

Les Croisades prêchées contre les Vaudois & les Albigeois en 1160, ont probablement donné naissance à l'Inquisition. Grégoire IX l'imagina, & Innocent IV eut l'habileté d'en réaliser le projet. La forme de ce Tribunal, & le nombre de ceux qui le composent, diffèrent selon le pays (1). C'est au Cardinal Ximenès que l'Inquisition d'Espagne doit toute sa vigueur : il ne l'avoit pourtant établie que dans des vûes politiques. Les Espagnols ne sont pas brûleurs, comme les Portugais. Le principal objet de leur Inquisition est d'empêcher que des religions étrangères ne

(1) Voyez la Lettre suivante, où il en est parlé plus au long.

s'introduiſent chez eux, pour n'en avoir jamais qu'une dans l'Etat : ce qu'ils regardent comme un grand avantage. M. de V..... penſe différemment : il prétend que, s'il n'y avoit qu'une ſeule religion en Angleterre, le Gouvernement deviendroit bien-tôt deſpotique ; que s'il n'y en avoit que deux, elles s'égorgeroient l'une l'autre ; mais que, parce qu'il y en a trente, elles ſont toutes amies & vivent en paix.

Les Défenſeurs de l'Inquiſition croient la juſtifier en diſant qu'elle a principalement pour objet de conſerver la Religion dans ſa pureté, en reprimant les Hérétiques, & ſur-tout les Juifs qui lui ſont les plus oppoſés de tous. Mais ſans approuver le Judaïſme, à ne raiſonner qu'humainement, ou plutôt ſuivant les lumières de cette rectitude naturelle que l'Evangile n'a point éteinte, ſeroit-il défendu de dire quelque choſe en faveur des Juifs ? Pour moi, j'oſe penſer que nous n'avons aucun droit de les punir, & que nous pouvons tout au plus rejetter ou tolérer leur religion, ſuivant que nous le jugerons à propos. Quoi ! parce que quelques Juifs ont mis à mort le Fondateur de la nôtre, il y a plus de

dix-sept cents ans, vous persécutez aujourd'hui tous ceux qui courent le monde sous ce nom ? Où est votre pouvoir, votre autorité ? Qui vous a délégués pour cela ? Avez-vous vu que le Sauveur ait dit à ses Disciples : allez avec le fer & le feu, employez les tourmens, les tortures ; brûlez tous ceux qui n'embrasseront pas ma foi. Dieu, sans doute, a pû punir les péchés des pères sur les enfans jusqu'à la troisième & quatrième génération ; mais aujourd'hui les Juifs sont au moins à la cinquantiéme génération. Ainsi vous arrachez sans aucun droit la foudre des mains du tout-puissant, & vous la lancez beaucoup plus loin que Dieu lui-même ne l'avoit prescrit. Croyez-vous que le Père des miséricordes puisse voir sans horreur ces sacrifices sanglans ?

Les principes de la tolérance sont fondés sur la raison, la nature, l'humanité, la justice & la plus saine politique. Lorsque dans un Etat civilisé, la plus grande partie des Citoyens est d'une même croyance, & que l'autre partie a une religion différente, tout ce que la prudence exige, c'est de leur imposer de telles conditions qu'ils ne puissent trou-

bler l'harmonie de l'Etat. C'eſt ainſi que les loix de la Grande-Bretagne tolèrent les Catholiques Romains dans les trois Royaumes. Mais moleſter ſans ceſſe des ſujets innocens, les bannir, s'emparer de leurs biens, ou les expoſer à des tortures & à une mort cruelle, c'eſt excéder le pouvoir donné par la nature & par la raiſon; c'eſt méconnoître & ſoulever contre ſoi toute l'humanité.

Après tout, pourquoi cette haîne ſi conſtante & ſi forte contre les Juifs? Pourquoi les rebuter par-tout, & les traiter comme les plus méchans Hérétiques? Ils ſont peut-être, d'un certain côté, les plus pardonnables de tous. Parmi tous les peuples du monde, ce ſont les ſeuls, avec les Chrétiens, qui aient reçu la révélation; ils la tiennent de Dieu lui-même, & nous, nous l'avons reçûe de ſon Fils. C'eſt un prodigieux aveuglement, que de n'avoir pas voulu reconnoître le Meſſie: mais eſt-ce à nous à les en punir? La malédiction eſt depuis long-temps tombée ſur eux & ſur leur race; ils ont perdu leur pays & leur Temple; ils ont été vendus comme eſclaves, emmenés en captivité dans tous les lieux de la terre, & proſ-

crits comme des fugitifs & des vagabonds ; enfin, comme Nation, ils n'ont plus d'exiſtence. Que les zélés & les enthouſiaſtes s'écrient que ce n'eſt pas aſſez, & qu'il ne doit point y avoir de terme aux perſécutions qu'ils éprouvent. Ce cri dévot n'eſt certainement pas celui de la nature ; & en conſidérant les maux, les malheurs, les opprobres dont ils ſont encore accablés, on ne pourra s'empêcher de dire dans les termes de l'Ecriture, que ſi la punition du premier homme, (qui fut Caïn) a été ſept fois double de ſon crime, les Juifs, comme Lamech, ont été punis ſeptante fois ſept fois.

Les moyens violens dont on uſe en Eſpagne pour ramener les Juifs à la foi, auroient dû faire obſerver depuis longtemps, que leur converſion eſt fort incertaine. Ils déguiſeront leurs ſentimens ; ils ſe parjureront même, pour temporiſer & gagner du temps ; mais ni le fer, ni le feu, ni la famine, ni les tortures, ne les feront pas revenir de leur aveuglement obſtiné. Si les miracles opérés par une puiſſance ſuprême n'ont pas eu cet effet, que doit-on attendre des moyens employés par la po-

litique humaine ? Les Sennacherib, les Nabuchodonosor, les Titus, ont mis toutes les forces humaines en usage pour les détourner de leur culte. Ils n'en ont été que plus obstinés à défendre leur liberté & leur religion ; & comme des désespérés, ils ont expiré dans les flammes pour la défense de leur foi.

Si l'on veut qu'il y ait du danger à admettre toutes sortes de religions dans un Etat, n'en trouve-t-on aucun à n'en admettre qu'une seule ? Les différentes religions, en se combattant par des Ecrits, (1) éclairent & instruisent les hommes ; mais dès qu'il n'y a de tolérance que pour une seule religion, les hommes s'assoupissent, la raison ne travaille plus, l'ame reste dans l'engourdissement. Tous les efforts qu'on pourroit faire pour leur dessiller les yeux, seroient regardés comme une impiété & un sacrilège ; il n'est pas possible qu'un homme ait assez de force & de courage pour en former l'entreprise. Un Consul Romain dit fort

(1) On suppose sans doute qu'une bonne administration sçaura les contenir de façon qu'elles n'excéderont jamais ces bornes.

judicieuſement dans Tite-Live : « Rien » de plus ſpécieux & de plus trompeur » qu'une religion corrompue. Dès que » les intérêts du Ciel ſervent de voile » aux crimes, on craint toujours, en vou- » lant punir les fraudes des hommes, » de violer quelques-uns des droits de » la Divinité mêlés dans leurs profana- » tions (1) ».

Anciennement le Clergé d'Eſpagne étoit diviſé en cinq Provinces Eccléſiaſtiques ; ſçavoir, la Province de Carthagène, celle de Tarragonne, la Province Bœtique, celle de Luſitanie, & celle de la Gallice. Les premiers Evêques, ſuivant les Ecrivains Eſpagnols, étoient Diſciples de Saint Jacques, Apôtre. A l'invaſion des Maures, la plûpart des Evêques furent chaſſés de leurs Siéges, & chercherent un aſile dans les Cloîtres. Mais quand les Rois d'Oviédo & de Léon, joints aux Comtes de Caſtille & aux Rois de Navarre, eurent reconquis

(1) *Nihil enim in ſpeciem fallacius eſt quam prava religio. Ubi Deorum numen prætenditur ſceleribus, ſubit animum timor ne fraudibus humanis vindicandis divini juris aliquid immiſtum violemus.*

l'Eſpagne ſur les Sarraſins, ils furent rétablis. On comptoit autrefois, dans l'Egliſe d'Eſpagne, onze Archevêchés & cinquante-quatre Evêchés, parce qu'on y comprenoit le Portugal. Mais aujourd'hui que l'Egliſe Portugaiſe en eſt démembrée, on ne compte plus en Eſpagne que huit Archevêchés & quarante-ſix Evêchés, dont voici les noms & les revenus.

I. TOLÈDE.

Le Cardinal Don Louis de Cordoue, Archevêque & Métropolitain (1).	1100000 l.

SUFFRAGANS.

Carthagène, Don Diego de Roxas.	120000 l.
Cordoue, Don Martin de Braccia.	120000 l.
Cuença.	140000 l.
Seguença, Don Franciſco Diaz.	160000 l.

(1) L'état de ces revenus eſt tiré d'un Livre Eſpagnol eſtimé par ſon exactitude, & le revenu eſt plutôt diminué qu'exagéré.

Jaen, Don Franciſco Benito Marin. 110000 l.
Ségovie, Don Manuel Morillo. 90000 l.
Oſma. 70000 l.
Valladolid, Don Iſidore de Coſſio 55000 l.

II. SÉVILLE.

Don Franciſco Solis de Cardona, Archevêque. 340000 l.

Suffragans.

Malaga, Don Joſeph de Franquiſlaſo. 160000 l.
Cadix, Don Franciſco Thomas del Valle. 45000 l.
Les Canaries, Don Franciſco Valentin Moran.
Ceuta, Don Joſeph de la Cueſta.

III. SANT-IAGO, ou S. JACQUES.

Don Barthelmi Rajoy y Loſada, Archevêque. 340000 l.

SUFFRAGANS.

Salamanque, Don Joſeph Zorilla. 65000 l.
Tuy, Don Juan Manuel Caſtañon. 45000 l.
Avila, Don Romualde Velarde. 55000 l.
Coria, Don Juan Joſ. Garcia Alvaro. 70000 l.
Plaiſance. 150000 l.
Aſtorga, Don Franciſco Xavier Cabezon. 40000 l.
Zamora, Don Iſidore Cavanillas. 55000 l.
Orenſe, Don Franciſco Auguſtin de Luro. 30000 l.
Badajoz, Don Manuel Perez Minago. 70000 l.
Mendoñedo, Don Carlos de Riomol. 25000 l.
Lugo, Don Franciſco Izquierdo. 30000 l.
Ciutad-Rodrigo, Don Joſeph Viguezal. 25000 l.

IV. GRENADE.

Don Petro Antonio Barrocha, Archevêque. 140000 l.

SUFFRAGANS.

Guadix, Don Francisco Alexandro Bocanegra. 20000 l.
Almerie, Don Francisco Gaspar de Molina. 25000 l.

V. BURGOS.

Don Onesimo Salamanca, Archevêque. 80000 l.

SUFFRAGANS.

Pampelune, Don Gaspar de Miranda. 75000 l.
Calahorra, Don Andrez de Porras. 65000 l.
Palencie, Don Andrez de Bustamente. 55000 l.
Santander, Don Franc. Xavier de Arriaza. 30000 l.

VI. TARRAGONNE.

Don Jayme de Cortada y Bru, Archevêque. 70000 l.

SUFFRAGANS.

Barcelone, Don Assensio Salès. 30000 l.

Gironne, Don Manuel Antonio Palmero. 25000 l.
Lérida, Don Manuel Mathias Pedrejon. 45000 l.
Tortoſe, Don Louis Garcia Mennero. 55000 l.
Vique, Don Franc. Barthel. Sarmentero. 17000 l.
Urgel, Don Franc. Chathalan de Ocon. 20000 l.
Solſonna, Don Franc. Joſeph de Mezquia. 13000 l.

VII. SARRAGOCE.

Don Franciſco de Anoa y Baſta, Archevêque. 160000 l.

SUFFRAGANS.

Hueſca, Don Antonio Sanchez. 30000 l.
Barbaſtro, Don Franc. Diego de Rivera. 20000 l.
Xaca, Don Paſchal Lopez. 17000 l.
Tarazone, Don Eſtienne de Villanova. 40000 l.
Albarracin, Don Juan Navarro. 20000 l.
Teruel, Don Franc. Rodriguez-Chico. 50000 l.

VIII. VALENCE.

Don Andrez Mayoral, Archevêque. 200000 l.

SUFFRAGANS.

Segorve, Don Franc. Blas de Arganda. 40000 l.
Orihuela. 80000 l.
Majorque, Don Laurenzo Defpuig. 45000 l.

PROVINCES DES INDES ESPAGNOLES.

I. SAINT-DOMINGUE.

Don Philippe Ruiz de Ammendi, Archevêque.

SUFFRAGANS.

Puerto-Rico, Don Pedro Martinez de Oneca.
Cuba, Don Pedro Auguſtin Morel.
Les Caraques, Don Diego Diaz Madronnero.

II. MÉXIQUE.

Don Manuel Rubio de Salinas, Arch.

SUFFRAGANS.

Puebla de los Angelos, Don Domingo Alvarez de Abréa.
Oaxaca, Don Ventura Blanco.
Mechoacan, Don Pedro Sanchez de Tagle.
Guadalaxara, Don Franc. de Texada.
Yucatan, Don Franc. Ignacio de Padilla.
Durango, Don Pedro Tamaron.

III. MANILLE.

Don Manuel Antonio Roxo, Archevêque.

SUFFRAGANS.

Cuba.
Ségovie la neuve, Don Juan de la Fuente.
Cacerès la neuve, Don Franc. Manuel de Matos.

IV. GUATIMALA.

Don Franciſco de Figueredo, Archevêque.

SUFFRAGANS.

Chiapa, Don Franc. Joſ. Videl de Montezuma.

Nicaragua, Don Franc. Mato Navia Bolano.

Comayagua, Don Diego Rodriguez Rivaz.

V. LIMA.

Don Diego del Corro, Archevêque.

Suffragans.

Arequipa, Don Jacinto Aquado y Chacon.

Truxillo, Don Franc. de Luna Victoria.

Quito, Don Juan Niko Polo del Aquila.

Cuzco, Don Juan de Carbonneda.

Guamanga, Don Philippe Henri de Lara.

Panama, Don Manuel Romani y Carillo.

Chilli, Don Manuel de Alday.

La Conception, Don Jos. de Toro.

VI. CHARCAS.

Don Cayetanno Marallano y Agramont, Archevêque.

Suffragans.

Notre-Dame de la Paz, Don Diego de Parada.

Tucuman, Don Pedro de Argadona.
Santa-Cruz de la Sierra, Don Fern. Perez de Oblitas.
Paraguay, Don Manuel de la Torre.
Buenos-ayres, Don Joſ. Ant. Bazurco y Herrera.

VII. SANTA-FÉ.

Don Joſ. Xavier de Arauz, Archevêque.

SUFFRAGANS.

Popayan, Don Geronimo de Obregon.
Carthagène, Don Manuel de Soſa y Betancur.
Santa-Maria, Don Nic. Guill. Martinez.

Autrefois, & même depuis le Concordat, les Rois d'Eſpagne nommoient ſeuls aux Prélatures dans les Indes : aujourd'hui le Roi, le Pape & l'Archevêque de Tolède y nomment tous les trois, & chacun d'eux a ſes Provinces.

La plûpart des Evêchés d'Eſpagne ſont d'un très-grand revenu. Les Evêques, quand ils ne ſont pas en cérémonie, ſont vêtus d'une longue robe traînante, & d'un camail violet; ils ont une

Croix d'or ſur la poitrine & un anneau au doigt. Les Prêtres ſéculiers ont une grande ſoutanne, & par-deſſus une ſorte de capuchon qui eſt de flanelle ou de ſoie ; leurs chapeaux ſont retrouſſés ſeulement de deux côtés. Les biens appartenans à l'Etat Eccléſiaſtique ſont fort conſidérables.

LETTRE III.

Etat du Gouvernement de l'Eſpagne, de ſes Loix, ſes Tribunaux, ſes Cours de Juſtice, &c.

PREMIÈRE PARTIE.

LE Gouvernement d'Eſpagne, depuis ſon origine, a toujours été Monarchique & héréditaire dans les femmes comme dans les hommes. La ligne maſculine prit fin dans Ferdinand le Catholique, le même qui, par ſon mariage avec Iſabelle, réunit la Caſtille à l'Arragon. Les enfans d'Iſabelle, morte à Médina del Campo en 1505, furent 1°. *Jean*, marié à Marguerite, fille de l'Empereur Maximilien; 2°. *Iſabelle*, mariée d'abord au Prince Alphonſe, fils de Jean II, Roi de Portugal, & enſuite à Emmanuel. 3°. la Princeſſe *Jeanne*, qui fut depuis Reine de Caſtille, & mariée à Philippe I, Archiduc d'Autriche & père de Charles V; 4°. la Princeſſe

Marie, qui épousa en secondes nôces Emmanuel de Portugal ; 5°. *Catherine d'Arragon*, si connue par ses malheurs, & qui fut femme de Henri VIII, Roi d'Angleterre.

Isabelle par son testament, & du consentement de Ferdinand son mari, institua pour héritière de la Castille, la Princesse Jeanne, sa troisième fille, mariée à l'Archiduc Philippe, Duc de Bourgogne, fils de Maximilien, & qu'on appelloit *Philippe le Flamand*. En vertu de cette disposition testamentaire, Philippe réclama la Castille contre Ferdinand son beau-père, & la contestation fut terminée par un Traité fait en 1506, qui donnoit aux deux Parties une autorité & une puissance égales. Philippe étant mort dans la même année, Ferdinand se trouva seul chargé du Gouvernement de toute l'Espagne. Celui-ci ne mourut que dix ans après, en 1516, & Charles V réunit toutes ses possessions. Charles V étoit, comme nous l'avons dit, fils de Philippe I, ou Philippe le Flamand, & de la Princesse Jeanne de Castille, nommée *Jeanne la Folle*, qui fut mère de deux Empereurs, & qui fit tomber l'Espagne dans la Maison d'Autriche.

L'Autorité des Rois d'Eſpagne a été long-temps renfermée dans des bornes; les Cours ou les Etats du Royaume (*las Cortes*) avoient part au Gouvernement. Chaque Cour, ſuivant les Loix & la Coutume des Goths, étoit compoſée des députés de chaque ville choiſis par les citoyens. Le plus ancien des députés de Burgos étoit celui qui portoit la parole & qu'on nommoit l'*Orateur*. Tolède lui diſputoit cependant le droit de haranguer; &, dans la tenue des Etats, le Roi étoit obligé d'ordonner que les députés de Burgos parlaſſent les premiers, parce que Burgos a été long-temps la capitale de la Caſtille. La pluralité des voix ne ſuffiſoit pas pour faire paſſer un acte dans les États du Royaume; le conſentement unanime de tous les Membres étoit abſolument néceſſaire: enſuite on les portoit au Roi pour être ratifiés. Le Monarque avoit droit de rompre & de convoquer les États; mais il reſtoit toujours à la Cour un *Comité* ſecret compoſé de huit Membres particuliers tirés des États. Depuis 1647, où les États accordèrent à Philippe IV un impôt général ſur les denrées appellé *los millones*, ils ont été rarement convo-

qués, parce que leur pouvoir eſt trop grand. La dernière tenue des États eſt du mois de Mai 1713 : les députés de la Monarchie reçurent l'abdication ſolemnelle que Philippe V fit de tous ſes droits à la Couronne de France. C'étoit les États qui anciennement gardoient les revenus de la Couronne ; mais Charles V ne pouvant en tirer de l'argent auſſi aiſément qu'il l'auroit voulu, obtint du Pape une Bulle pour lever certains impôts : peu-à-peu il vint à bout de recouvrer ſes revenus par lui-même, & ſans le ſecours de ſes États, que peu de Princes ou de Miniſtres ſont curieux de voir aſſemblés.

Cette ancienne Cour Eſpagnole, ou ces États-Généraux étoient à-peu-près la même choſe que notre Parlement d'Angleterre. Toutes les Nations du Nord ont eu autrefois la même forme de Gouvernement, qui n'étoit autre choſe qu'une Monarchie limitée. La Puiſſance légiſlative étoit tellement partagée entre le Monarque & les États, qu'on ne pouvoit porter ou abroger aucune Loi, ou en ſuſpendre l'exécution, ou lever enfin quelque ſorte d'impôt que ce fût ſur les Sujets, ſans le conſentement reſ-

pectif

pectif des deux Puiſſances. Mais aujourd'hui il n'eſt plus queſtion d'États en Eſpagne : ce n'eſt plus un Gouvernement mixte, mais entièrement abſolu ; il eſt tout entier entre les mains du Roi, de ſes Miniſtres & de ſes Conſeils. Ce paſſage rapide d'une Monarchie mixte à un Gouvernement abſolu, fut opéré par la timidité des *Communes* ou du tiers-État de la Caſtille. Ce tiers-État, après avoir fait les derniers efforts pour maintenir la liberté expirante & avoir ſoutenu la guerre contre le Monarque qui vouloit l'opprimer, vint, ſur une ſimple défaite, ſe ſoumettre de la maniere la plus baſſe. Cette guerre commença en 1520 & ne dura que deux ans. Alors Charles V, profitant de ſes avantages, éleva la voix ; il exigea qu'on lui donnât toujours les ſubſides qu'il demanderoit avant qu'on prît aucune délibération ; il dit qu'il ne ſigneroit aucun acte qu'on ne lui eût accordé ſa demande, & qu'actuellement même, il lui falloit un ſubſide de quatre millions de ducats. Tout ce qu'il exigea fut accordé, & on peut dire que l'Eſpagne en paſſant à la Maiſon d'Autriche, eſt tombée dans une ſorte d'eſclavage.

Les Membres qui composoient les États, étoient choisis parmi les Prélats, les Militaires, les Chevaliers, les Comtes, les Nobles, & parmi tous ceux qui étoient à la tête des Villes & des Provinces. Vous ne ferez peut-être pas fâché de voir ici quel étoit le nombre des Députés de chaque Ville, qui composoient les États de Castille; car la Catalogne & l'Arragon avoient des États à part.

De Burgos	3	Députés.
Tolède	5	
Léon	5	
Séville	3	
Cordoue	3	
Murcie	2	
Jaen	3	
Avila	2	
Salamanque	8	
Zamora	4	
Ségovie	2	
Soria	4	
Valladolid	4	
Plaisance	2	
Baeza	3	
Ubeda	3	
Toro	4	

Calahorra	2	Députés.
Oviedo	1	
Xerès (*de l'Eſtramadure*).	2	
Aſtorga	1	
Rodrigo	1	
Badajox	1	
Coria	2	
Guadalajara	2	
La Corogne	1	
Medina del Campo . .	2	
Cuença	3	
Carmona	2	
Ezija	2	
Vitoria	2	
Logroño	1	
Truxillo	2	
Cacerès	2	
Cadix	2	
Xerès (*d'Andalouſie*) . .	4	
Bejar	3	
Villaréal	3	
Cuellar	3	
Tariff	1	
Hueſca	2	
Andujar	2	
Valence	3	
Madrid	2	
Alcaraz	2	
Saint-Sébaſtien. . . .	2	

Sant-Iago . . . . . 2 Députés.
Fuente-Rubia 1

Ce détail que j'ai cru devoir joindre ici eſt fort exact ; il eſt tiré des anciens traités dont le Docteur Gedde a fait une collection. C'eſt le même tableau que celui que Henri II, Comte ou Roi de Caſtille, envoyoit en 1390 dans ſes Provinces pour la convocation des États qui ſe tenoient alors toujours à Burgos, & qui ſe tinrent dans la ſuite dans l'Egliſe de Saint-Laurent, à Madrid. L'ancienne formule du ſerment que les Rois d'Eſpagne prêtoient à leur avénement à la Couronne, étoit conçue de cette maniere : *Je promets & jure de maintenir & faire maintenir les Nobles, les Prélats, les Egliſes, les Maîtres des Ordres Militaires, les Cités, Villes & Villages, dans les mêmes Priviléges, droits, franchiſes, exemptions & autres bons uſages & coutumes dont ils ont joui ſous les régnes de mes prédéceſſeurs, & de la même manière.*

Les Rois d'Eſpagne, ſuivant les Loix du pays, ſont déclarés majeurs à quatorze ans ; & ſuivant la coutume de Caſtille, la Couronne doit toujours paſ-

ſer aux mâles, quelqu'éloignés qu'ils ſoient de la branche régnante, préférablement aux femmes, à moins que la ligne maſculine ne fût totalement éteinte.

Loix d'Eſpagne, Tribunaux, Cours de Juſtice.

Le Corps des Loix en Eſpagne eſt compoſé du Droit Romain, des Édits du Roi & de la Coutume. Quand les Loix Romaines n'ont pas été ſuffiſantes, les Juriſconſultes Eſpagnols y ont fait des additions; c'eſt ce qu'ils appellent *Leyes de las partidas*, eſpece de Code qui forme aujourd'hui le ſyſtême entier de leurs Loix. Berni & Catala les ont publiées en ſix volumes. Les Eſpagnols ne connoiſſent point ce que nous appellons en Angleterre *Loix Communes*; la coutume ſuivie dans les Provinces y a quelque reſſemblance, mais leurs Loix ſont proprement le Droit écrit. Cependant ils conſervent encore beaucoup de Loix gothiques & féodales. Les Grands d'Eſpagne ont encore des Vaſſaux, & un pouvoir fort

étendu sur leurs personnes. Le vieux Code Gothique, ou le *Fuero juzgo*, comme on l'appelle en Espagne, est d'une très-grande autorité pour les Jurisconsultes; c'est de toutes les Loix gothiques le corps le plus complet qu'on ait jamais publié. Cette grande compilation est l'ouvrage d'un Prince Goth appellé *Sisenand*, qui régnoit en 631; elle a été imprimée en 1600. Il est étonnant que *Linden Brogius*, dans son recueil des Loix des Goths, ait oublié ce Corps de Loix gothiques, qui auroit peut-être fait la plus belle & la plus considérable partie de son ouvrage. Les Espagnols, outre ces Loix, ont encore le Code de Don Sanche, promulgué l'an 1000; celui d'Alphonse X, de l'an 1255, appellé le *Fuero Réal*; le Code Romain, le Digeste, les Pandectes, &c. les Loix divisées, ou *Leyes de las partidas*, la Pragmatique, les Edits Royaux, &c. Ceux qui voudront en prendre une connoissance plus exacte, liront *Apparatus Juris Publici Hispanici*, *Valentiæ*, 2 vol. in-8°. *Sacra Themidis Hispanicæ*, in-4°. & l'Histoire du Droit Royal d'Espagne.

La grande Cour, pour les Loix Ci-

viles, eſt diviſée en deux Chancelleries, celle de Valladolid & celle de Grenade, qui comprennent toute l'étendue du Royaume. Quoique l'Arragon, la Catalogne, & la Province de Valence aient été dépouillés autrefois de leurs anciens privilèges, il ſubſiſte encore dans chaque Capitale de ces Provinces, une eſpéce de Chancellerie, dont les délibérations ne relèvent que du Conſeil ſuprême de Caſtille. Tout Procès de propriété ſe commence à la Chancellerie où l'Intimé a porté ſa plainte. Il eſt enſuite renvoyé au Conſeil Royal & ſuprême, où le Roi peut, s'il lui plaît, nommer des Députés pour aſſiſter au jugement de la cauſe. Mais ce jugement n'eſt pas définitif & on peut en appeller à la *Sala de mil y quinientos*, où l'on eſt jugé en dernier reſſort. Les Chancelleries de Valladolid & de Grenade furent d'abord inſtituées par Henri, Comte de Caſtille; miſes enſuite en meilleur ordre par Jean I, & enfin réglées, comme elles le ſont aujourd'hui, par Ferdinand & Iſabelle.

Toutes les autres cauſes, excepté

celles qui regardent la propriété, ſont plaidées dans les Cours reſpectives qui en ſont ſaiſies, tant en matière civile & criminelle, qu'affaires de commerce, &c. Voici tous ces différens Tribunaux.

I. *Le Royal & Souverain Conſeil de Caſtille.*

Cette Cour & la ſuivante, ne ſont inſtituées que pour prendre connoiſſance des appels interjettés des Chancelleries de Valladolid & de Grenade. Le Roi quelquefois y fait reſſortir des affaires de Police.

II. *La ſeconde Cour du Gouvernement.*

Cette Cour ne juge point définitivement, & on appelle de ſes jugemens à la ſuivante.

III. *La Cour de Mil y quinientos*, c'eſt-à-dire, *la Cour des quinze cents.*

Cette Cour eſt ainſi nommée, parce qu'il faut que les parties plaidantes conſignent quinze cents ducats, ou environ deux mille écus, avant de pou-

voir interjetter appel. Cette Chambre eſt compoſée de Commiſſaires tirés du Conſeil Suprême, ou du Conſeil Royal & Souverain de Caſtille.

IV. *La Cour de Juſtice.*

Cette Cour ne connoît que des matières litigieuſes, & fait partie du Conſeil Souverain.

V. *La Cour de Province.*

Celle-ci n'a dans ſon département que les affaires qui regardent la Police.

VI. *La Cour Fiſcale.*

Elle a pour objet tout ce qui regarde la charge du Procureur-Général du Conſeil Souverain.

VII. *La Cour des* ALCAYDES DE LA CASA Y CORTE.

Cette Cour, ou *Chambre de l'Hôtel*, fut établie par Alphonſe X, qui nomma des Officiers pour avoir ſoin de lui choiſir des logemens, lorſqu'il alloit d'une Ville à l'autre. Les Rois avoient droit de ſe loger où ils vouloient, & de prendre la maiſon qui leur convenoit

le plus. Mais les Seigneurs demanderent à être délivrés de cet assujettissement, moyennant la somme d'environ 150000 ducats par an. C'étoit donc pour faire observer ce privilège des Rois que cette Chambre étoit établie, & pour faire aussi trouver des logemens aux Ambassadeurs.

VIII. *Le Souverain Conseil de Guerre.*

Cette Cour juge tout ce qui regarde le Militaire, excepté ce qui est du département des Indes.

IX. *Le Conseil de l'Inquisition.*

Le Saint Conseil de l'Inquisition est composé d'un Inquisiteur Général, de cinq Conseillers, parmi lesquels il doit toujours y avoir un Dominicain, d'un Procureur, de deux Secrétaires de la Chambre, de deux autres Secrétaires du Conseil secret, d'un Alguazil Major, d'un Trésorier, de deux Rapporteurs, de deux Qualificateurs ou Consulteurs, & d'une légion de Surveillans ou Espions.

Le jugement suprême de ce sacré Tribunal, comme on l'appelle en Es-

pagne, se porte à Madrid. Il y a bien des Tribunaux particuliers dans les Provinces, & l'on en compte presque dans toutes les Villes de l'Espagne ; mais leurs jugemens doivent être confirmés par le Tribunal supérieur qui réside à Madrid. Ce redoutable Tribunal est, selon les Espagnols, le puissant frein politique qui contient le Peuple dans la Religion de ses pères, qui lui assure une uniformité constante dans sa croyance & dans sa foi. *Pour vous autres Anglois*, nous disent-ils, *vous avez autant de Religions que de Provinces ; mais ici vous n'en trouverez qu'une, & qui est toujours individuellement la même.* Oui, nous autres Anglois, nous abhorrons des principes qui vont à persécuter les hommes ; nous ne respirons que la tolérance & l'humanité ; nous n'irons pas brûler un homme pour n'avoir pas voulu se rendre Protestant, & nous ne prétendons pas convaincre un malheureux qui n'aura pas voulu se laisser persuader par la Bible.

Je me souviens d'avoir vu à Ségovie un des plus affreux monumens que l'Inquisition ait jamais laissés. Ce sont les

reſtes ou les oſſemens de cinq cents Juifs que l'Inquiſition fit brûler, lorſque le grand Tribunal étoit dans cette Ville. Le grand Inquiſiteur *Torquemada*, ſuivant la Relation de Madame d'Aunois, ſous le régne d'Iſabelle & de Ferdinand, fit le Procès à plus de cent mille malheureux, & dans l'eſpace de quatorze ans, il en fit brûler environ ſix mille.

Ce Tribunal, pieuſement impitoyable, eſt un établiſſement du treiziéme ſiécle. Innocent IV nomma les Dominicains Inquiſiteurs à perpétuité. Clément IV, en 1265, confirma leurs pouvoirs, augmenta leurs priviléges & étendit le nombre de leurs Tribunaux. Il fut établi dans la Caſtille ſous Ferdinand & Iſabelle, & en Portugal ſous Jean III, en 1557. Ferdinand le Catholique obtint, en 1483, une bulle de Sixte IV, pour établir l'Inquiſition dans les Royaumes d'Arragon & de Valence. Ce fut ſous ce dernier Pape que l'Inquiſition s'étendit dans la plupart des pays Catholiques.

Le Saint Office, comme on le nomme encore en Eſpagne, ne reconnoiſſoit anciennement d'autre puiſſance au-deſſus

de lui que le Pape. Il s'élevoit contre l'autorité des Rois qu'il rabaiſſoit, humilioit & puniſſoit même très-ſouvent. C'étoit un Tribunal bien terrible, lorſque les Papes & les Rois s'uniſſoient enſemble pour en ſoutenir l'autorité & en appuyer les jugemens. Les *Autos da fé*, Actes ſolemnels de foi, ſe faiſoient ordinairement lorſque les Princes entroient en majorité ou à leur avénement à la Couronne.

On imprima à Londres, en 1724, un livre intitulé : *Relation du Procès & des ſouffrances d'Iſaac Martin, mis à l'Inquiſition en Eſpagne à cauſe de ſon zèle pour la religion Proteſtante.* Voici en abrégé ſon Hiſtoire.

Cet homme né à Londres & de la religion Anglicane, étoit allé s'établir à Malaga pour y faire le commerce. En 1714, voyant que ſon commerce proſpéroit, il fit venir ſa femme & quatre enfans qu'il avoit. Quelques années après, des Irlandois Catholiques Romains, jaloux apparemment de ſes ſuccès, le déférèrent au Saint-Office comme coupable de tous les crimes dont on accuſe ordinairement ceux qui n'en ont

d'autre que d'être Proteſtans. On dit qu'il étoit de race Juive, de plus hérétique, & qu'il donnoit un grand ſcandale aux habitans de Malaga par ſa conduite, par ſes diſcours ſur les matières de la Foi. Il n'en falloit pas davantage pour cauſer ſa ruine, & c'étoit où l'on en vouloit venir. Il fut arrêté en 1718 par ordre du Saint-Office, & conduit dans les priſons de l'Inquiſition de Grenade : il y reſta huit mois, & pendant ce tems, on ne négligea rien pour le rendre Catholique. Enſuite il fut mis en liberté de la manière ſuivante. Notre Conſul à Malaga ayant appris que cet homme étoit Anglois, & un honnête Proteſtant qui faiſoit tranquillement ſon commerce ſur la foi des traités ſubſiſtans alors entre les deux Nations, écrivit ſur le champ à Londres aux Miniſtres, & leur repréſenta les conſéquences de cette affaire. Le Roi Georges I, qui en fut informé, charmé de trouver cette occaſion pour faire de vives remontrances au Cardinal Albéroni, réclama *Iſaac Martin*, comme ſon Sujet, & inſiſta fortement pour qu'il fût auſſitôt relâché des priſons de l'Inquiſition,

& renvoyé en Angleterre. Le Cardinal Miniſtre, après s'être fait inſtruire de l'affaire par le Grand Inquiſiteur Don *Jacinto de Abraña*, & par les Inquiſiteurs de Grenade même, donna ſes ordres pour ſon élargiſſement. La Lettre originale que le Grand Inquiſiteur écrivit à ce ſujet au Cardinal Albéroni, eſt tombée entre mes mains, & l'on ne ſçauroit douter qu'elle n'ait été faite dans le deſſein d'être envoyée au Miniſtre Anglois, pour juſtifier l'Inquiſition. Il devoit, par conſéquent, y avoir une lettre particuliere au Cardinal, où cette affaire étoit préſentée ſous une autre face; car ſuivant les faits articulés dans la lettre qui fut rendue publique, Iſaac Martin ne devoit jamais être relâché. Tout ce que l'Inquiſiteur dit dans cette lettre eſt vrai pour le fond; c'eſt-à-dire, qu'il y avoit en effet à Malaga pluſieurs témoins qui avoient dépoſé contre le Marchand Anglois: mais il ne dit pas que c'étoient des Irlandois Catholiques, qui ne s'étoient portés à cette accuſation que dans le deſſein de ruiner le commerce & la fortune d'un homme qui excitoit leur envie, & qu'en conſé-

quence, il y avoit parmi quelques vérités beaucoup de mensonges. L'interceſſion de Georges I fit donc relâcher le pauvre Martin; mais comment fut-il relâché? Il reçut d'abord dans la priſon trois cents coups de verges; enſuite il fut expoſé à la riſée du peuple pendant trois quarts-d'heure, dans toutes les rues de Grenade; tout ſon bien & ſes effets furent pillés ou confiſqués, & il fut renvoyé ſous eſcorte à Malaga pour y être mis à bord d'un Vaiſſeau avec ſa femme & ſes enfans, ſans aucun ſecours. Au récit d'un fait ſi poſitif, on ne peut s'empêcher de dire que ſi c'eſt là ce qu'on appelle *la tendre miſéricorde* de l'Inquiſition, cette miſéricorde eſt bien cruelle. La Lettre dont je vais vous donner ici la traduction, eſt une pièce aſſez ſingulière, qui n'a jamais été imprimée.

MONSEIGNEUR,

» POUR obéir aux ordres de votre » Éminence, concernant l'empriſonne- » ment fait par les ordres du Saint-Of- » fice de l'Inquiſition en la perſonne

» *d'Isaac Martin*, habitant de Malaga,
» je dois vous informer que ce crimi-
» nel a été mis à l'Inquisition sur la dé-
» position de neuf témoins qui ont juré
» qu'Isaac Martin s'étoit glorifié d'être
» observateur des Loix Judaïques, &
» qu'au grand scandale de plusieurs
» Chrétiens, il avoit soutenu que nous
» autres Catholiques nous étions dans
» l'erreur en croyant à notre sainte &
» sacrée Religion. Quoique plusieurs
» Anglois Protestans marquassent exté-
» rieurement du respect pour le S. Sacre-
» ment, lorsqu'il passoit par les rues,
» ou quand ils entroient dans les Égli-
» ses, le criminel dont il s'agit n'a ja-
» mais rien fait de semblable; au con-
» traire, il tournoit le dos, & quand
» quelque Procession passoit devant ses
» fenêtres, il en fermoit les volets pour
» que sa femme & ses enfans ne pussent
» adorer le très-Saint Sacrement. Il a
» tenu méchamment à des Catholiques
» Romains plusieurs propos contre le
» Pape, contre nos saintes Images, &
» contre les articles de notre Foi qui
» concernent le Purgatoire. Ayant en-
» voyé ses enfans à l'école, il a marqué

» au Maître ſon mécontentement de ce
» qu'il leur avoit appris à faire le ſigne
» de la Croix & à réciter des prières ;
» en conſéquence il n'a plus voulu qu'ils
» y retournaſſent. Il a logé dans ſa mai-
» ſon un Juif qui paſſoit à Livourne ;
» & nous avons des indices très-graves
» que ce Juif s'étoit enfui du Portugal
» dans la crainte d'être empriſonné par
» la ſainte Inquiſition de Liſbonne.

» Sur toutes ces informations, des
» ordres ont été donnés pour l'arrêter,
» & il a confeſſé que tout ce qu'on lui
» reprochoit étoit vrai, ſi ce n'eſt qu'il
» n'étoit pas Juif. Comme ſuivant les
» ſacrés Canons, ſuivant les Loix de ce
» Royaume, & conformément aux ar-
» ticles des Traités de Paix entre l'Eſ-
» pagne & l'Angleterre, il eſt permis
» au Saint-Office de procéder contre les
» Anglois qui diront ou feront quelque
» choſe de ſcandaleux en matière de
» Religion, la ſainte Inquiſition non-
» ſeulement n'a rien fait de contraire
» aux Canons, aux Loix & aux Traités
» de Paix en empriſonnant ce criminel ;
» mais s'y eſt, au contraire, exactement
» conformée.

» C'eſt pourquoi je ſupplie votre » Éminence de faire réponſe, que le » Saint-Office a procédé avec juſtice & » ſelon les Loix, comme auſſi que l'on » a exécuté les ordres que vous aviez » donnés de vous inſtruire de la vérité » du fait.

» Je prie Dieu qu'il accorde à Votre » Éminence toutes les années que je lui » ſouhaite ». Jacinto de Abraña.

Madrid, 25 Avril 1718.

Aujourd'hui, graces au Ciel, on ne voit plus guères en Eſpagne de ces Actes de foi ſanguinaires, & l'on m'a dit qu'il n'y en avoit point eu depuis plus de douze ans; ce que l'on attribue, dit-on, à l'événement qui ſuit.

Un Juif & ſa femme, avec une fille d'environ treize ans, furent condamnés au feu. Tandis que le père & la mère étoient dans les flammes, on ôta les fers à la jeune fille. Les Prêtres qui l'environnoient redoublèrent leurs efforts pour lui faire abjurer le Judaïſme, & pour donner plus de force à leurs raiſons, ils lui faiſoient voir le bucher qui lui étoit deſtiné, ſi elle ne ſe rendoit

Catholique. Mais la petite fille, comme par une inſpiration ſoudaine, ſe débarraſſa de leurs mains & ſe précipita dans les flammes, donnant ainſi l'exemple d'une force bien au-deſſus de ſon âge, & d'un courage auſſi magnanime que celui des héros Romains les plus déterminés, ou même des plus intrépides Martyrs.

Heureuſement pour l'Humanité, la puiſſance de ce ſacré Tribunal décline viſiblement de jour en jour. Le Roi régnant a fait, à cet égard, un coup plus hardi qu'aucun de ſes prédéceſſeurs. En 1760, le Grand Inquiſiteur jugea à propos de prohiber une Liturgie que le Roi avoit approuvée. Auſſi-tôt la Cour mit le Grand Inquiſiteur aux arrêts, & il fut envoyé en exil dans un Couvent fort éloigné de Madrid, eſcorté d'une Compagnie de Grenadiers. Cette démarche ferme de la part de la Cour, allarma tout le Clergé d'Eſpagne. Les Moines & les Prêtres remuèrent Ciel & Terre pour faire rappeller l'Inquiſiteur; mais leurs efforts furent long-temps inutiles, & le Roi demeura inflexible. Ils prirent alors le parti de répandre dans

la populace des soupçons injurieux sur la Religion du Monarque. Enfin le Roi rappella l'Inquisiteur, mais de telle manière que le Saint-Office n'eut pas sujet de triompher; car à l'instant même le Monarque rendit l'Edit suivant.

» AYANT considéré que mon zèle » pour la Religion ne pourroit jamais » répondre au desir sincère que j'ai » de protéger en toute occasion les dé- » libérations émanées du Saint-Siége, » & celles qui proviennent des Inqui- » sitions de ce Royaume dans les ma- » tières graves & importantes commi- » ses à leurs soins, à moins que je ne » fusse informé moi-même de ces déli- » bérations avant qu'elles soient com- » muniquées à mes Sujets, & que je » n'eusse préalablement établi des règles » certaines pour éviter tous les dangers, » les embarras & les inconvéniens qui » pourroient en résulter: APRÈS une » mûre délibération, & de l'avis de mon » Conseil, j'ai résolu qu'à l'avenir au- » cune Bulle de Rome, Bref, Rescrit, » Exhortation ou Lettre sur quelque » sujet que ce soit, tendante à établir

» une Loi, une Régle ou une obſer-
» vance générale, adreſſée, de quelque
» façon que ce ſoit, en particulier ou
» en général, aux Tribunaux, Juntes,
» Magiſtrats, Archevêques, Évêques
» ou Prélats de ce Royaume, ne ſera
» publiée ni miſe en vigueur & en exé-
» cution, avant qu'elle ait préalable-
» ment été vue & examinée par Moi: &
» ſi elle étoit adreſſée au Nonce Apoſ-
» tolique, il la fera paſſer entre mes
» mains, en la remettant au Secrétaire
» d'État. Pareillement toutes les Bulles
» ou Lettres pour affaires entre perſon-
» nes privées ou parties contendantes,
» accordées par grace ou par juſtice,
» ſeront préſentées & examinées par-
» devant le Conſeil de Caſtille, afin
» de voir s'il n'en réſulte aucun dom-
» mage ou rien de contraire au concor-
» dat, aux Loix, aux bonnes coutumes
» & à la tranquillité de ce Royaume,
» ou ſi elles ne ſont point données au
» préjudice d'un tiers; exceptant uni-
» quement de cette préſentation les
» Diſpenſes & Brefs expédiés par le
» Grand Pénitencier pour le for intérieur
» des conſciences: & l'Inquiſiteur gé-

» néral ne publiera déſormais aucun
» Édit, Bulle ou Bref du Pape, ſans
» qu'auparavant ils ne lui aient été re-
» mis par mon ordre, parce que le
» Nonce les aura premiérement délivrés
» à ma Perſonne ou à mon premier Se-
» crétaire d'État. Si ces Bulles ou Brefs
» regardent la prohibition de quelques
» Livres, il obſervera les formalités
» portées dans l'Acte 14, Tit. 7, liv. I,
» qui preſcrit que les Livres ſeront exa-
» minés de nouveau, & que, s'ils mé-
» ritent prohibition, il les défendra de
» ſa propre autorité, ſans y inſérer le
» Bref du Pape. Semblablement l'In-
» quiſition générale ne pourra publier à
» la Cour, ou hors de la Cour, aucun
» Édit ou Expurgatoire donné pour grace
» ou pour juſtice, ſans m'en avoir au-
» paravant donné communication par
» la voie du Secrétaire des dépêches,
» ou en ſon abſence par celle du Secré-
» taire d'État, & ſans avoir obtenu mon
» conſentement. Finalement avant de
» procéder à la condamnation d'aucun
» livre ou d'aucune feuille ou brochure,
» l'Inquiſiteur Général ou le Tribunal
» de l'Inquiſition mandera les Auteurs

» pour entendre la défense qu'ils desi-
» reroient d'en faire, suivant les régles
» prescrites à l'Inquisition de Rome par
» le Pape Benoît XIV, dans sa Consti-
» tution Apostolique qui commence,
» *Sollicita ac provida*, &c. »

A Buen-Retiro, le 27 Novembre 1761.

LETTRE

LETTRE III.

SUITE DE LA PRÉCÉDENTE.

Conseils, Cours, Tribunaux, Compagnies, &c.

X. *Le Conseil Royal des Indes.*

CETTE Cour est proprement de Justice, & c'est le Duc d'Albe qui en est Chancelier.

XI. *Le Conseil Royal des Ordres de Chevalerie.*

Ce Tribunal a été institué par Ferdinand le Catholique, pour maintenir les différens privilèges des Ordres Militaires, & entretenir la règle & le bon gouvernement. On compte six Ordres en Espagne : l'Ordre de la Toison d'Or, celui de Saint-Jacques, celui d'Alcantara, l'Ordre de Calatrava, l'Ordre de Monteza & celui de l'Habit de

Christ, ou plus simplement l'Ordre de Christ.

1. *La Toison d'Or* est un Ordre établi par Philippe le Bon, Duc de Bourgogne en 1429 : au bout du collier pend une Toison d'Or avec ces mots : *Pretium non vile laborum.* Voici le nombre des Chevaliers tel qu'il étoit en 1760.

Le Roi, Chef & Souverain de l'Ordre.

Le Marquis de Grimaldi, Chancelier.

Le Comte de Cavillas, Secrétaire.

Don Manuel Munoz y' Hertartes, Roi d'Armes.

Il y a actuellement trente-neuf Chevaliers.

On a créé depuis le Duc de Choiseul, & le Comte de Fuentès.

Cet Ordre doit son institution aux Croisades, & les Rois d'Espagne, depuis que la Maison de Bourgogne a été fondue dans la Maison d'Autriche, en ont toujours été Grands-Maîtres.

2. *L'Ordre de Saint Jacques* est divisé en douze Gouvernemens. Il fut institué dans le douziéme siècle, & approuvé par Alexandre III en 1175. Cet Ordre

a quatre-vingt-sept Commanderies dont les revenus montent à 230000 ducats (environ 700000 liv.). Chaque Chevalier relève du Roi, & en qualité de Vassal est obligé de fournir annuellement au Roi trois cent soixante-huit lances, pour faire la guerre aux Infidèles; mais l'Ordre paie au Roi, tous les ans, une somme pour les droits de lances.

3. *L'Ordre d'Alcantara* étoit autrefois appellé *le Noble*, parce que, pour y être admis, il falloit prouver quatre générations, tandis que les autres Ordres Militaires se contentoient de deux. Il possède trente-huit Commanderies, dont le produit est de 200000 ducats, (environ 560000 liv.): les Chevaliers ne fournissent au Roi que cent trente-huit lances.

4. *L'Ordre de Calatrava* fut institué dans le douziéme siécle pour la défense de cette Ville que les Maures assiégeoient en 1158, & confirmé par le Pape Alexandre III. Il y a cinquante-quatre Commanderies dans cet Ordre, & les revenus sont de 110000 ducats, (environ 300000 liv.) Il ne fournit au Roi que trois cents lances.

5. *L'Ordre de Monteza* n'eſt que pour le Royaume de Valence. Il fut établi en 1317, & poſſède neuf Commanderies.

Outre tous ces Ordres dont le Roi d'Eſpagne eſt Grand-Maître perpétuel, Charles III a encore introduit l'Ordre de Naples, dit de Saint-Janvier; & il a ordonné qu'on le porteroit préférablement au Saint-Eſprit, & même à la Toiſon d'Or.

XII. *Le Conſeil Royal de la Hazienda*, ou *la Tréſorerie.*

Cette Cour fut inſtituée par Philippe III. Ce n'eſt pas, à proprement parler, la Garde du Tréſor Royal; mais la Cour de l'Echiquier, ou la Cour des Finances. C'eſt elle qui reçoit les revenus de la Couronne, & le Roi nomme tous les ans un Tréſorier.

XIII. *La Chambre des Millions.*

C'eſt dans cette Cour qu'on paie les impôts, que les Eſpagnols nomment *Alcavalas & Millonez.* Ce ſont les Maures qui ont établi les Alcavalas, & cet

impôt eſt aujourd'hui le plus ancien de tous ceux qu'on perçoit en Eſpagne. Les Alcavalas étoient autrefois le cinquième des biens vendus ou achetés. Ils furent réduits enſuite au dixième, & aujourd'hui c'eſt quatorze pour cent. Mais on les a étendus juſque ſur les conſommations particulières. Celui qui tue un bœuf qui lui appartient & qu'il ne deſtine qu'à ſon uſage, eſt obligé de payer l'Alcavala, ou quatorze pour cent. Les Millions ſont une taxe générale, ou une ſorte de Don gratuit accordé pour la première fois à Philippe IV en 1647. C'eſt l'impôt le plus à charge aux Eſpagnols, & la Cour le renouvelle de ſix ans en ſix ans.

XIV. *La Chambre de Juſtice & de Grace.*

C'eſt dans celle-ci que doivent être enregiſtrées toutes les Commiſſions, tous les octrois & privilèges accordés par la Couronne.

XV. *La Grande Chambre des Comptes.*

C'eſt à cette Chambre, inſtituée par

Philippe II, en 1574, que les Tréſoriers du Roi, qui dépendent de la Cour des Finances, viennent rendre leurs comptes, & les font examiner.

XVI. *Le Conſeil Général de la Croiſade d'Afrique.*

Cette Cour ou Commiſſion doit ſa naiſſance à Charles V, qui, fatigué de demander toujours inutilement des ſubſides aux États de ſes Royaumes, chercha le moyen de s'en affranchir, en trouvant d'autres reſſources pour avoir de l'argent. Dans ce deſſein il s'adreſſa au Pape Clément VII, & lui demanda la permiſſion de lever l'argent qui ſeroit donné pieuſement par les fidéles de ſon Royaume pour obtenir les indulgences accordées par différentes Bulles, & ſur-tout par celle de la Croiſade d'Afrique. Le Pape y ayant conſenti, Charles V en retira des ſommes au-delà de ſon attente; car les Eſpagnols ſont plus avides d'indulgences que toutes les autres Nations Catholiques. Il y a quatre Bulles dont les produits ſont dévolus à la Couronne d'Eſpagne excluſivement à tous les autres États Catholiques.

La première eſt la *Bulle de la Croiſade d'Afrique*, qui accorde une indulgence plénière à tous ceux qui ſerviront perſonnellement pendant l'eſpace d'un an en Afrique dans la Guerre contre les Infidéles, ou qui enverront des Soldats à cette guerre, ou qui contribueront de la valeur de deux réaux (environ vingt-quatre ſols) aux dépenſes de cette guerre. Dans les Indes Eſpagnoles, où l'argent eſt en abondance, il y a des particuliers qui ont donné une livre d'or pour gagner cette indulgence. Elle n'eſt plenière que pour l'année ſeulement; il faut encore la gagner l'année ſuivante : mais ceux qui, au lieu de deux réaux, en donnent quatre, gagnent double indulgence.

La ſeconde eſt *la Bulle des Morts*. Elle abſout de tous péchés ceux qui ſont à l'agonie, moyennant une charité faite en vue de gagner l'indulgence.

La troiſième eſt ce qui eſt appellé *la Bulle de compoſition* qui regarde les biens, ou les effets trouvés, ou ceux dont l'acquiſition n'eſt pas aſſurée. Comme ſuivant la Doctrine des Théologiens Eſpagnols, le Pape, en qualité

de Chef de l'Eglise, a la puissance suprême sur les biens temporels & spirituels, on compose avec lui ; on fait une pieuse rétribution d'une petite somme, & l'on obtient une indulgence qui vous met en possession de la chose trouvée, ou du bien dont l'acquisition est équivoque.

La quatrième est la *Bulle du Carême*, qui permet aux fidéles de manger des viandes, du beurre & des œufs moyennant une aumône ou une certaine quantité d'argent que le Pape applique aux usages qu'il a désignés.

Ainsi tout l'emploi de ces Commissaires consiste à faire les recouvremens des deniers que la piété des fidéles donne à l'État, pour l'entretien d'une guerre perpétuelle avec les Turcs ou les Maures d'Afrique. Le grand objet des Espagnols est donc de garder Ceuta, sans quoi le privilège d'appliquer l'argent qui provient de ces quatre Bulles à une guerre sainte, seroit bientôt révoqué, & tout cet argent pourroit alors passer à Rome.

Ce sont les mêmes Commissaires qui examinent tous les Livres qui regardent

la Religion ; & l'on n'imprime ni Bréviaire, ni Missel sans leur approbation. Ils ont aussi en dépôt tous les biens abandonnés, délaissés, & dont la propriété n'appartient à personne.

Ce Conseil, ou Comité général, fut établi en 1525. Tous les Sujets du Roi sans exception, laïcs, réguliers, ou autres, sont obligés de gagner l'indulgence de la Croisade, sans quoi on leur feroit des difficultés pour l'absolution. C'est en faveur de l'expédition d'Afrique du Cardinal Ximenès, que Rome a accordé à la Couronne d'Espagne cette partie considérable de ses revenus. Tous les bénéfices sont taxés pour la Croisade ; Tolède paie seule chaque année 50000 ducats, (près de 140000 liv.) La contribution imposée au Clergé est très-forte, & celle de l'Etat séculier l'est encore plus : en sorte que le produit de ces quatre Bulles peut rendre à l'Espagne annuellement 1200000 ducats, (environ 3000000 livres), & près de deux fois autant en Amérique.

XVII. *La Table, ou le Conseil des Ouvrages, Chemins, Eaux & Forêts.*

XVIII. *Le Conseil de Commerce, des Mines & Monnoies.*

XIX. *La Junte de Propriété & des Femmes Veuves.*

Ce Conseil examine tous les cas où il s'agit de propriété de bien paternel, & sur-tout du douaire des Veuves.

XX. *La Junte Apostolique.*

C'est un Conseil qui juge certains cas relatifs aux Missions; & qui envoie des Missionnaires chez les Infidéles ou chez les Sauvages.

XXI. *La Junte du Tabac.*

C'est une Compagnie où l'on examine tout ce qui regarde la Ferme & la régie du tabac.

XXII. *La Junte des Provisions.*

C'est une Compagnie composée de quelques personnes riches & d'une certaine considération, qui sont obligées

de fournir Madrid de bled & de toutes les autres proviſions de bouche à un prix fixe. Ils ont le droit d'acheter les grains dans les foires & dans les marchés des Provinces ou des Villes voiſines de la Capitale ; & ils ont toujours la préférence.

XXIII. *Le Conſeil du premier Médecin du Roi.*

Don Joſeph Sunel, Membre du Conſeil de Sa Majeſté, & premier Médecin de la Chambre, Préſident.

Don Miguel Barbon, Membre du Conſeil de Sa Majeſté, & Médecin Conſultant, Vice-Préſident.

Don Joſeph Amar, Médecin de Sa Majeſté, & Médecin Conſultant.

Don André Piquez, Médecin de Sa Majeſté, & Médecin Conſultant.

Don Mathias de la Rubia, Aſſeſſeur.

Don Franç. Ant. de Vergara, Tréſorier.

Don Franç. Xav. de Queſada, Secrétaire.

XXIV. *Le Tribunal du Nonce.*

Ce Tribunal regardoit les dignités

Eccléſiaſtiques, & l'on y préconiſoit ceux qui devoient être élevés aux Prélatures. Il a été totalement ſupprimé en 1753, par une Convention entre Rome & la Cour d'Eſpagne.

LETTRE IV.

Etat de la Littérature en Eſpagne.

LES SCIENCES & les Belles-Lettres fleuriront très-difficilement en Eſpagne (1) non-ſeulement parce qu'on n'y a point *la liberté de la preſſe*, mais principalement parce qu'on eſt ſujet à la cenſure de l'Inquiſition. Il eſt donc aiſé de concevoir combien de productions d'eſprit, de bonnes plaiſanteries, d'utiles critiques, & d'ouvrages même de génie, ne pourront jamais voir le jour par ces obſtacles inſurmontables. Pour quelques inconvéniens peut-être, qui ne ſeroient pas ſans remède, combien d'avantages ne donneroit pas à l'Eſpagne plus de liberté de penſer & d'écrire! Eh! n'eſt-ce pas à cette liberté, plus précieuſe que tout l'or du Méxique, que

(1) C'eſt un Anglois qui parle ſuivant le préjugé de ſa Nation, & les principes aiſés de ſa morale. Nous voyons les choſes autrement que lui.

l'Angleterre doit les plus belles & les plus eſtimables productions de ſes Ecrivains ? Ne ſommes-nous pas bien dédommagés de tant d'écrits mépriſables & licencieux qu'enfantent chez nous le libertinage, & l'eſprit de faction auſſi dangéreux, par les admirables Écrits d'un *Sherlok*, d'un *Hare*, d'un *Bath*, d'un *Littleton*, &c ? Que ſeroient devenus les *Swift*, les *Addiſſon*, les *Steel*, & toutes leurs plaiſanteries ſi fines & ſi ingénieuſes, ſi l'on eût captivé leur génie comme celui des Eſpagnols ? C'eſt cette liberté, la baſe du bonheur de tous les États, qui fit naître ces productions inſtructives & ces écrits tranſcendans qui ont porté la lumière dans la politique, dans toutes les ſciences, & juſques dans la Religion.

Je ſuis encore plus ſurpris que les Eſpagnols aient fait autant de progrès dans les arts & dans les ſciences, que de ce qu'ils n'en ont pas fait davantage. On ne ſçauroit s'imaginer à combien de différentes cenſures & de permiſſions les pauvres Écrivains Eſpagnols ſont obligés de ſe ſoumettre, avant qu'ils puiſſent parvenir à faire imprimer un ouvrage, en quelque genre que ce ſoit. L'éponge

des Dominicains passe au moins trois fois sur un écrit avant qu'il soit rendu public. Ce qu'il y a de plus insupportable, c'est que se défiant même de leur propre jugement, ils ne donnent la permission d'imprimer un Livre qu'en se réservant le droit de le condamner ou de le faire brûler dans la suite, s'ils le jugent expédient. Imaginez-vous que l'*index* des Livres prohibés forme seul, à présent, deux gros volumes *in-folio*; il faut donc qu'un homme parcourre tout ce Livre avant qu'il ose lire un Ouvrage. J'ouvris quelques Auteurs Classiques dans la Bibliothéque Royale de Madrid, & je les trouvai proscrits par ces mots écrits derrière : *Auctor damnatus*. On avoit rayé les Préfaces & les Discours Préliminaires, parce *qu'ils sont contre la Religion*, me dit le Bibliothécaire. Je tiens d'un Espagnol très-instruit, que la Bibliothéque des Dominicains à Madrid n'est composée que de Livres qu'ils ont saisis, & qu'elle est, par cette raison, une des plus belles & des plus nombreuses de l'Europe. Bien des gens pensent ici que la plûpart des Livres prohibés sont généralement ceux qui méritent le plus d'être lûs : il y en eut

un qui pour avoir lu l'Hiſtoire du Concile de Trente, par Fra-Paolo, & n'être pas mis à l'Inquiſition, fut obligé de ſe mettre en mer. On voit ici communément les Écrits immortels de *Locke*, de *Newton* & de *Bacon*, renfermés ſous la clef & condamnés à l'oubli. Comment cela ſeroit-il autrement, tandis que Bayle, à l'article de Jean de Salisbury, rapporte que le Pape Grégoire VI, non-ſeulement bannit tous les Mathématiciens de Rome, mais fit encore mettre le feu à une Bibliothéque toute compoſée d'anciens Auteurs ſous prétexte qu'ils étoient payens, & qu'en faiſant brûler leurs écrits, les Livres ſaints en recevroient plus d'éclat, plus d'autorité. Eraſme, dans le temps qu'il faiſoit de ſi grands efforts pour le rétabliſſement des Lettres, trouva que toutes les ſciences étoient prêtes à être étouffées par la Scholaſtique. L'ignorance & la pareſſe des Moines, contre leſquelles il a tant déclamé, ont fort peu changé depuis ce temps-là, du moins en Eſpagne. Très-peu d'entre eux parlent, ou même entendent bien la langue Latine; & l'on en trouve encore moins qui s'appliquent aux ſciences

utiles. Toutes leurs études sont bornées à la Scholastique, à la controverse. Je ne parle ici des Moines qu'en général, sous les exceptions qu'il est juste de faire. Je sçais l'estime que méritent les *Flores* & les *Ponce*, un *Burriel*, un *Panel*, un Don *Feijo*, &c. A la vérité, ces sortes de Religieux sont fort rares; ils brillent parmi leurs confrères comme *des lampes dans des sépulchres*. Il est évident qu'on ne sçauroit attribuer le grand nombre d'ignorans qu'on trouve en Espagne, presque dans toutes les conditions, qu'au défaut d'encouragement ou de liberté, qu'à cette soumission aveugle au joug de l'Inquisition dont on ne peut s'affranchir. Toutes ces entraves sont très-nuisibles à l'avancement des sciences & des arts. Que ne souffrit pas le pauvre Miguel Cervantes, pour avoir entrepris de combattre les préjugés, les superstitions & l'ignorance de sa Nation ! Le célèbre Mariana, dont les travaux ont fait tant d'honneur à l'Espagne, qui a produit ce sçavant homme, ne fut-il pas confiné dans une prison obscure pendant près de vingt ans? Lorsqu'il écrivit son Histoire d'Espagne, osa-t-il toucher aux événemens de son siécle, dans la crain-

te de ne pouvoir dire la vérité ou d'être obligé de l'altérer souvent? Il y a quelques années que le Docteur *Isla*, pour avoir fait une satyre ingénieuse sur les Moines & sur les mauvais Prédicateurs de son temps, intitulée *Frey Gerundio* (1), fut persécuté & mis en prison, sans qu'on ait pu lui reprocher autre chose que d'avoir eu trop d'esprit & de raison.

Or dans cet état d'esclavage & d'abatardissement, où toutes les connoissances humaines sont plongées depuis si long-temps en Espagne, quelle obligation n'a-t-on pas à ceux qui ont eu assez de force d'esprit pour franchir tous ces obstacles, & produire des Ouvrages qui ont honoré leur siécle & leur pays? La premiere Bible Polyglotte qui ait paru dans le monde, & qu'on nomme en Latin *Complutensis Biblia* (2), Bible

(1) Voyez le Journal Etranger de Juillet 1760, page 146.

(2) Cette première Polyglotte fut faite aux frais du Cardinal, Archevêque de Tolède. On fut près de quatre ans à l'imprimer, depuis 1514 jusqu'en 1517; mais elle ne fut rendue publique qu'en 1520, en six volumes in-fol. y compris le Lexicon. Elle est en quatre Langues, en Hébreu, en Chaldéen, en Grec & en Latin.

de Complute ou d'*Alcala* (1), eſt un monument bien honorable pour la mémoire du Cardinal Ximénès. Mais quelle eſtime n'eſt pas dûe aux Écrivains Eſpagnols qui ont percé les ténébres épaiſſes dont leur pays étoit couvert, à *Cervantès*, *Covarravias*, *Faxardo*, *Zurita*, *Cabrera*, *Sandoval*, *Mariana*, *Antonio Perez*, *Garcillaſſo de la Vega*, *Lopez de Vega*, *Carpio*, *Antoine de Guevarra*, *Calderon*, *Antonio de Solis*, *Herrera*, *Tordeſillas*, *&c !* Combien en doit-on encore plus à *Antonio Auguſtino*, à *Villalpande*, à *L. Ramirez de Prado*, à *Sanctius* ou *Sanchez*, &c !

Mettons ceci dans un plus grand jour, en vous expoſant par ordre l'état préſent de la Théologie, de l'Hiſtoire, de la Médecine & de la Poëſie, en Eſpagne; je vous ferai connoître en même temps les Écrivains les plus célèbres en chaque genre.

Elle ſervit de modele à la Polyglotte de Walton, qui eſt plus exacte, & à la fameuſe Polyglotte de M. le Jay, imprimée à Paris avec des ornemens qui coûterent des ſommes immenſes.

(1) Ville où elle fut imprimée.

THÉOLOGIE DES ESPAGNOLS.

La Théologie des Espagnols a presque toujours consisté, & consiste encore aujourd'hui dans l'étude des Pères, des Conciles, des Décrets des Papes, des Canons, sur-tout dans les systêmes de S. Thomas & de S. Augustin. La connoissance des Langues sacrées & la critique des textes, sont fort négligées parmi eux. Les Espagnols ont apparemment pour la Bible le même respect que les Israélites avoient pour l'Arche d'Alliance; ils n'osent en approcher de trop près, de crainte d'être frappés de mort. En récompense ils sont très-forts pour les cas de conscience, & l'étude des Casuistes est pour les jeunes Prêtres l'objet de la plus haute Doctrine. A cette quantité de Casuistes qu'a produit l'Espagne, ne diroit-on pas que les Espagnols commettent des péchés plus graves & en plus grand nombre qu'aucune autre Nation de l'Europe? Il faut croire que cette étude est nécessaire aux Confesseurs; mais on aura bien de la peine à persuader à nos Théologiens qu'il soit nécessaire de rafiner sur les circonstances d'un péché, & d'en faire, pour ainsi

dire, un syſtême, un art. Le livre de Sanchez, ſur le Mariage, peut ſervir de preuve à ce que je dis.

Quand je parle de l'étude des Pères, il faut entendre les Pères Latins; car les Pères Grecs ſont des Lettres cloſes pour la plûpart des Eccléſiaſtiques d'Eſpagne. L'étude des langues ſacrées eſt, je le répéte, preſqu'univerſellement négligée, il n'y a que l'Hébreu qui paroiſſe avoir été cultivé par quelques Eſpagnols, ce qu'il faut peut-être attribuer à leurs controverſes avec les Juifs. Un de leurs Théologiens m'a dit qu'il y avoit à la Bibliothéque d'Oxford un manuſcrit de S. Auguſtin, où eſt un paſſage qui permet aux Prêtres de ſe marier; mais que dans toutes les copies de ce manuſcrit qui exiſtent parmi les Catholiques Romains, ce paſſage a été retranché. Je ne garantis point le fait.

JURISPRUDENCE.

Les Avocats, en Eſpagne, gagnent autant d'argent que les Procureurs en gagnent dans les autres pays Les Procès ſont fort longs à être jugés, en ſorte qu'on dit à un homme qui a un Procès, *qu'il plante un palmier*, parce que cet

arbre ne donne jamais de fruit à celui qui l'a planté. Un de mes amis, Négociant à Cadix, a été neuf ans pour faire terminer une assez petite affaire à Madrid. Jugez de ce qui doit arriver pour de grandes affaires, pour des Procès de conséquence.

HISTOIRE.

Dans l'Histoire, les Espagnols ont d'excellens Écrivains. Celle de la Guerre de Grenade, entre les Maures & Philippe IV, est regardée comme un chef-d'œuvre. On met dans le même genre, l'Histoire de la Guerre pour la succession, par le Marquis de *Saint-Philippe*; l'Histoire Ecclésiastique d'Espagne, par le P. *Henri Florès*, en 15 vol. in-4°. & l'Histoire de quelques Villes particulières, comme Tolède, Séville, &c. Leurs plus fameux Antiquaires sont *Florio Ocampo*, *Ambroise Moralès*, *Mariana*, & *Requescends* pour toutes les antiquités qui regardent le Portugal. Mais aucun Auteur de réputation n'a osé reprendre le fil de l'Histoire de *Mariana*, qui, comme tout le monde sçait, finit au régne de Ferdinand & d'Isabelle; car il ne faut compter pour rien *Miniana*, son

continuateur. Peut-être les Écrivains d'Espagne n'osent-ils pas toucher à des temps si peu éloignés. D'ailleurs, il est défendu en Espagne, pour des raisons de Politique & de Religion, d'écrire l'Histoire de Charles-Quint. Il est bien fâcheux cependant d'être privé d'une Histoire qu'on recevroit avec plaisir d'un Historien qui, comme Mariana, développeroit les causes & les ressots secrets de cette ambition démesurée qui tendoit à la Monarchie universelle. Il est certain que depuis Alexandre aucun Prince ne l'a portée si loin que Charles V. Il ne se contenta pas de régner pendant sa vie, il voulut régner encore après sa mort, & il laissa à son fils, Philippe II, un testament politique sur lequel il devoit régler toute sa conduite; ce que Philippe II n'observa que trop à la lettre. Mais ce qui forme un contraste étonnant dans ce Prince actif, inquiet, c'est de le voir se dégoûter tout-à-coup des grandeurs de la terre, pour aller se confiner dans une cellule de Moine, & contempler une tête de mort qui le faisoit songer à sa dernière heure. Il fit faire de son vivant son cercueil & sa pompe funèbre; tous les Moines rassemblés au-

tour de lui comme à ſes obſéques, récitèrent l'Office des Morts, & firent les mêmes cérémonies que s'il eût été mort réellement. Ce que l'on raconte de Philippe de Macédoine n'étoit rien en comparaiſon du cercueil de Charles V. Ce dernier enſeveli dans ſa retraite, ſe repentit bientôt d'avoir remis la Couronne à ſon fils; en ſorte qu'il mourut de chagrin de ne pouvoir révoquer cette donation, & d'avoir été capable d'une ſi grande folie.

LETTRE V.

Suite de la Litterature Espagnole.

Etat de la Médecine.

L'Espagne paroît être, pour la Médecine & la Chirurgie, à deux siécles de distance au moins de l'Angleterre. Pour le prouver, il suffira de rappeller ce qu'en a dit un Auteur Espagnol fort estimé de sa Nation, & qui a écrit sur cette matière. La Médecine étant liée à plusieurs autres sciences, qui sont fort négligées en Espagne, il n'est pas étonnant qu'on n'ait pas fait ici de grands progrès dans cet Art, si utile aux hommes. Peut-être s'y applique-t-on peu, parce que le peuple étant persuadé que les Saints, les reliques, les chapelets, les scapulaires, guérissent d'un grand nombre de maladies, on ne feroit aucun usage des remèdes, & qu'on laisseroit là les Médecins. Il semble, en Espagne, qu'il n'y a que ceux qui manquent de foi qui puissent s'abandonner aux remèdes trou-

vés par les hommes ; & ils n'ont point de Profeſſeur public en Médecine. Quoique le Sage dans ſon *Gilblas* ait finement ridiculiſé la méthode du Docteur Sangrado, les Eſpagnols n'ont preſque encore d'autre reméde que l'eau pure. Mais la preuve la plus frappante de leur ignorance en Médecine, c'eſt l'opinion où ils ſont que les maladies vénériennes ne peuvent pas nuire à leur tempérament, & que, pour ſe bien porter, il faut toujours en conſerver quelques reſtes. Voici un trait de cet étonnant préjugé. Un Gentilhomme Eſpagnol envoya chercher un Chirurgien Anglois de mes amis, pour le traiter d'un mal vénérien. L'Étranger dit à ſon Excellence Eſpagnole que, ſi elle vouloit obſerver le régime qu'il lui preſcriroit, il le guériroit radicalement dans l'eſpace d'un mois. » Me guérir radicalement, répliqua le malade ! » je ne le voudrois pas pour » toutes choſes au monde. Je n'ai be- » ſoin de votre miniſtère, Monſieur, » que pour adoucir ou diminuer mon » mal, & je ne prétends pas du tout être » guéri radicalement. Un petit reliqua » de cette maladie eſt la meilleure choſe » du monde pour prolonger ſa carrière ».

» Monſieur, lui répondit l'Anglois, ſi » vous ne vōulez que des palliatifs, un » Chirurgien Eſpagnol ſera bien plus » propre à vous les adminiſtrer que moi. » Mon art conſiſte à guérir, non à plâ- » trer les maladies. Je ſouhaite le bon » jour à votre Excellence ».

Ils peuvent avoir quelques Ouvrages ſur la Pharmacopée, ou la matière médicale; mais je n'ai trouvé chez eux aucun Auteur qui en traitât. Ils s'appliquent aſſez à la Botannique & entendent bien cette partie. On dit que les Provinces de Gallice & de Valence leur fourniſſent abondamment des ſimples & des plantes admirables.

EXTRAIT des Diſcours de Don Feijoo ſur l'état de la Médecine en Eſpagne.

LES Médecins Eſpagnols (1) ſuivent le ſyſtême de Galien & de Riviere; c'eſt de Galien qu'ils tiennent la méthode de faire ſaigner ſi ſouvent. Ce-

(1) Les Médecins cités dans ces Diſcours ſont, Etmuller, Baglivi, Sydenham, le François, Martinez.

pendant quelques Médecins Eſpagnols, comme Martinez, ſe ſont élevés contre cette pratique, & n'ont pas voulu l'admettre, même dans les fièvres putrides. Martinez dit à cette occaſion, *que la lancette a plus tué d'hommes que le canon.* Don Feijoo eſt de cette opinion lui-même : il croit qu'en certains cas la ſaignée peut être bonne ; mais que la difficulté eſt de ſçavoir *quand.* Il ajoûte qu'il n'exiſte aucun ſymptome qui puiſſe faire juger ſi le ſang eſt bon ou mauvais, non-ſeulement parce qu'il n'eſt plus le même, & qu'il s'altère dès qu'il eſt hors de la veine, mais parce que chaque homme a un ſang différent, & que quelque mauvais qu'il paroiſſe au Médecin, on a vu des malades qu'ils avoient condamnés, vivre très-bien avec ce même ſang. C'eſt pour cela qu'il regarde la tranſfuſion comme le comble de la folie.

Le ſçavant Bénédictin blâme beaucoup auſſi toutes ſortes de purgations ; il prétend qu'elles emportent le bon comme le mauvais ; qu'elles entraînent les ſucs nourriciers & digeſtifs, avec les ſucs pernicieux ; que d'ailleurs elles portent le déſordre dans les inteſtins. Quant à ce qu'on dit qu'une purgation

enlève la bile, il soutient que ce n'est qu'une imagination; que les excrémens n'empruntent leur couleur que du purgatif; & que les Médecins, avec tous leurs remèdes, tuent leurs amis comme leurs ennemis, ainsi qu'il arriva aux Turcs au fameux siège de Rhodès. Dans les maladies ordinaires & communes, il ne faut, selon lui, jamais purger, surtout dans les commencemens de la fièvre, à moins qu'il n'y eut de l'enflure à l'estomach. La purgation doit être absolument condamnée dans les commencemens d'une fièvre; & sur la fin de la fièvre, elle est encore fort douteuse. La fièvre est un effort que fait la nature, & on ne risque jamais rien de l'abandonner à elle-même. Les purgatifs ne touchent point à la matière morbifique, à moins qu'elle ne soit logée dans les premières voies; alors, dit-il, il n'est pas douteux que la purgation ne soit nécessaire. Celles qui causent des tranchées sont les meilleures, parce que les tranchées ne sont point produites par le remède, mais par la matière acide qu'elle a mise en mouvement. Pour les clystères & les vomitifs, il ne balance pas, dit-il, (quand même il ne feroit pas ap-

puyé de l'autorité de Sydenham,) à les rejetter abſolument & ſans exception. Un Médecin vante l'efficacité d'un reméde qu'un autre affirme être pernicieux. Que n'a-t-on pas dit pour & contre l'ellébore, pour & contre l'antimoine ? Les uns ſoutiennent que ce ſont des remédes très-ſalutaires; d'autres les repréſentent comme des poiſons. Quelles contradictions n'ont pas éprouvé les pierres médicinales, comme le bézoar & quelques autres ! Les cordiaux ont eu le même ſort. Toutes les médecines qu'on nous vend ſi cher, ou que des Étrangers nous apportent comme de véritables ſpécifiques, doivent être regardées comme l'ouvrage de la charlatannerie & de l'impoſture. Une ſeule médecine faite chez nous ſous nos yeux, eſt préférable aux remédes de tous ces Empiriques. J'ai lu quelque part, continue Don Feijoo, qu'un Médecin François n'ordonnoit, pour tout reméde, à ſes malades, que du caffé; je ſuis pourtant bien convaincu que ni le thé ni le caffé n'ont jamais été, & ne ſeront jamais des remédes. Aujourd'hui on commence à révoquer en doute la vertu des plus célèbres ſpécifiques. Le quinquina

a de puiſſans ennemis ; & bien des Médecins déclament fortement contre l'uſage du mercure, quoique l'on ait l'expérience que c'eſt un reméde efficace. Les ſels d'Angleterre ſont nuiſibles, parce qu'ils purgent trop foiblement. Cette grande variété de remédes dont on accable un malade, lui fait plus de tort que ſi on l'abandonnoit à lui-même. Tous les Médecins abuſent des remédes, & pas un ne s'attache à obſerver les criſes de la maladie. On ne devroit jamais troubler l'ordre de la nature en médicamentant un malade : dans le temps même où la nature eſt aux priſes avec la maladie, on lui ôte ſes forces, on la dépouille des armes dont elle ſe ſervoit pour combattre ſon ennemi. Mais c'eſt en vain qu'on défendroit aux Médecins, ſur-tout aux plus ignorans, d'ordonner des Médecines. Si c'eſt pour faire le profit des Apothicaires qu'un Médecin éclairé fait prendre beaucoup de remédes, il faut avouer, continue le Bénédictin Eſpagnol, que l'ame de ce Médecin eſt dans un état pire que le corps du malade. La vûe d'entretenir la maladie plus long-temps, d'autres vues quelconques d'intérêt ou des mo-

tifs de déférence ne doivent jamais faire ordonner inutilement des remédes, On ſe rend coupable devant Dieu & les hommes de tout le mal qu'ils peuvent faire, comme ils en font néceſſairement.

Quant aux obſervations & aux expériences, les Médecins ne ſont pas toujours fort ſincères ſur cet article. Qu'on interroge un Médecin, il vous rapporte un cas où ſes procédés ont eu du ſuccès, & il en cache deux où la même conduite a échoué d'une manière funeſte. Tout le monde connoît les obſervations de Rivière, qui ont eu la plus grande vogue : quoique le nombre de ces obſervations ſe monte à plus de quatre cents, à peine s'en trouve-t-il une ſeule qui ne ſoit pas défectueuſe. N'eſt-il pas plaiſant, par exemple, de voir un Médecin ſe vanter de guérir une colique bilieuſe avec quatre ſaignées, quatre purgations & autant d'anodins & d'émolliens ? Voilà, ſans doute, un traitement qui doit durer au moins une ſemaine ou deux, &, ſuivant le cours de la nature, la maladie doit certainement avoir épuiſé toute ſa violence en deux jours.

Don Feijoo dit enſuite par réflexion :

Je ne ſçais pas ſi ce diſcours ſur les Médecins leur fera beaucoup de plaiſir ou beaucoup de peine. Peut-être craignent-ils que, ſi le monde ſe dépouilloit des préjugés concernant les médecines, on n'abandonnât les Médecins en même temps. Mais ils doivent bannir cette crainte : le monde ira toujours ſon train, & il fera toujours comme il a fait. Quel génie fut jamais aſſez puiſſant pour détourner le cours de ces deux torrens, le préjugé & l'uſage ? Quels traits vifs & bien acérés de raiſon n'ont pas lancés contre la médecine & les Médecins *Quevedo* en Eſpagne, *Pétrarque* en Italie, *Montaigne* & *Moliere* en France ! Cependant les choſes reſtent toujours les mêmes, & ſont aujourd'hui comme elles étoient de leur temps. Je me contente donc de chercher à perſuader à quelques hommes ſages, de ne prendre que les moyens les plus propres pour recouvrer leur ſanté. Il y a des Médecins aſſez déſintéreſſés, ou qui ont aſſez de candeur pour ne pas diſconvenir de l'inſuffiſance de la Médecine, & de l'incertitude de l'art. Mais on en rencontre encore plus qui ne penſent pas ſi noblement, & qui établiſſent dans les remédes plus

de confiance qu'ils ne devroient en donner. Quelques-uns, par une mauvaise politique, veulent nous cacher l'incertitude de leur art, & le fameux Baglivi étoit de ce nombre. D'autres ont la bonne foi de vous dire : » Les Médecins peuvent entr'eux se confier combien tous les jours ils découvrent que » la Médecine est impuissante, parce » qu'ils sont juges en cette matière, & » qu'ils en ont l'expérience. Mais ils » font fort bien de ne pas divulguer ce » secret à l'ignorant vulgaire, qui les » croit de grands Docteurs, & qui a confiance en leurs remédes ». Pour moi, je trouve le contraire ; je suis sûr que le Public gagneroit beaucoup à cet aveu, & que les Médecins n'y perdroient rien. En effet, quel bonheur pour le peuple, s'il pouvoit une fois se bien persuader que la Médecine est incertaine ; qu'il y a peu de remédes qui ne soient dangereux ; que la plupart des Médecins, même les plus habiles, font tous les jours de grandes fautes ; que presque tous les malades qui recouvrent la santé, ne doivent leur rétablissement qu'à leurs propres forces ; & que, s'ils ont été si long-temps malades, ce n'est qu'aux

Médecins qu'ils doivent s'en prendre ! Si les hommes instruits de tout cela, pouvoient abandonner les Médecins, leur tempérament ne seroit pas affoibli & souvent même épuisé par des remédes qu'on achète fort cher : on se contenteroit de prendre quelques drogues légères pour des indispositions habituelles avec lesquelles on est né, qui sont inséparables du tempérament, & qu'aucun Médecin ne peut guérir, malgré leurs prétendues *cures radicales*, qui ne sont jamais dans l'ordre de la nature. Avec cette conduite, les Dames d'une complexion délicate cesseroient d'être importunes à leurs maris & à leur famille ; & l'on ne verroit plus tant d'hommes devenus inutiles à la société par le seul usage des remédes. C'est la considération de tous ces avantages, qui m'a porté à publier ce discours, & les Médecins devroient en conscience concourir avec moi pour détromper les hommes sur la Médecine.

J'ai dit qu'il n'en résulteroit aucun dommage pour les Médecins, sur-tout pour les Médecins vraiment éclairés, & pour tous ceux qui ont quelque vogue. Ils ne laisseroient pas, en effet, que

d'être employés de temps en temps, & on en paieroit plus cher leurs visites; car il n'arriveroit pas qu'on les bannît entièrement, comme ils furent autrefois bannis de Rome. Il est vrai que les Dames n'enverroient plus chercher si souvent un Docteur, pour venir leur tâter le pouls. Le malade imaginaire ou l'hypocondriaque ne se plaindroit pas sans cesse, comme le Malade de Moliere, lorsqu'il ne sent aucun mal; il ne croiroit pas que l'Apothicaire a dans sa boutique de quoi écarter la mort. Les Médecins moins occupés auprès des malades, dont le nombre diminueroit de plus de moitié, mettroient plus de temps à l'étude, à réfléchir sur leurs expériences, sur les dissections anatomiques, &c. Les plus sçavans composeroient de bons Ouvrages; ils seroient plus instruits, & la Médecine feroit de plus grands progrès qu'elle n'en a fait jusqu'ici. Nous sçavons que la Médecine est recommandée dans l'Ecriture-Sainte; mais ce n'est pas celle qu'on pratique aujourd'hui. Lorsqu'un malade est en danger, il est prudent de recourir au Médecin, &, dans cette circonstance, il faut user promptement & mo-

dérément de remédes. L'opium, le quinquina, les vomitifs & pluſieurs autres remèdes purgatifs peuvent alors être d'un grand ſecours, parce qu'ils opèrent des changemens dans le corps que la nature ſeule n'eût jamais produits.

Si dans ce diſcours j'ai donné quelquefois trop de force à mes expreſſions, en parlant du danger où l'on s'expoſe en recourant aux remédes & aux Médecins; ce n'eſt que dans la vue de dégoûter les hommes de ſe confier aux Charlatans, & pour les empêcher de mettre une confiance aveugle dans les remédes des Empyriques. J'aimerois mieux qu'ils donnaſſent dans l'extrémité oppoſée. Au reſte, tout ce que j'ai dit eſt fondé ſur les Écrits des plus illuſtres Médecins, & appuyé de leur autorité.

Je finis en exhortant tous ceux qui veulent ſe ſervir de Médecins, de ne s'attacher qu'à ceux qui auront les qualités ſuivantes. 1°. Il faut qu'un Médecin ait de la Religion, parce qu'alors ſentant qu'il eſt reſponſable à Dieu de toutes ſes démarches, il prendra plus de ſoin de ſes malades, & s'appliquera

tout entier à l'étude de son état. 2°. Il doit être judicieux & d'un tempérament plutôt froid ou lent que vif & emporté. 3°. Il ne doit pas vanter la puissance de son art & l'efficacité de ses remèdes ; car ceux qui le font sont toujours des ignorans & des menteurs. 4°. Il ne faut pas qu'il s'attache à aucun système particulier, mais il ne doit être guidé que par l'expérience, par l'étude des bons Auteurs. 5°. Il ne doit pas ordonner trop de remèdes, sur-tout quand ils sont violens & dangereux ; car il faut tenir pour principe que tous ceux qui font beaucoup d'ordonnances, & qui prescrivent beaucoup de remèdes aux malades sont de mauvais Médecins, quand même ils sçauroient tout ce qui a été écrit en Médecine. 6°. Il doit être exactement instruit de tous les symptomes des maladies, qui sont en grand nombre, & qui viennent tous de différentes causes. La plûpart des Médecins examinent le pouls, regardent les urines, jettent un coup d'œil sur les excrémens, & demandent aussi-tôt une plume, de l'encre & du papier, pour dresser leurs ordonnances. Cependant le pouls est un symptôme fort obscur, &

celui de l'urine eſt très-incertain. En un mot, il eſt impoſſible de s'aſſurer des cauſes d'une maladie (excepté dans certains cas où elles ſont viſibles), ſans faire la plus grande attention au tempérament du malade, à ſa manière de vivre, à mille circonſtances qui ont précédé. 7°. Il faut encore que le ſuccès confirme ſes pronoſtics, du moins en général ou de temps en temps; car à moins que le Médecin ne fût un Ange, il ne ſeroit pas poſſible qu'il ne ſe trompât quelquefois. Il eſt certain que c'eſt uniquement au pronoſtic qu'on peut diſcerner le Médecin clairvoyant de celui qui fait la Médecine au haſard ou par routine, & c'eſt la preuve la plus claire qu'il connoît parfaitement l'état du malade. Or rien de plus capable de ranimer les forces d'un malade, que lorſqu'il eſt ſûr de pouvoir établir ſa confiance dans ſon Médecin. Cependant on voit avec ſurpriſe aujourd'hui bien des gens qui ſont perſuadés que dans les Médecins l'art du pronoſtic eſt un art diſtinct de l'art de guérir; ce qui n'eſt pas poſſible, l'un ne pouvant jamais aller ſans l'autre. Le Médecin qui manque ſa guériſon eſt fort à blâmer; mais

celui qui se trompe dans ses pronostics l'est bien davantage. J'ai connu un Médecin qui fut appellé pour voir un homme qu'une grosse fièvre venoit subitement de saisir : il dit que cela n'étoit rien qu'une légère crudité dans l'estomach, & que le lendemain il seroit guéri. Rassuré par cet avis du Médecin, on ne songea point à faire confesser le malade; mais dès le lendemain il tomba dans un délire violent, & il mourut sans avoir fait aucun acte de religion. On reproche aux Médecins de tuer les corps, combien y en a-t-il qui ont encore plus tué d'ames ?

D'autres Médecins plus adroits tombent dans une autre extrémité. Quelque légère que soit une maladie, ils disent toujours qu'elle est dangéreuse, & qu'il y a tout à craindre. Ils multiplient donc les ordonnances, ils demandent le secours de leurs Confrères & jettent l'allarme dans toute une famille. Si le malade vient à mourir, ils sont sûrs qu'on ne les chargera pas de sa mort; s'il revient en santé, on vante l'habileté du Médecin, on lui donne mille bénédictions; on remercie Dieu de ce que le malade est tombé dans de si bonnes

mains. Au moins en réſulte-t-il une bonne œuvre, c'eſt que le malade ne meurt jamais ſans Sacrement. Il eſt vrai qu'il y a des malades qui ſe croient déſeſpérés parce qu'on leur parle du Prêtre ; cette idée fait tant d'impreſſion ſur eux, qu'elle augmente la maladie & leur cauſe ſouvent la mort. Toutes ces différentes méthodes ont ainſi leur inconvénient, quoique la première ſoit la plus dangéreuſe. Ah ! Meſſieurs les Médecins, vous trouverez un jour les Anges, à la garde de qui les malades étoient confiés ; ils vous accuſeront devant Dieu, & vous repréſenteront ces mêmes malades que vous avez fait mourir par votre faute ou par votre ignorance.

Diſcours VI du même.

Les Médecins s'entendent très-peu à la guériſon des malades ; ils ne ſçavent pas non plus le régime qu'il convient d'ordonner à ceux qui ſont en ſanté, parce qu'il ne leur eſt pas poſſible de donner des régles pour le boire & le manger. Cette aſſertion paroîtra d'abord abſurde à la plûpart des Médecins, & même à d'autres perſonnes ; mais que

l'on faſſe bien attention à la variété infinie des tempéramens, on conviendra que les alimens, tant pour la qualité que pour la quantité, doivent être à-peu-près dans le dégré qui convient à chacun. Tout le monde uſe des mêmes alimens, & cependant il eſt certain qu'il y en a de nuiſibles ou de pernicieux pour les uns, & de très-ſalutaires aux autres : il en eſt de même pour la quantité. Chaque individu doit donc connoître, par ſa ſeule expérience, ceux qu'il lui faut & combien il lui en faut de chacun; le Médecin ne peut le ſçavoir que ſur ſon rapport. Mais alors il faudroit qu'il y eût autant de Médecins que d'individus ou de tempéramens différens; ou plutôt que chacun fût ſon Médecin ſoi-même. Tibère ſe moquoit de ceux qui, après avoir paſſé 30 ans, alloient conſulter les Médecins : tout homme à cet âge, diſoit-il, doit avoir aſſez d'expérience pour ſe conduire lui-même ſans le ſecours d'un tiers. Il étoit lui-même une excellente preuve de ce qu'il avançoit; car par le régime de vie qu'il s'étoit preſcrit, il alla juſqu'à l'âge de 78 ans, & probablement il auroit été plus loin, ſi Caligula, impatient de ré-

gner, ne l'eût arrêté dans sa course en avançant sa mort; ce qu'on prétend que Tibère avoit fait lui-même à Auguste. Il est donc certain que Tibère avoit raison de dire qu'à 30 ans chacun doit être son Médecin; on ne peut douter de la vérité de cette maxime, au moins par rapport à la quantité des alimens.

On ne sçauroit dire qu'il y ait aucun aliment pernicieux de sa nature. Ce n'est pas un paradoxe que je hasarde: c'est Hippocrate qui l'affirme dans son livre *de la Médecine des Anciens*. En effet, dit-il, s'il existoit un aliment de cette nature, il faudroit qu'il fût tel pour tout le monde. Le fromage, par exemple, qui est contraire à tant de personnes, n'incommode pas tout le monde; il y a des gens qui en mangent avec excès sans en ressentir d'incommodités. Or si le fromage, qui est si grossier, de si difficile digestion, & si mauvais pour l'estomach, peut être mangé sans faire de mal à quelqu'un, quelle espèce de comestible peut-on dire être absolument pernicieuse à tous les Êtres qui ont besoin de manger pour soutenir leur existence.?

Les cailles & les chévres, dit Pline,

ne s'engraiſſent que d'alimens qui ſeroient des poiſons pour les hommes ; *Venenis capreæ & coturnices pingueſcunt*, L. X, C. 72. Ce qui eſt donc un poiſon pour un animal, eſt ſouvent un mets délicieux pour un autre. Objectera-t-on qu'il y a parmi les animaux une plus grande diverſité de conſtitutions que parmi les hommes ? Pour moi je penſe le contraire, & je me ſouviens d'avoir lu dans les obſervations de *Schenkius* qu'un homme mangea une once de ſcammonée, ſans qu'il en fût purgé ni peu ni beaucoup. On lit encore qu'il y a des perſonnes qui ſont purgées par la ſeule odeur de la roſe. Cette preuve n'eſt-elle pas ſuffiſante pour faire voir combien different les conſtitutions ? Car les hommes, en général, ne diffèrent guères les uns des autres, quant à la ſtructure ; mais les tempéramens doivent être auſſi variés que les viſages. Qu'y a-t-il de plus ſimple que le ſon de la voix ; cependant il n'y a pas une voix qui ſoit exactement ſemblable à une autre ? On remarque que les perſonnes qui ont vêcu quelque temps enſemble, ſe reconnoiſſent tous à la voix, ſans ſe voir. Si les voix donc ſont ſi différentes,

combien les tempéramens doivent-ils l'être d'avantage ?

Si nos sens étoient plus fins, plus subtils, nous trouverions que bien des visages qui paroissent se ressembler, ont bien des différences entr'eux. Il y a des animaux dont la ressemblance nous trompe ; la plûpart des oiseaux mêmes, en général, paroissent tellement se ressembler, que notre vûe n'est pas assez perçante pour en appercevoir les différences. Il en est de même de l'odorat ; nous ne sentons point les corpuscules qui s'exhalent des pieds ou des jambes d'un homme, & le chien les sent très-distinctement. A quelque distance qu'il soit de son maître, il suit ses traces sans se tromper : il rapportera son gant, ou une pierre que son maître lui aura jettée, & la choisira, la distinguera parmi plusieurs autres que plusieurs personnes auront jettées en même temps ; c'est assez que son maître ait touché quelque chose, pour qu'il ne s'y méprenne pas. Voilà, je pense, des preuves assez fortes pour nous convaincre de la variété des tempéramens ou des constitutions, puisque sans ces variétés il ne pourroit y avoir de différence dans les

copuſcules qui s'exhalent du corps humain. Ainſi la différence des complexions & celle des alimens de la même eſpèce ſuffiſent pour qu'on ne puiſſe aſſujettir les hommes au même régime. Le vin fait avec le raiſin eſt par-tout de même nature. Cependant il en eſt de doux, d'acide, d'amer; ils différent tous entr'eux par l'odeur & la couleur. Il en eſt de même des viandes, des fruits, des légumes, quoique nous n'en appercevions pas la différence, parce que nos ſens ſont trop groſſiers. De-là vient que le même vin qui eſt bon pour une perſonne eſt nuiſible à une autre : que la chair d'un animal nourri dans un tel canton eſt bonne & ſaine, & que la chair du même animal nourri dans un autre terroir ſera pernicieuſe. Ajoûtons encore à cela la différence des climats, des ſaiſons, des pays, de l'air, & ſurtout de l'âge; on verra que chaque fois que le corps ſouffre des changemens par rapport à l'âge ou au climat, l'homme doit changer de régime & de climat, & mettre autant de différence dans la qualité des alimens que dans leur quantité.

LETTRE VI.

SUITE DE LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE.

Hiſtoriens d'Eſpagne.

CRONICA general de Eſpaña, por Amb. Moralez, 4 vol. in-4°. Alcala 1577. « Chronique générale de l'Eſpa» gne, par *Moralez* ». On a de ce même Ecrivain : *Las Antiquidades de las Ciudades de Eſpaña.* » Les Antiquités » des villes d'Eſpagne ». *Moralez* étoit fort verſé dans les antiquités ; c'étoit le *Cambden* de l'Eſpagne. Il continua l'ouvrage de *Florent de Campo ;* & par ordre de Philippe III, Sandoval acheva l'hiſtoire de Moralez, qu'il conduiſit juſqu'au regne d'Alphonſe VII.

Compendio hiſtorial de las Cronicas de Eſpaña, por Eſtevan de Garibay, 4 vol. in-fol Barcelona 1628. « Abrégé » Hiſtorique des Chroniques de l'Eſpa» gne, par Eſtienne Garibay ». Cet Auteur a preſque tout pris dans Moralez

& Ocampo. Mariana a puisé aussi dans les mêmes sources ; mais avec quel discernement !

C'est ici l'endroit de vous parler de ce fameux Mariana, Ecrivain si célèbre à tous égards : comme son histoire vous est plus connue que sa vie, je vais vous rapporter quelques traits de la derniere. Mariana naquit à Ebora, aujourd'hui Talavera, dans la nouvelle Castille ; il fit ses études à Alcala, & demeura presque toujours à Tolède, où il donna les Ouvrages suivans : 1°. Des poids & des mesures des Anciens. 2°. Des Changes & des Monnoies. 3°. Défense de la Vulgate. 4°. *De Rege & Regis institutione*, ouvrage horrible, brûlé à Rome & à Paris. 5°. Du Théâtre. 6°. Enfin l'Histoire générale d'Espagne. Il fut renfermé pendant vingt ans par ordre du Pape, & ce fut pendant sa prison qu'il composa cette Histoire d'Espagne, comme notre Chevalier Raleigh composa celle d'Angleterre à la Tour de Londres. Mariana écrivit d'abord son Histoire en Latin, & ensuite en Espagnol ; mais la première est fort au-dessus de la seconde. Il n'osa pas aller

aller au-delà du regne de Ferdinand & d'Isabelle, & finit en 1516. Cependant, quelque temps après, il donna un Supplément qui conduit son Histoire jusqu'en 1621. Il a eu depuis trois Continuateurs : *Ferd. Camargo y Salcedo*, qui va jusqu'à l'an 1649 ; *Varon de Soto*, dont l'ouvrage s'étend jusqu'en 1669 ; & *Fr. J. M. de Miniana*, qui a porté le sien jusqu'en 1699. La première édition Latine de Mariana parut à Tolède en 1592, in-fol. C'est l'édition la plus estimée de toutes, quoiqu'elle ne contienne que vingt livres. Les dix derniers sont compris dans l'édition de Mayence de 1605, in-4°. Les éditions faites en Espagne, sont celles de Madrid 1608, 2 vol. in-fol. Tolède 1601, in-fol. Madrid 1668 & 1670, in-fol. Ampurias, seize vol. in-12. c'est la plus incorrecte. Madrid 1758, 3 vol. in-fol.

Les autres Histoires de ce Royaume sont : *Historia general de España, por Don Rodrigo Ximenès de Rada.*

Historia del Rey de España, Don Philippe II, por Luis Cabrera. Madrid 1619, in-fol.

Historia del Rey Don Philippe II,

por Ant. de Herrera. Valladolid 1606, 3 vol. in-fol.

Hiſtoria del Rey, Don Philippe III, por Gonzalez de Capez, in-fol. Barcelona 1604.

Hiſtoria de la rebellion, y caſtigo de los Moriſcos del Reyno de Granada, por Luis de Marmol. In-fol. *Malaga* 1609. Hiſtoire de la guerre & de l'expédition des Maures, par Marmol.

Guerra de Granada, hecha por el Rey Don Philippe II contra los Moriſcos, por Mendoſa, in-4°. *Lisbon.* 1627. Hiſtoire de la guerre de Grenade, faite par Philippe II contre les Maures.

Hiſtoria de la vida y hechos del Emperador Carolos V, par Ferd. de Sandoval, in-fol. *Pampelona* 1614. Hiſtoire de la vie & des actions de l'Empereur Charles V.

Commentarios de la guerra de 1700, por el Marquez de San-Phelipe, 2 vol. in-4°. Mémoires de la guerre de la Succeſſion, par le Marquis de Saint-Philippe. Ces Mémoires ſont très-bien écrits; ils ont été traduits en François, & ils ont paru en 1756, à Amſterdam en 4 vol. in-12, ſous ce titre : *Mémoires*

pour servir à l'Hiſtoire d'Eſpagne ſous le regne de Philippe V.

Hiſtoria de Eſpaña, par Raſis. Cette Hiſtoire a été écrite en Arabe à Cordoue en 976; & a été traduite de l'Arabe en Eſpagnol. Il eſt ſurprenant qu'il n'y en ait point de traduction en François; car elle doit être fort curieuſe. Son ancienneté d'ailleurs doit la rendre recommandable.

Continuacion de la Hiſtoria general de Eſpaña de año 1516 à 1700, por Madrano, 3 vol. in-fol. Madrid 1741. Continuation de l'Hiſtoire générale d'Eſpagne, depuis 1516 juſqu'en 1700. L'Auteur a repris le fil de l'hiſtoire où Mariana l'avoit laiſſé, à l'an 1516. Les regnes de Charles-Quint & de Philippe II rempliſſent le premier volume. Le regne de Philippe III forme le ſecond volume, & les regnes de Philippe IV & de Charles II font le troiſième. Cet Ouvrage, quoique nouveau, eſt peu eſtimé en Eſpagne. J'ai vu des Sçavans & des gens d'eſprit ſe plaindre de ce qu'ils n'avoient en Eſpagne aucun bon Hiſtorien moderne. Cela doit d'autant plus ſurprendre, qu'aucune Nation de l'Europe n'a plus de ſources & de ſe-

cours pour une excellente Hiſtoire. Vous en jugerez par le grand nombre des Ecrivains Eſpagnols qui ont donné des Chroniques. Outre celles de *Flavius Dexter*, de *M. Maximus*, d'*Eleca*, de *Braulion*, de *Luitprand*, d'*Hugo-Porta*, de *Julien*, de *Saint Athanaſe*, de *Gr. Beticus*, *Hub. Hiſpalis*, de *Liberat de Girone*, d'*Itacius*, de l'*Abbé de Valelara*, de *Luis Ramirez de Prado*, *de Vulfilas*, ils ont encore :

Cronica de Eſpaña de Don Alonzo el Sabio, in-fol. *Valladolid* 1604.

Cronica de los Reyes Don Fernando y Iſabel, in-fol. *Sarragoſſa* 1567.

Cronica Gotica de Saavedra.

Cronica de los Moros de Eſpaña, por Juan de Bleda, in-fol.

Annales del Reyno de Eſpaña, in-fol.

Annales de la Cataloña, 2 vol. in-fol.

Annales du Royaume de Valence.

Annales d'Arragon, par Zurita. Cet Auteur eſt fort connu des Sçavans, non-ſeulement par ſes Annales d'Arragon, qui ſont très-bien écrites, mais encore par ſes autres ouvrages.

Arragonenſium rerum Commentarii per Hyeron. de Blancas, in-fol. *Ceſar-Au-*

guſtæ. 1588. Mémoires ſur le Royaume d'Arragon.

Geographica & Hiſtorica deſcriptio Cataloniæ, per Petrum de Marca, in-fol. *Paris* 1688. Deſcription Géographique & Hiſtorique de la Catalogne, par M. de Marca.

Les hiſtoires & les antiquités des Villes particulières ne ſont pas moins nombreuſes.

Las Antiquidades de Madrid, por Quintano. Idem. *de Sevilla, por Rod. Caro*, in-fol. *Sevilla* 1634. Idem. *de Salamanca, por Gonſalvo de Avila.* Id. *de Granada, por Pedraza. Deſcripcion de la Ciudad de Toledo, por Franc. de Riſa*, in-fol. Tolede 1605. Idem. *por Vergara*, in-fol. Idem. de Madrid. Id. du Monaſtère de Saint-Laurent de l'Eſcurial, par Franc. de los Santos, in-fol. Madrid 1681.

Thomſon a traduit ce dernier Livre en Anglois, & en a donné une édition magnifique en un vol. in-4°. Mais on n'a pas eu ſoin de bien copier les inſcriptions, & ſur-tout les inſcriptions Latines, qui ſont très-défectueuſes, pour ne rien dire de plus.

Hiſtoria de la Ciudad de Segovia, por

Don Diego de Colmenarez, in-fol. *Segovia* 1637.

Las antiquedades de Cordova, por Pedro Diaz de Ribas, in-4°. Cordoue 1627.

Mélange de Littérature.

Las Obras del Padre Feijoò, 13 vol. in-4°. Les Œuvres de Don Feijoo. Cet Ecrivain, qui demeuroit à Burgos (à la date des Lettres) s'eſt acquis une grande réputation parmi les Sçavans de l'Europe. Il a plus fait lui ſeul pour former l'eſprit des Eſpagnols, & pour leur apprendre à penſer, que tous ſes prédéceſſeurs. Il fait continuellement la guerre aux préjugés & aux erreurs populaires. Il a penſé plus librement qu'on n'avoit oſé faire avant lui; auſſi a-t-il couru de grands riſques de la part de l'Inquiſition, & ſi la Cour ne l'eût protégé fortement contre ce Tribunal, il eût été la proie des Dominicains.

Deſcripcion Eccleſiaſtica del Reyno de Eſpaña, in-fol. 3 vol. Deſcription des Egliſes d'Eſpagne.

Obras de Don Bern. Aldreti, ſive Explicatio caracterum antiquorum, 2 vol.

in-4°. Œuvres de Don Bernard Aldreti, ou Explication des anciens caractères.

Origines rivorum orbis, por Don Gregorio Magnus y Siscar. 2 vol. in-4°. Origines des Rivieres du monde.

Origines Litt. Ant. Hispan. per Manuel de Saramendi. in-8°. Origine des Lettres & des Antiquités Espagnoles.

Obras de Braganza de Ant. Rom. 5. vol. in-fol. Antiquités Romaines de Braganza.

Concilia maxima Hispan. 7 vol. in-fol. Conciles généraux d'Espagne.

Polygraphia Española, por Rodriguez, in-fol. Madrid 1738. Polygraphie Espagnole.

Diario de los Litteratos en España, 7 vol. in-8°. Madrid 1748. Journal des Sçavans.

Concilia Toletana, per Georg. Loyisa. Conciles de Tolede.

La Laga de Cronicas, por Alph. Martinez. Notice des Chroniques d'Espagne.

Escritores del Reyno de Valencia, por Ximenès, 2 vol. in-fol. *Valentiæ.* Les Historiens du Royaume de Valence.

Ensayo sobre las medallas de España, por Don L. J. Velasquez, in-4°. Ma-

drid 1752. Essai sur les Monnoyes d'Espagne.

Annales de la Nacion Española, por Don L. J. Velasquez, in-4°. *Malaga* 1759.

De las Medallas de los Reyes Godos y Suecos en España, por D. L. J. Velasquez; cum viginti tabulis æri incisis: in-4°. Madrid 1752. Des Médailles des Rois Goths, & d'autres Nations du Nord qui ont régné en Espagne, avec vingt Planches gravées en cuivre.

Noticia de los muy principales historiadores de España, por el Marquis de Mondejar, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage utile est sçavant & rempli d'excellentes réflexions.

Conquista de Mexico & Peru, por Don Ant. de Solis. On a fait récemment une magnifique édition de cet ouvrage à Barcelonne.

Istoria de los Incas del Peru, por Garcilasso de la Vega.

Herrera de Agricultura.

Istoria de las Indias, por Herrera, 6 vol. in-fol.

Obras de Palamino sobre la Pintura, 2 vol. in-fol. Etat de la Peinture en Espagne, par Palamino Velasco, & Franc.

de los Santos. Il a été *réimprimé en Espagnol*, à Londres en 1746, par *Woadfall.*

Hiſtoria Latina Hiſpaniæ : per Sanchez. Impreſes politicas, por Miguel de Cervantes Saavedra. Emblêmes ou Deviſes politiques. Cet ouvrage eſt une collection d'emblêmes dont l'Auteur n'eſt point celui de Don Quichotte, mais un Ecrivain bien antérieur, & qui n'a de commun que le nom avec l'inimitable Cervantes, 3 vol. in-fol.

El Diablo coxuelo, (le Diable boiteux) *por Ant. de Guevara.* Le Roman que nous avons de le Sage ſous le même nom, eſt tiré de l'ouvrage Eſpagnol.

Coroniſta de los Reyes Catholicos por 1500, por Gonzalo de Encedondo. La Chronique des Rois Catholiques.

Obras de Sepulvedo.

Obras de Villalpando.

Obras de Bonaventura.

Criticon de Balthaſar Graziano, 2 vol. in-4°. Ce célèbre Jéſuite étoit né à Catalajud, autrefois *Bibilis.* Tous ſes ouvrages ſont remplis d'une politique abſtraite. M. de la Houſſaye, M. de Silhouete, & le P. de Courbeville, Jéſuite, ont été ſes traducteurs.

Istoria del famoso predicador Fray Gerundio de Campazas, in-4°. Madrid 1758. Histoire du fameux Prédicateur le Frère Gerundif de Campazas. Cet ouvrage est une satyre ingénieuse sur la maniere de prêcher des Religieux Espagnols. Pour vous en donner une idée, je mets sous vos yeux l'extrait suivant, au Chap. 8, du Liv. 11, pag. 205. Le Frère Gerundif prêcha dans l'Eglise de son Couvent le Panégyrique de Sainte-Anne, dont on célébroit la Fête. *Fue Ana*, dit-il, *como todos saben, madre de nostra Señora, y affirman graves authores, que la tuvo veinte meses en su vientre :* hic mensis sextus est illi, *y añeden otros que llorò :* plorans ploravit in nocte : *De donde infiero que fue Maria Zahorri ;* & gratia ejus in me vacua non fuit. *Attenda pues el rethorico al argumento : Santa Ana fue madre de Maria, Maria fue madre de Christo ; luego Santa Ana es abuela de la santissima Trinidad ;* & Trinitatem in unitate veneremur. *Por esto se celebra en esta su casa.* Hæc requies mea in sæculum sæculi.... C'est-à-dire : « Nous sçavons tous, mes » très-chers Frères, que Sainte Anne fut » la mère de la Sainte Vierge, & que,

» selon quelques Auteurs, elle la porta » pendant vingt mois dans ses flancs ; » d'autres ajoûtent qu'elle pleura, *plo-* » *rans ploravit*, d'où je conclus qu'elle » étoit *Marie Zahorri*. Prenez garde, » Rhétoricien, & faites attention à cet ar- » gument : Sainte Anne fut mère de Ma- » rie, Marie fut mère de Jesus-Christ ; » donc Sainte Anne est la grand'-mère » de la Sainte Trinité, & c'est pour ce- » la que nous célébrons sa fête dans cette » Chapelle ».

Il paroît que le P. *Isla*, qu'on peut nommer le Swift d'Espagne, a calqué sa satyre sur le Sermon de quelques Moines ; & que c'est-là qu'il a pris les citations Latines qui sont rapportées. Les Moines furent tellement irrités contre un ouvrage qui les tournoit en ridicule, qu'ils le firent défendre par l'Inquisition. Cette prohibition fit éclore, pendant quelque temps, plusieurs Brochures où l'on répondoit à l'Auteur de la Satyre, qui étoit alors sur le point de donner la seconde partie de son ouvrage. Mais voyant que les répliques qu'on lui faisoit devenoient sérieuses, & que cette bagatelle pouvoit lui susciter une persécution, il abandonna son

deſſein, & il n'en a point fait imprimer la ſuite.

A la page 214 & ſuiv. Le Provincial appelle le Frère Gerundif, & lui fait une correction : « Ne voyez-vous » pas, mon Frère, lui dit le Provincial, » qu'en prêchant que Sainte Anne eſt la » grand'-mère de la Sainte Trinité, » vous tombez dans une héréſie des plus » groſſières ? La Trinité eſt incréée, éter- » nelle, ſans commencement ni fin, & » par conſéquent ſans mère ni grand'- » mère. Par une erreur ſi monſtrueuſe, » mon Frère, vous voyez combien il eſt » néceſſaire d'avoir étudié la Théolo- » gie avant que de prêcher ; car ſi vous » vous y étiez appliqué, vous n'auriez » pas fait une héréſie ſemblable. Si » vous aviez mis votre ſyllogiſme en » forme, vous euſſiez tiré cette conſé- » quence : donc Sainte Anne eſt la » grand'-mère de Jeſus-Chriſt, & non » pas : donc Sainte Anne eſt la grand'- » mère de la Sainte Trinité ; parce que » J. C. n'eſt point la Sainte Trinité, mais » ſeulement la ſeconde perſonne de la » Sainte Trinité ; comme Frère Gerun- » dif n'eſt point le Couvent, mais ſeu- » lement un Moine du Couvent. Que

» diriez-vous de cet argument ? Cécile » Rebollon étoit mère de Catanla Cebol- » lon : or Catanla Cebollon étoit la » mère de Frère Gerundif Zotot, Moi- » ne du Couvent du petit Colmenar ; » donc Cécile Rebollon eſt la grand'- » mère du Couvent de Colmenar » ? On peut voir ſur cet agréable ouvrage la Notice qu'en a donné le *Journal Etranger* du mois de Juillet 1760, p. 146.

El itinerario del obiſpo de Santo-Domingo. Voyage de l'Evêque de Saint-Domingue.

Los Dialogos de Antonio Auguſtino, obiſpo de Tarragona, ſobre las medallas, in-4°. Madrid 1744. Dialogue ſur les Médailles, par Antoine-Auguſtin, Evêque de Tarragone. Ce ſçavant ouvrage eſt fort connu ; c'eſt bien dommage que l'édition ſoit ſi pitoyable. Outre qu'elle eſt remplie de fautes, le papier, qui eſt très-mauvais, & les gravures ſont indignes d'un ſi bon Livre.

Hiſtoria del convento de San-Auguſtino de Salamanca, por Padre Emman. Vidal. 2 vol. in-fol. A Salamanque. 1758.

Hippocrate, *Grec & Latin*, avec une traduction Eſpagnole, par le Docteur

Diquer, Professeur d'Anatomie à Valence. Madrid 1758.

La Physique ancienne & moderne, par le même, in-4°. Madrid 1758.

Traité des Fièvres, fondé sur les observations & le méchanisme, par le même, in-4°. Valence 1751.

Philosophie morale pour l'usage de la jeunesse, par le même, in 8°. Madrid 1757.

Discours sur l'application de la Philosophie aux matières de religion, par le même, in-8°. Madrid 1757.

Bibliographie critique, par le Pere Miguel de San-Joseph, Evêque de Guadia.

Abrégé de Navigation à l'usage des Gardes-Marines, par Don Georges Juan, in-4°. Calas 1757.

Retorica de Don Gregorio Mayans y Siscar, 2 vol. in-8°. Valence.

Philosophia moralis, par le même, in-8°. Valence.

Relation de la guerre de Valence & de l'entrée des troupes Alliées & Autrichiennes en Espagne, par Jos. Emman. Miniana, in-8°. à la Haye 1752. On trouve encore plusieurs Traités sur les

Loix de l'Eſpagne, par le même : ils ont été publiés par M. Meerman, Syndic de la ville de Rotterdam, dans ſon nouveau Tréſor du droit canonique, imprimé en 7 vol. in-fol. ſous ce titre : *Novus Theſaurus juris Canonici.*

De Antiq. Canonum Cod. Eccleſiæ Hiſp. hiſtor. Diſſertatio, par Don Lopez de Barrera, in-4°. Rome 1758. Diſſertation hiſtorique ſur un ancien Manuſcrit des Canons de l'Egliſe d'Eſpagne.

Hiſtoire du Cardinal Jean Carracallo, dédiée au premier Miniſtre du Roi de Portugal. Rome 1752.

Elémens d'Arithmétique & d'Algèbre, par le P. Thomas de la Cerda, 2 vol. Barcelonne 1758.

Fragmens curieux & ſçavans de quelques Auteurs modernes, avec des remarques critiques, par Don Louis Roche. Au Port Sainte-Marie 1758.

Eſpaña Sacrada. L'Eſpagne Sacrée, ou Hiſtoire des Egliſes & des Diocèſes d'Eſpagne, par le P. *Henri Florès*, Auguſtin, 15 vol. in-4°. Madrid 1747.

Hiſtoire des Reines d'Eſpagne, 2 vol. in-4°. Madrid 1760. Cet ouvrage n'eſt point eſtimé.

Abrégé de Théologie, par le même Auteur, 5 vol. in-4°.

Les miracles de la Mère *Marie de Ceo*, traduits du Portugais, par le même, 2 vol. Madrid 1744.

Traité sur la vertu ; du P. *Francis*, traduit du Portugais, par le même, 2 vol. in-4°. Madrid.

Clef historique, par le même, in-4°. Madrid 1749.

Medallas de las Colonias Romanas, y municipios, &c. par le même, 2 vol. in-4°. Madrid 1758. Médailles des Colonies Romaines. L'Auteur (le P. Henri Florès) a rassemblé dans cette collection toutes le Médailles que Vaillant, Mezzobarba, & d'autres Antiquaires ont publiées. Mais il y en a mis de nouvelles, & il a donné de chacune une explication particulière. Il y a de plus 58 estampes, avec une Carte des Colonies Romaines. Cet ouvrage est fort estimé ; mais l'Auteur auroit dû le donner en Latin, si les Moines d'Espagne étoient plus familiarisés avec cette Langue.

Origine de la Poësie Castillane, in-4°. Malaga 1754.

Les moyens d'encourager les Belles-Lettres, par François Xavier de Idiaquez, in-8°. Villagarcia 1758. L'Auteur eſt le fils aîné du feu Duc de Grenade, Grand d'Eſpagne.

Diſſertatio de Deo Endovellico, par Miguel Perez, in-4°. Madrid. Diſſertation ſur le Dieu Endovellicus.

Diſſertations Medico-Phyſiques ſur la reſpiration & les moyens de faire paſſer les remedes dans les veines, par Ant. Joſ. Rodriguez, in-4°. Madrid 1760.

Diſſertation Medico-Critique ſur la manière d'introduire la vraie Médecine & de bannir la fauſſe, par le même, 6 vol. in-4°. Madrid 1754.

Réflexions Théologiques, Canoniques, & rélatives à la Médecine, ſur le Jeûne, in-4°. Madrid 1758. Madrid 1748.

Relation de la Californie, par le P. André-Marc *Burriel*, Jéſuite.

Palæographia Hiſpanica, par le même, in-4°. Madrid 1758. Traité de l'ancienne Ecriture Eſpagnole.

De l'autorité des Loix contenues dans le *Fuero Iuzgo*, ou *le Code Gothique*, par le même, in-4°. Madrid. Cet ou-

vrage eſt ſçavant, judicieux, & regardé comme un chef-d'œuvre. Nous en parlerons en traitant des poids & des meſures de l'Eſpagne.

Tratado de la Ortographia Eſpañola, por Juan Perez Caſtiel y Arbigues, in-8°. Valence 1727.

Memoria hiſtor. de la fundacion de la Univerſidad de Valencia, in-4°. Madrid 1730.

Hiſtoria grande real, por Joſeph Gonzalès. Madrid 1746.

Hiſtoria Civil de Eſpaña de 1700 à 1733, por Manuel Fernandez. Madrid 1740.

De los derechos Nacional y Romano en Eſpaña, por Don Thomas Ferrandis, in-4°. Madrid 1747. Du Droit National & du Droit Romain en Eſpagne.

Sobre unos monumentos antiquos, in-4°. Valence 1736. Sur quelques monumens antiques.

Ouvrages François qui regardent l'Eſpagne.

Ambaſſades du Maréchal de Baſſompierre en Eſpagne, 4 vol. in-8°. Cologne 1668.

Voyage en Eſpagne fait en 1655,

in-4°. Paris. Cet Ouvrage, tout foible qu'il eſt, a été traduit en Anglois, ſous le titre de *Voyage d'une Dame, &c.*

Voyage en Eſpagne, par Madame la Comteſſe d'Aunoi, 3 vol. in-12. Paris 1691.

Voyage d'Eſpagne, par le P. Labat.

L'Etat de l'Eſpagne, par l'Abbé de Veyrac.

Lettres de Madame de Villars, Ambaſſadrice en Eſpagne, in-12. Amſterdam 1761.

Annales d'Eſpagne & de Portugal, par Don Juan Alv. de Colmanar, 2 vol. in-4°. Amſterdam 1741.

Hiſtoire d'Eſpagne, par M. Deſormeaux, 5 vol. in-12 (1).

Mémoires ſur le Commerce & les Finances d'Eſpagne, 2 vol. in-12. Amſterdam 1761.

Nous avons auſſi en Anglois pluſieurs Livres qui traitent de l'Eſpagne, entr'autres : *le Tour de l'Eſpagne & du Portugal*, par Udal & Rhyo, in-8°. Londres 1760.

Pratique & théorie du Commerce, par Don Jérôme de Votariz, traduit de l'Eſpagnol, 2 vol. in-8°. Londres 1761.

(1) Extrait de Ferreras.

Traités du Docteur Geddes, 4 vol. in-8°. Londres 1709.

Memorable expulsion de los Moriscos de España, in-4°. Pampelune 1613.

Inscriptiones antiquæ in Hispaniâ repertæ, per Ad. Occonem, in-fol. Heidelberg. 1596. Anciennes Inscriptions trouvées en Espagne.

Compendio de la vida del Card. Ximenès, y del officio, y Missa Muzarabe, por Eugenio de Roblez, in-4°. Tolede 1604. Abrégé de la vie du Cardinal Ximenès, où il est traité de l'Office & de la Messe Mosarabiques. Cette Messe Mosarabique est une des plus curieuses choses qui se voye en Espagne. Le Roi (Charles III) a voulu la voir, & il y a trouvé beaucoup de magnificence.

De Regis Hispaniæ regnis & opibus, par de Laet, in-8°. *Lugduni-Batavorum* 1619. Des Royaumes & des richesses des Rois d'Espagne.

Lud. And. Requesendii Antiquitates Lusitanicæ, in-8°. *Coloniæ-Agripp.* 1613. Antiquités du Portugal, par Requesens.

POÈTES ESPAGNOLS.

On distingue parmi les Poëtes Espagnols, Don Alep, de *Encilla*, (Auteur de l'Araucana); *Gil. Polo*, Prince d'*Esquilace*, Ant. *Lofraso*, J. *Rufo*, *Pinoda*, *Figueroa*, Ant. de *Nebrixa*, *Garcilasso* & *Lopez*, le *Calderone*, Miguel de *Barrios*, *Gongora*, *Quevedo*, &c.

Lopez de Vega Carpio, Auteur Dramatique dont on a des Tragédies & des Comédies, a fait un Poème intitulé: *Jérusalem conquise*. M. de Volf prétend que ce Poète approche beaucoup de notre Shakespear.

Suivant le peu de connoissance que j'ai de la Langue Espagnole, il m'a paru que leurs Chansons appellées *Sequadillas*, ont un air de simplicité charmant. Il y a dans le *Caxon del Sastre* (1), des morceaux pleins de sentiment, d'élévation, d'harmonie, de bonnes moralités & des pensées agréables. Mais je n'y ai point vu de plaisanteries d'aucune espece. Les Chansons qui s'y trouvent rou-

(1) *Le Coffre du Tailleur*, collection périodique qui a eu cours à Madrid,

lent toujours sur l'Amour ; mais cet amour est chaste, & l'Euterpe Espagnole ne se permet pas la moindre liberté.

Cervantes & *Guevara* sont, pour la critique, ce que les Espagnols ont de mieux. Le meilleur ouvrage de Guevara, est *le Diable boiteux*. Je suis surpris qu'il n'y en ait point encore de traduction Angloise. Nous y apprendrions les mœurs & les coutumes des anciens Espagnols, avec les noms d'une grande partie des nobles du temps, dont les Titres & les Maisons subsistent encore en Espagne.

Le *Caldéron* est l'Auteur favori des Espagnols pour le Théâtre. On joue toujours ses Pièces avec succès, & on n'en représente guères d'autres. Ses Œuvres sont en 9 vol. in-4°.

Auteurs modernes Espagnols, dont la plûpart sont vivans.

Le P. *Don Feijoò* de Burgos ; le Pere *Burriel*, grand Antiquaire au Collége Impérial des Jésuites à Madrid ; le Pere *Pannel*, autre Antiquaire très-fameux ; le Pere Henri *Florès*, Augustin, grand Historien & Médailliste ; le Pere Louis

Florès son frère, autre Sçavant très-versé dans les Antiquités; le P. *Samiento*, Bénédictin, Naturaliste, Botaniste, & habile dans les Langues; le P. *Honce*, Franciscain, Professeur en Langues orientales; le P. *Isla*, Auteur de l'ingénieuse satyre intitulée *le Frère Gérundif*; Miguel *Perez*, Curé, Antiquaire & Médailliste; le P. *Velasquez*, Antiquaire & Médailliste; le Marquis *de Saint-Philippe*, Officier des troupes du Roi, & Envoyé à Gènes.

Un des plus célèbres, & qui mérite le plus de vous être connu, c'est *Don Gregorio Mayans y Siscar*, qui, malgré son âge de 63 ans, travaille avec autant d'ardeur qu'un jeune homme. Il est né à Oliva, dans la Province de Valence. Il fût nommé Bibliothécaire de Philippe V en 1732; mais comme cette place ne lui laissoit pas assez de temps pour les ouvrages qu'il avoit commencés, il la quitta pour rentrer dans son cabinet, où il se trouvoit plus heureux. Cependant, malgré les voiles obscurs dont il s'est enveloppé dans sa retraite, sa réputation a percé, & il est cité avec éloge par Muratori dans son Supplément de Grævius & de Gronovius, dans les

Actes de Léipsick de Menckenius, dans l'ouvrage intitulé : *Via ad Historiam Litterariam*, par Bayer ; dans celui qui a pour titre : *Memoriæ Historico-Criticæ librorum rariorum, Lipsiæ* 1734 ; dans la *Préface des Œuvres de Gravina*, par Marcou ; dans celle *des Epîtres de Don Manuel Marti, Doyen d'Alicante*, imprimées à Amsterdam en 1738 ; & dans le *Don Quichotte*, accompagné de la vie de Cervantes de la composition de Don Mayans, & publié à Londres en 1738, par le Comte de Granville. Don Mayans a un frère qui travaille avec lui & qui s'est aussi beaucoup distingué. Je leur dois à tous les deux beaucoup de reconnoissance de toutes les peines qu'ils se sont données pour me procurer des Mémoires sur l'Espagne.

Don Perez Bayer est un autre Sçavant bien digne d'être connu. Il est Chanoine & Trésorier de la Métropolitaine de Tolede. Son sçavoir est universel ; il est sur-tout très-versé dans la Langue Hébraïque, & dans toutes les autres Langues orientales. Philippe V l'envoya en Italie pour y recueillir des Manuscrits & des Médailles. Ses recherches lui produisirent une quantité infinie de

de Médailles Romaines & de précieux Manuscrits Hébreux. Il a publié un ouvrage fort sçavant qui a pour titre : *Damasus & Laurentius Hispanis vindicati. Romæ.* in-4°. Il est l'auteur d'une Dissertation fort curieuse sur un ancien Temple des Hébreux trouvé à Tolède, & sur des Médailles Samaritaines : *Dissertatio de antiquissimo Hebræorum templo Toleti reperto. De nummis Samaritanis & qui vocantur* MEDALLAS DESCONOCIDAS. Ces deux derniers ouvrages sont sous presse. Je lui ai des obligations infinies, & je suis charmé de trouver cette occasion de le faire connoître comme il le mérite.

Voici encore d'autres gens de Lettres, dont il faut que vous ayez connoissance. Don *Ferreras*, Don *Lopez de Burrera*, Don *Louis Roche*, *François-Xavier Idiaquez*, fils aîné du Duc de Grenade ; Ant. Jos. *Rodriguez*, le P. Eman. *Vidal*, le Docteur And. *Piquer*, Professeur d'Anatomie à Valence ; Ant. *Capdevilla*, Professeur en Médecine à Valence ; l'*Evêque de Guadia*, Don Vinc. *Ximenès* ; Jos. Eman. *Miniana*, continuateur de Mariana ; Juan Perez *Cactiel y Artiguez* de Valence ; Jos. *Gon-*

zalez, Hiſtorien ; Manuel *Fernandez* ou *Bellando*, Hiſtorien ; Don Thomas *Ferrandio*, Hiſtorien ; Don Georg. *Juan*, & Don Ant. *de Ulloa*, Mathématiciens.

Le Comte de Gazola, Lieutenant Général des armées d'Eſpagne, Ingénieur en chef, & Surintendant des Bâtimens & des Manufactures, honore infiniment les Sciences & les beaux Arts. C'eſt un grand Mathématicien, & il joint à un cercle fort étendu de Sciences profondes, un goût exquis pour la Poéſie, la Muſique, la Peinture & l'Architecture.

Michel Caſiri, Maronite, Bibliothécaire en chef de Sa Majeſté Catholique à Madrid, poſſede parfaitement toutes les Langues orientales. Il a déja publié le premier volume des Monumens Arabes qui ſont à l'Eſcurial. C'eſt un ouvrage très-curieux, & qui ſera bien reçu de tous les Sçavans de l'Europe.

Des Académies & des Univerſités.

On compte quatre Académies en Eſpagne & vingt-trois Univerſités. Les Académies ſont, l'Académie Royale

Eſpagnole, l'Académie d'Hiſtoire, l'Académie des Arts, & l'Académie de Médecine.

Le Duc d'*Albe*, Doyen du Conſeil d'État du Roi, eſt Directeur perpétuel de l'Académie Eſpagnole. Don Franciſco *de Angelo* en eſt le Secrétaire.

Don Auguſt. *de Montiano y Luyando*, eſt Directeur perpétuel de l'Académie d'Hiſtoire, & Don Eug. *de Llaguno Amirola*, Secrétaire. Cette Académie a été fondée en 1713, par le Duc d'Eſcalonne, nom très-connu dans la République des Lettres. Il en a fondée une autre à Séville pour les Mathématiques.

Don *Richard Wall*, Conſeiller d'État, eſt Protecteur de l'Académie des Arts, connue ſous le nom de *San-Fernando :* Don Tib. *de Agirre*, Vice-Protecteur, & Don Ign. *Hermoſita*, Secrétaire.

Don J. *Sunol*, premier Médecin du Roi, eſt Préſident né de l'Académie de Médecine; Don Ant. *Piquer*, Vice-Préſident, & Don Joſ. de *Ortega*, Secrétaire.

Parmi les Univerſités qui ſont très-nombreuſes, il faut diſtinguer celle de *Salamanque*. Il eſt étonnant que l'étude

des Langues & des Belles-Lettres soit si négligée dans les Universités d'Espagne. Peut-être est-ce par politique, parce que les Inquisiteurs s'imaginent que, si les esprits acquéroient plus de lumières, la religion en souffriroit, & que leur autorité n'y seroit plus si considérable. Aujourd'hui on regarde l'Université de Salamanque comme la plus sçavante, depuis qu'elle a pour Chef Don Grégoire *Mayans y Siscar.*

L'Université de *Salamanque* est dans la Province de Léon. Elle fut fondée en 1200 par Alphonse IX.

On compte, dans les deux Castilles, cinq Universités : *Palencia*, établie en 1200; *Valladolid*, en 1346; *Avila*, en 1445; *Siguença*, en 1471, par le Cardinal Ximénès; *Tolède*, en 1475; & *Alcala*, qui tient le second rang après *Salamanque*, établie encore par Ximénès en 1498.

Dans l'Andalousie, *Séville* en 1503; *Grenade*, en 1531; *Baeça* en 1533; *Osſuna* en 1549.

Dans la Province d'Arragon, *Hueſca* en 1354; *Sarragoſſe* en 1474.

Dans la Province de Valence, l'Université de *Valence* en 1470; celle de

Gandie en 1549, & celle d'*Orihuela* en 1555.

Trois dans la Catalogne : *Lérida* en 1300, *Tortose* en 1540, & *Tarragone* établie par Philippe II. En 1717, Philippe V, pour punir les Catalans de leur rébellion, transporta ces trois Universités à *Cerbera*, ville de la même Province qui lui étoit restée fidelle, & dépouilla les autres villes de leurs privileges.

On compte encore dans la Gallice, *Saint-Jacques de Compostel*, fondée en 1532; dans le Guipuscoa, *Oñata* en 1543; dans les Asturies, *Oviedo* en 1580; dans la Navarre, *Pampelune* en 1608.

On trouve dans plusieurs de ces Universités des Livres excellens, & beaucoup de Manuscrits anciens, rares & précieux, dont il est bien fâcheux que les possesseurs fassent si peu d'usage. Par exemple, dans l'Université de Tolède, j'ai vu des Manuscrits de *Priscien* & de *Donat*, en caractères gothiques, avec des notes en Arabe; des Manuscrits de *Salluste* (1), de *Sénèque* & d'*Ovide*;

(1) Peut-être y trouveroit-on l'Histoire Ro-

deux Bibles Gothiques écrites long-temps avant l'invaſion des Maures ; & un très-ancien Manuſcrit de la Bible en Hébreu. L'Univerſité d'Alcala poſſede les plus belles Bibles Hébraïques en manuſcrits, & une Bible Gothique parfaitement conſervée. Dans la Bibliothèque du Roi à Madrid, on trouve les premières éditions de *Plaute*, *Veniſe* 1472 ; du troiſième Livre de la troiſième Décade de *Tite-Live* en 1485 ; un *Virgile* de l'édition de Veniſe 1475 ; une *Odyſſee* d'*Homère*, par *Bernard Démetrius*, à Florence 1488 ; un *Heſychius* de Florence 1520 ; un autre *Heſychius* donné par Manuce en 1514.

Les deux Lettres ſuivantes contiennent pluſieurs choſes remarquables, relatives à l'état préſent de la Littérature en Eſpagne ; il y a ſur-tout dans la dernière des faits & des obſervations curieuſes, avec une liſte des Ouvrages compoſés par les Ecri-

---

maine dont nous n'avons que des fragmens. Il ſeroit bien à deſirer que M le Préſident de la Broſſe fît ſur cela quelques recherches.

vains de la Province de Valence pendant le cours de plus de 60 ans. J'ai fait connoître les deux Auteurs de ces Lettres, le P. *Bayer* & Don *Mayans*. Comme Plaute eſt l'Auteur favori des Lettrés d'Eſpagne, & que la lecture leur en eſt très-familiere; il y a dans le Texte Latin beaucoup de phraſes & de mots empruntés de ce Poète.

LETTRE

Du P. François Perez BAYER, *à l'Auteur.*

MONSIEUR, je compte, en partant ce matin, immédiatement après mon dîner, être au plus tard après demain à Madrid, à seize lieues de Tolède, où j'espère avoir le plaisir de m'entretenir avec vous de vive voix : cependant je n'ai pas voulu négliger de vous écrire dans ce court intervalle, ni paroître manquer de politesse à votre égard, après que vous m'avez prévenu par les lettres les plus polies. Ce n'est pas que je ne sente bien, Monsieur, que les louanges dont vous me comblez, sans avoir rien mérité de semblable, ne sont qu'un effet de vos bontés pour moi; je connois trop les bornes étroites de mes petites possessions; tout ce que vous me dites d'obligeant est pure libéralité de votre part, mais je n'en suis pas moins flatté.

M. Ugolin, qui ramassoit des anti-

quités hébraïques, me fit autrefois les plus vives instances pour m'arracher une petite dissertation sur le Temple Juif qui étoit à Tolède, afin de l'insérer dans sa Collection : je la lui refusai, parce que je ne voulois pas laisser publier un ouvrage à peine dégrossi & fait à la hâte. C'est encore la raison qui m'empêche de penser à la faire imprimer, ni en Espagne, ni chez les Etrangers, au moins jusqu'à ce que j'y aie mis la dernière main.

Quant au travail que j'ai fait pour revendiquer le Pape Damase I & le Diacre Laurent, que je prétends Espagnols, ce n'est point un sujet que j'aie choisi par goût & pour m'essayer; mais qu'on m'a forcé de traiter. Je ne pensois à rien moins qu'à remuer cette controverse; je ne pensois pas même qu'on nous contestât la patrie de ces personnages, & je les avois rangés de bonne-foi dans notre Martyrologe parmi les Saints Espagnols; mais ayant à cette occasion essuyé les railleries de quelques critiques Romains, comme si j'eusse été le seul qui pût ignorer que ces deux Saints étoient nés à Rome (chose connue, disoient-ils, du moindre

artisan), j'ai été obligé de me charger de cette tâche. N'allez pas cependant croire pour cela que je me sois jamais repenti, ni que je me repente encore d'avoir travaillé sur cette matière; car quoiqu'il manque assurément bien des choses dans ce petit ouvrage, il y a néanmoins quelques points de critique traités par occasion, qui peuvent répandre beaucoup de jour sur la matière des liturgies & sur l'Histoire Ecclésiastique. D'ailleurs, tout l'ouvrage respire l'amour que j'ai pour ma patrie, & mon zèle à chercher les moyens de lui être utile, ce qu'aucun homme de bien ne blâme jamais. Je ne me souviens pas bien si j'y ai seulement nommé votre *Usserius*, loin d'en avoir parlé avec peu d'estime, ce qui paroît vous fâcher un peu contre moi. A l'égard de *Péarson* & de *Doodwel*; j'en parle à la page 19. Je relève un peu vivement Dodwel, qui le mérite bien; beaucoup d'autres l'ont fait avant moi sur différens chefs. Je lui en veux, moi, de ce qu'il se tourmente, & qu'il se butte uniquement à dénicher les Saints de leur place; de ce que, dès qu'il s'est mis dans la tête qu'il faut rayer du Martyrologe

un tel Saint, il fait éclater ſa voix & chante victoire. Belle proüeſſe, en vérité! En un mot, je hais & je déteſte le jugement de Dodwel en cette partie, & je ne prétends rien lui ôter pour cela de ſon érudition. J'attaque auſſi le ſçavant Ménage, parce qu'en ſe livrant trop à la gaieté de ſon génie tourné à la plaiſanterie, il ne cherche ſouvent qu'à faire rire. Or, point d'ordures dans le Ciel: Lucien n'a que faire ici; mais c'en eſt aſſez ſur cet article.

J'ai environ vingt-cinq manuſcrits hébreux de l'Ancien Teſtament qui le contiennent en entier, ou ſeulement les cinq livres de Moïſe & quelques autres livres de la Bible. Il y en a quelques-uns qui peuvent être du dixiéme ſiècle, ou peu éloignés de cet âge; il en eſt un qui certainement précéde le milieu du même ſiècle, puiſqu'à la fin du manuſcrit on trouve cette note numérique *depuis la création du Monde l'an 4904*, année qui répond, comme vous ſavez, à l'an 904 de l'Ere Chrétienne. Pour ce qui eſt de la conférence de ces manuſcrits & des variétés dont vous me parlez, c'eſt une choſe bien difficile à faire à Tolède; car il y a très-peu de gens qui

ſçachent la Langue Hébraïque, & l'on ne peut faire ſûrement l'opération que vous demandez ſans le ſecours de deux perſonnes au moins.

Je m'acquitterai ſûrement de ce que j'ai promis à M. Pitt, quoiqu'un peu plus tard qu'il n'auroit peut-être ſouhaité : je lui demande ſeulement un peu de patience, eu égard aux occupations dont je ſuis chargé, & à la diſette des Copiſtes que nous éprouvons dans cette Ville. Nous parlerons tête-à-tête plus à loiſir des Médailles, &c.

A Tolède le 14 Juin 1761.

LETTRE

De Don Grégoire MAYANS, à l'Auteur.

MON inclination naturelle à obliger mes amis fait qu'ils penſent & diſent de moi beaucoup plus de bien que je n'en mérite ; c'eſt pourquoi, Monſieur, ſi vous en croyez leurs témoignages, vous aurez une trop haute opinion de mes connoiſſances. Mais en homme prudent, tel que vous êtes, ſi vous ne voulez pas être trompé, comptez plus ſur la bonne volonté que ſur le pouvoir que j'ai de ſatisfaire à vos deſirs. Celle-là d'elle-même eſt très-féconde, l'autre eſt ſtérile malgré moi, comme je l'éprouve en ce moment avec beaucoup de chagrin. Je voudrois avoir à ma diſpoſition tous les Manuſcrits Hébreux de la Bible, cachés dans les Bibliothéques d'Eſpagne, & pouvoir les produire en public avec d'autres Manuſcrits, ce qui tourneroit au bien commun & à l'accroiſſement de la Républi-

que Chrétienne : car je me rappelle ici ces paroles d'Isaac, répétées par le Prophète Michée (1) : » Plusieurs Peuples » iront & se diront : Venez, allons à la » montagne du Seigneur & à la Maison » du Dieu de Jacob, & il vous enseignera ses voies, & nous marcherons » dans ses sentiers ; parce que la Loi » sortira de Sion, & la parole du Seigneur, de Jérusalem ». Je me glorifie de plus d'être disciple de celui qui étant le Verbe éternel, se rend à lui-même ce témoignage : » J'ai parlé ouvertement au Monde ; j'ai toujours » parlé dans la Synagogue & dans le » Temple où tous les Juifs s'assemblent, » & je n'ai rien dit en secret ». Je pense donc qu'on ne doit tenir caché ni l'ancien Testament que Jésus-Christ avoit coutume de lire & de repasser devant tout le monde, ni le nouveau, qu'il a lui-même ordonné d'écrire & d'annoncer à toutes les Nations ; mais au contraire, les mettre au grand jour & à la portée de tous, pour qu'on puisse aisément les lire. Cependant les Livres sa-

(1) Mich. 4. 2.

crés écrits en langue Hébraïque, ayant ceſſé d'être lus en Eſpagne, parce qu'on n'y a plus l'uſage de cette langue, que d'abord la crainte & enſuite l'ignorance a fait de plus en plus négliger, il eſt arrivé de-là qu'il n'y a plus de ces Livres dans les Bibliothèques des Particuliers, & que dans les Bibliothèques publiques ils ſont gardés avec un grand ſoin. Heureuſement nous avons un Roi qui n'eſt point ſuperſtitieux ; ainſi je crois que Sa Majeſté ne refuſera pas la permiſſion de lire, de conférer, & de tranſcrire les Manuſcrits de l'Ecriture Sainte, & tout ce qui peut ſervir à l'intelligence de la parole divine, pourvu qu'elle ſoit demandée par une perſonne de quelque poids, avec toutes les précautions que la prudence exige. Or, cette permiſſion accordée, tous les obſtacles que vous détaillez, croyez-moi, n'empêcheront rien. Mais vous en omettez un qui n'eſt pas le moindre de tous : c'eſt la difficulté de trouver des Eſpagnols bien verſés dans la Langue Hébraïque. Je penſe que c'eſt la principale raiſon qui rend l'accès de ces Manuſcrits Hébreux difficile.

Je ſuis bien charmé que vous goû-

tiez la Lettre que j'ai écrite en faveur de M. *Benjamin Keanne.* C'étoit un homme d'un esprit très-doux, & qui obtenoit facilement tout ce qu'il vouloit, par sa complaisance & son attention aux mœurs des hommes, par sa politesse insinuante & par sa libéralité. Nous parlions souvent ensemble de Littérature; car comme il étoit fort curieux, & qu'il faisoit des recherches sur toutes les matieres, il s'attachoit à connoître les meilleurs Ecrivains d'Espagne, & les lisoit soigneusement dans ses momens de loisir.

Vous êtes étonné que notre *Henri Florès* ait écrit en Langue Espagnole sur les anciennes Médailles ou Monnoies d'Espagne; je serois moi bien plus surpris s'il eût écrit en Latin: car alors il ne seroit du goût ni des Etrangers ni de ses Concitoyens. Il faut louer dans cet Antiquaire les peines qu'il s'est données pour nous faire connoître une si grande quantité de Médailles. Son secret étoit aisé: c'étoit de promettre une réputation immortelle à ceux qui lui communiquoient de ces anciens monumens. Antoine avoit cultivé avec soin la science Numismatique; Vincent-Jean

Laſtanoſa l'aimoit & ſe piquoit de connoiſſance en ce genre. Pierre Valere Diaz, Magiſtrat d'Arragon, étoit ſi bon Antiquaire, qu'il a mérité les plus grands éloges d'un très-habile Critique en cette matiere, ceux d'Ezéchiel Spanheim : éloges inſérés vers la fin de ſa neuviéme Diſſertation ſur le mérite & l'uſage des Médailles antiques. Il avoit obtenu de lui plus de trois mille Médailles, que poſſede aujourd'hui Don Ferdinand de Velaſco, Avocat Fiſcal à l'Audience des Alcades de la Cour, outre plus de cent volumes qui traitent des matieres numiſmatiques provenant de la Bibliothèque du même Diaz. Pluſieurs autres Curieux ou Sçavans d'Eſpagne ont eu des Cabinets de Médailles très-riches, mais cachés, dont ils jouiſſent ſeuls. J'ai mis moi-même au jour des Lettres d'Emmanuel Martin, Doyen d'Alicante, qui roulent ſur cette matiere, & j'ai par-là excité nos Sçavans à s'appliquer à ce genre d'étude. André Gonzalès fit réimprimer à Barcia l'ouvrage immortel d'Antoine Auguſtin ſur les Médailles, les Inſcriptions, & autres antiquités. Depuis ſa mort, un de ſes parens de même nom, Membre de

l'Académie Royale de Grenade, l'a publié à ma sollicitation. Dès que cet ouvrage a paru, une infinité d'yeux se sont ouverts, & un nombre incroyable d'amateurs s'occupent maintenant à rechercher des Médailles ; ce qui fait qu'on en trouve difficilement. Elles sont surtout extrêmement rares où je suis, personne ne s'attachant à Tolède à cette curiosité sçavante. J'ai souvent partagé à mes amis celles que j'ai pû recouvrer, & ce qui me reste de Médailles Romaines est à votre service.

Vous desirez sçavoir, Monsieur, quels sont les Manuscrits Grecs ou Latins, soit en Histoire, soit en Poësie ; enfin, quels sont les anciens Auteurs, non encore publiés, qui restent en Espagne. Don *Jean Iriarte*, Bibliothécaire du Roi, a dressé le Catalogue des Livres Grecs & Latins qui sont dans la Bibliothéque de Madrid, & il songe à le mettre au jour. On a publié quelques Catalogues de la Bibliothéque de l'Escurial ; mais comme ils sont rares, le plus court est d'aller voir la Bibliothéque même & d'y consulter les livres : il ne s'agit que d'être accompagné de quelqu'un qui ait un peu de crédit au-

près du Bibliothécaire, ou du Supérieur de la Maison. Quant à la question que vous faites, si l'on y trouveroit de quoi remplir quelques-unes des lacunes de Tite-Live, de Tacite, de Diodore, de Baîle, de Dion Cassius & d'autres Auteurs, c'est une chose qu'on ne peut sçavoir que par l'examen des Manuscrits. Pour moi, je crois qu'effectivement il y a de quoi suppléer bien des choses, & en corriger encore un plus grand nombre; car on n'a point encore fouillé les trésors littéraires d'Espagne. Vous pouvez juger de leur importance en considérant la nature des précieuses Bibliothéques qui ont formé celle de l'Escurial. Le grand Alphonse V, Roi d'Arragon, qui aimoit tellement les Lettres, *qu'il eût mieux aimé*, disoit-il, *perdre tous ses Royaumes*, (il en avoit sept) *que de faire la moindre perte du côté des connoissances.* Cet Alphonse, qui chérissoit & protégeoit tous les Sçavans de son temps, *Laurent Valle*, *Antoine de Palerme*, *Barthelemy Faccius*, *Georges de Trebisonde*, *Jean Aurispa*, *Jovien Pontanus*, & qui voulant marquer la passion extrême qu'il avoit pour les livres, dont il remplit & enrichit les

Bibliothéques de ſes États, avoit pris pour emblême *un Livre ouvert*, s'étoit principalement attaché à ramaſſer les Livres Grecs & Latins les plus anciens, les plus rares. Ces Livres, dont hérita Ferdinand, Duc de Calabre, furent légués par ce Prince à *Gonſalve Perez*, Secrétaire de Charles-Quint, dont nous avons une traduction Eſpagnole de l'Odyſſée d'Homère; &, ſuivant le témoignage d'*Antoine Perez*, ſon fils, ils ont paſſé dans la Bibliothéque de l'Eſcurial. D'autres Bibliothéques de Sçavans, toutes d'un grand choix, l'ont encore enrichie, telles entr'autres que celles de *Didace Fortat de Mendoza*, homme très-verſé dans les Langues Latine, Grecque & Arabe; *d'Antoine Auguſtin*, qui fut d'une érudition prodigieuſe; de *Benoît Arias Montanus*, ſi conſommé dans les Langues ſçavantes, & d'autres hommes célèbres dont je pourrois faire une longue liſte. Il n'y a donc que des yeux auſſi clairvoyans qu'attentifs qui puiſſent découvrir ces richeſſes cachées, & conſidérez bien ceci. Les Manuſcrits les plus précieux de la Bibliothéque de l'Eſcurial, ſont des Livres Eſpagnols, Arabes, Latins, ou Grecs.

Les Manuscrits Espagnols n'ont point été communiqués jusqu'à présent ; *Michel Casiri* a commencé à faire connoître aux Sçavans les Livres Arabes. De-là vous pouvez juger, à-peu-près, ce qu'on peut espérer des Manuscrits Grecs & Latins.

Personne, d'ailleurs, ne peut nier qu'il n'y ait en Espagne des hommes très-instruits dans les Langues Latine & Grecque, & fournis d'excellens Livres. Il ne faut que se rappeller notre *Ferdinand Nuñez Pinciano*, *Pierre Jean Nuñès*, & d'autres hommes semblables ; car j'ai peine à me persuader que tous leurs Livres aient été enlevés d'Espagne pour les Bibliothéques étrangeres, & qu'il n'en soit pas resté un grand nombre.

Il faut donc compter qu'il reste chez nous beaucoup de leurs Livres ; les autres sont conservés & gardés comme les pommes d'or des Hespérides, (*à Gryphibus*) dans nos Bibliothéques qui sont en petit nombre, mais très-riches & anciennes.

La renommée m'avoit appris toute la célébrité de M. *Jean Taylor*, & j'ai été amplement instruit de son mérite

par M. *Meermann*, ſon illuſtre ami. Ainſi quoique je n'entende point la Langue Angloiſe, je recevrai avec plaiſir, pour en orner ma Bibliothéque, les *Élémens du Droit Civil*, qu'il a publiés, & dont vous voulez bien me gratifier.

Vous voulez ſçavoir, Monſieur, quels ſont les principaux Ouvrages mis au jour par les Écrivains Eſpagnols depuis 1700. Ce n'eſt point une petite tâche que vous exigez de moi; mais je vais vous en donner une idée.

Nous avons deux Bibliothéques des Écrivains de Valence (ma patrie), dont les Auteurs *Joſeph Rodrigués*, Religieux Trinitaire, & *Vincent Ximenès*, Prêtre & Docteur en Théologie, n'ont point épargné les éloges à leurs compatriotes ou concitoyens. Les principaux Écrivains du Royaume de Valence qui ont fleuri dans ce ſiècle, ſont:

Thomas-Vincent Toſca, Prêtre de la Congrégation du B. Philippe de Néry, qui a mis au jour, pour l'uſage des Eſpagnols, un *Cours abrégé de Mathématiques & de Philoſophie*, écrit en latin, auquel j'ai ajoûté des *Inſtitutions morales*.

Jean-Baptiſte Corachan, Auteur d'une *Arithmétique démontrée*, publiée dans le ſiècle dernier, & de l'Ouvrage intitulé *Matheſis ſacra*, que j'ai mis au jour.

Joſeph-Emmanuel Miniana, Religieux Trinitaire, Écrivain célèbre dont on a la *Continuation de l'Hiſtoire de Mariana*, & une *Relation de la Guerre de Valence* : Bellum ruſticum Valentinum.

Emmanuel Martin, Doyen d'Alicante, dont vous avez ſûrement lu les Lettres eſtimées par leur élégance.

Hyacinte Segura, Dominicain, de qui eſt l'Ouvrage intitulé *le Pôle Critique*, Norte Critico.

Paſchaſe Sala, Prevôt de Valence, dont nous avons un *Calendrier Sacré des anciens Hébreux*, qui a paru après ſa mort.

Don Georges Juan, qui a donné une Relation hiſtorique de ſon Voyage à l'Amérique Méridionale.

Auguſtin Salez, Hiſtorien Eſpagnol, qui a publié, entr'autres choſes, une Diſſertation ſur un Marbre nouvellement découvert.

Parmi les Écrivains Catalans, on

compte *Narciſſe Félice*, dont on a des Annales de Catalogne, qui finiſſent à l'an 1709.

Emmanuel-Mariano Ribera, Religieux de la Merci, qui a fait, outre l'*Hiſtoire de la Chapelle Royale de Barcelonne*, publiée en 1698, un *Traité du Droit de Patronage des Rois d'Eſpagne, ſur la Congrégation Royale & Militaire de Notre-Dame de la Merci, de la Rédemption des Captifs, & la premiere Centurie de l'Hiſtoire de cette Congrégation.* On trouve dans ces deux Ouvrages beaucoup de choſes tirées des anciennes Archives de Barcelonne.

Antoine Baſteſon, qui a publié à Rome un excellent Ouvrage intitulé, *la Cruſca Provençale*, Provençale.

Joſeph Fineſtrès, très-célèbre Juriſconſulte, dont les principaux Ouvrages ſont *la Juriſprudence ante-Juſtinienne*, les *Prælectiones Cervaſienſes* (de la Ville & Cité de Cervera en Catalogne), *cinq Livres du Droit des Dots*, & un *Commentaire ſur Hermogenien.* On aura bientôt du même une *Collection des Inſcriptions Romaines qui exiſtent, ou qui ont autrefois exiſté dans la Principauté de Catalogne.*

On

On a de son frère *Jacques Fineſtrès*, Religieux de Cîteaux, l'*Hiſtoire du Monaſtère de Populeto*, dont le Chartrier lui a fourni bien des choſes curieuſes.

Mathieu Aimerich, J. a publié récemment *les Noms & les Actes des Evêques de Barcelonne*, & à la fin de cet Ouvrage une Table Chronologique & Hiſtorique, compoſée par Don J. Fineſtrès.

Les autres Royaumes & Provinces d'Eſpagne ont encore produit, dans ce ſiècle, pluſieurs Ecrivains diſtingués : tels que *Louis Salazar*, dont on a un très-grand nombre d'Ouvrages généalogiques.

Jean de Ferreras, Bibliothécaire du Roi à Madrid, fort connu par ſes *Annales Hiſtoriques d'Eſpagne* : Ouvrage d'autant plus utile, qu'il cite exactement les Auteurs qu'il ſuit. M. d'Hermilly, Cenſeur Royal de l'Académie d'Hiſtoire d'Eſpagne, en a donné une traduction Françoiſe en 10 vol. *in*-4°.

François de Berganza, Religieux Bénédictin, Editeur de diverſes Chroniques anciennes, miſes à la fin des Antiquités d'Eſpagne, & qui a donné dans un autre Ouvrage (*le Ferreras convain-*

cu, &c.) la Chronique d'Iſidore *Pacenſis*.

Jean Jnterian de Ayala, Religieux de la Merci, a publié des Aménités littéraires ſous ce titre : *Humaniores atque amæniores ad Muſas excurſus*, & le *Peintre Chrétien inſtruit*.

André Gonzalès de Barcia a conſidérablement augmenté *la Bibliothéque Orientale & Occidentale*, d'*Antoine Léon Pinel*. Il a encore fait réimprimer pluſieurs Ouvrages concernant l'Hiſtoire des Indes, & les *Dialogues d'Antoine-Auguſtin, ſur les Médailles, les Inſcriptions & autres Antiquités*.

Joſeph Bermudez a fait un Traité du *Droit d'Hoſpice Royal*.

Chriſtophe Rodriguez a donné une *Paléographie Eſpagnole*.

Jean Gomez Bravo a mis au jour un *Catalogue des Evêques de Cordoue*.

L'Ouvrage de Benoît Arias Montanus, intitulé : *Lecture Chrétienne* (*Lectio Chriſtiana*), a été traduit par *Pierre de Valentia*; & c'eſt un Livre excellent pour apprendre la Langue Eſpagnole, ſi on le confère avec les Leçons Chrétiennes (*Dictatum Chriſtianum*), du même Auteur.

Nicolas Antoine a publié un Ouvrage ſçavant ſous ce titre : *Cenſure des Hiſtoires Fabuleuſes.*

Les Écrits du Marquis de *Mondexar* ſont remplis d'excellentes choſes : ce ſont des *Ouvrages de Chronologie*, des *Diſſertations Eccléſiaſtiques*, dont la ſeconde édition a été bien corrigée & augmentée par l'Auteur, & des *Remarques Critiques ſur l'Hiſtoire de Mariana.*

Laurent Bonvini, Chevalier de Milan, a publié le *Plan d'une Hiſtoire Générale de l'Amérique Septentrionale*, & l'on trouve à la fin de cet Ouvrage pluſieurs bons morceaux d'Hiſtoire qui étoient dans la poſſeſſion de l'Auteur.

Emmanuel Bernard de Ribera, Trinitaire, a déja donné deux volumes d'*Inſtitutions Philoſophiques*, dont il nous promet 12 Tomes.

Etienne Terreros, J. a mis au jour une *Paléographie Eſpagnole*, dont le véritable Auteur eſt *André-Marc Burriel*, auſſi J. dont on a encore une *Hiſtoire de la Californie* (actuellement traduite en François), & un Ouvrage ſur *l'Équation des Poids & des Meſures*, publié pour la Ville de Tolède.

Enfin on réimprime à Valence diffé-

rens petits Ouvrages, pour faciliter la connoiſſance de la Langue Latine par le moyen des traductions Eſpagnoles. On a déja traduit quelques Auteurs Claſſiques, comme les Lettres choiſies de Cicéron, dont le Traducteur eſt *Pierre Simon Avril*, & d'autres Livres ſemblables que j'ai fait imprimer. Je ne parle point des autres Écrivains qui vous ſont connus : j'aime mieux que vous en jugiez par vous-même, que vous donner mon jugement ſur eux.

LETTRE VII.

Etat des Poids & des Mesures.

VOICI, Monsieur, le compte le plus difficile que j'aie à vous rendre, parce que les Espagnols se servent encore aujourd'hui de tous les poids & de toutes les différentes mesures que les Conquérans ont introduits.

Rien ne prouve mieux, à mon avis, combien le génie des Espagnols est très-éloigné du commerce, & combien peu ils y donnent d'attention, que leur négligence à laisser subsister ce désordre étonnant parmi les poids & les mesures. L'égalité des mesures établie dans chaque Province donne cours au commerce, & facilite extrêmement la vente des denrées. Les Romains, tout ignorans qu'ils étoient dans le commerce, avoient cependant eu la précaution de fixer une livre propre à tous les objets du trafic, & qu'on appelloit *poids de commerce*.

De cette variété de poids en Espa-

gne, il réſulte une confuſion perpétuelle. Dans une Province, les meſures & les poids ſont Arabes; dans une autre, ce ſont des poids Romains, & dans une autre ils ſont Gothiques. A Séville, par exemple, on a le *lart*, le *cahi* & l'*ancyra*; & à Cadix la *fanegue*, méſure de deux boiſſeaux, plus ou moins. Les poids dont on ſe ſert en Caſtille, ne ſont point en uſage dans l'Andalouſie. Dans une ville, la livre eſt de ſeize onces; dans une autre elle eſt de trente-deux; & ailleurs elle eſt de quarante onces: telle eſt la livre qui eſt en uſage dans les Boucheries de Ségovie, appellée *Libra carnicera*, comme s'exprime Tite-Live. Ce qui vous paroîtra de plus étonnant, c'eſt que dans les meſures de même nom, il y a autant de variations que de villes. La meſure que les Eſpagnols appellent *la vara*, ou la barre, eſt, par exemple, en Caſtille, de deux pieds & demi de longueur, ſuivant qu'elle a été fixée à Burgos par Philippe II en 1568, & renouvellée par un Edit de Ferdinand VI du 14 Février 1751. Le dernier Edit porte que, dans toutes les affaires relatives à la guerre & à la marine, on fera uſage de la barre de Caſtil-

le. L'Eſpagne avoit ſuivi juſqu'alors la meſure donnée à Tolède par Alphonſe le Sage, qui avoit cherché à établir de l'uniformité à cet égard, & qui avoit tâché de réduire les poids & meſures au taux des Romains. Cependant lorſqu'on quitte la Caſtille, & qu'on paſſe dans une autre Province, on trouve dans *la barre* des variations conſidérables. On pourroit dire même que la barre de Burgos n'eſt point abſolument la même que celle de Tolède, d'Avila & de Madrid.

Nos Calculateurs modernes ont fait le pied Romain, d'un demi-pouce plus petit que le pied Anglois. Pour moi, je penſe que ces deux pieds ſont entièrement ſemblables ; & quand on aura lû l'extrait que je vais donner de l'ouvrage du P. *Burriel* ſur cette matière, on ſera de mon ſentiment. On verra que ce que les Eſpagnols appellent l'*Eſtadal* Romain, dont on fait uſage à Tolède, ou autrement la *barre de Tolède*, diffère de la barre de Burgos d'environ trois pouces, & que cette barre de Tolède eſt abſolument la même meſure que l'aulne uſitée en Angleterre.

On ne ſçauroit douter que l'ancien

pied de Tolède ne soit exactement le même que le pied Romain, puisque les poids Romains & Espagnols, ainsi que les mesures, étoient les mêmes dans tout l'Empire Romain, & qu'elles restèrent ainsi long-temps après la division de cet Empire. Les Goths, malgré leurs ravages, eurent toujours une grande vénération pour tout ce que les Romains avoient établi ; & ils gardèrent, pour ainsi dire, avec un soin religieux, non-seulement les mêmes noms, mais la même uniformité & la même correspondance qui régnoient du temps des Romains dans les poids, les monnoies, & les mesures, ainsi que le P. Burriel l'a très-bien prouvé, sur le témoignage des deux Évêques, Idacius & S. Isidore. Les Maures les conservèrent de même, & ils appellent encore un pas, *uno Romano*.

Quant aux mesures qui servent aux liquides, en Castille on a l'*açumbré*, qui paroît venir des Arabes, & peut-être que ceux-ci le tenoient de l'*omer* des Hébreux. L'*açumbré* contient quatre pintes angloises, ou un demi gallon, qui fait environ deux bouteilles, mesure de France. Ainsi *dos açumbres* font

quatre quartes Angloises ou un gallon; un *açumbré*, deux quartes ou un demi gallon; un *medio açumbré*, une quarte ou un quart de gallon; *uno quartello*, une pinte Angloise ou la huitième partie d'un gallon.

Lorsque la quantité est plus grande, on compte par *arrobe*, autre mesure arabe, & qui est exactement la même chose que 25 livres, ou le quart de 100: car quatre *arrobes* font un quintal. Mais l'*arrobe* n'est pas le même dans toute l'Espagne; & comme les livres varient, il est nécessaire qu'il y ait aussi de la variation dans l'*arrobe*. A Cadix & à Séville, la livre est plus forte, & par conséquent, l'*arrobe* y pèse plus qu'en Castille. Presque tout ce qu'on achette en Espagne, liquide ou solide, se vend à la livre: vin, huile, bois, charbon, bled, pain, sel, &c. Lorsqu'on en prend une grande quantité, on compte par *arrobe*, dont la livre est ordinairement de 16 onces. Il me semble cependant que la livre Romaine ou la livre de 12 onces, est plus d'usage en Espagne que la livre de 16 onces; mais je ne puis l'assurer positivement.

Voici le poids en usage chez les Or-

févres & ceux qui travaillent en or : le *quilate* égal à un carat ou quatre grains ; le *tomin* égal à trois carats ou douze grains ; le *caſtillan* égal à huit tomins ; l'*once* égale à ſix caſtillans & deux tomins ; le caſtillan vaut, en or, quatorze *réaux* & ſeize *peniques* ; le marc eſt égal à huit onces.

Ce détail ſuffira, je penſe, pour vous faire connoître les poids & meſures dont on fait uſage en Caſtille ; car pour ce qui regarde les Provinces, il faudroit faire un volume pour tout ſpécifier. Le morceau du ſçavant P. Burriel, va vous donner la longueur exacte de la barre & de la lieue Eſpagnole.

EXTRAIT du Livre de l'autorité des Loix du Fuero Juzgo, *où il eſt parlé des lieues & des meſures, par le Pere Burriel, J.*

Nous allons tâcher de fixer la valeur de la *Barre* de Caſtille, & déterminer la longueur de la *Lieue Eſpagnole*, objet important pour la Géographie moderne.

La barre forme, en Eſpagne, une meſure, ſur laquelle ſont réglées toutes celles qui ſervent à faire connoître les

distances. Ainsi tant qu'on n'aura pas fixé son étendue, il sera impossible de sçavoir au juste ce que contient la lieue Espagnole; mais ce n'est encore là qu'une partie de la difficulté. Car il ne suffit pas de connoître le nombre des pieds qui forment la barre: il faut principalement savoir de quelle sorte de pieds elle est formée, si ce sont des pieds Romains ou des pieds Espagnols. Alphonse le Sage avoit ordonné que, dans toutes les villes de sa domination, on se serviroit des poids & mesures d'après le modèle ou l'*étalon* qu'il avoit désigné & qu'il établit à Tolède. Philippe II, en 1568, renversa une Ordonnance si sage, & voulut que dans toute l'étendue de la Monarchie, les poids & mesures fussent réglées sur la barre de Burgos. La Ville de Tolède sacrifia sans aucune difficulté ses prétentions au bien public, & se conforma la première aux volontés du Prince. Elle fit venir un modèle de la barre de Burgos, qu'elle a toujours gardé, & qu'elle garde encore aujourd'hui avec le plus grand soin. Si toutes les Villes de la Castille eussent été aussi soigneuses que Tolède, de garder leur barre telle qu'elles l'avoient

reçue de Burgos, il est certain qu'il n'y auroit pas en Espagne tant de différences dans les mesures. De ce changement il devoit en résulter un autre dans les distances; & c'est ce qui a été la source de tant d'opinions différentes sur la longueur de la lieue Espagnole, mesure la plus importante de toutes, & dont il est très-nécessaire de connoître la valeur précise.

Les Auteurs Espagnols font mention de trois sortes de lieues, la lieue *commune*, la lieue *légale*, & la lieue *géographique*. Philippe II, en 1587, ordonna que la lieue légale, seroit la lieue commune, & qu'on ne la regarderoit plus comme lieue légale. Mais il est fort difficile d'appercevoir le sens de cet Édit: car si la lieue commune est une distance arbitraire, elle ne pourra plus servir de régle dans les points de contestation, où il est absolument nécessaire d'avoir une mesure fixe, constante & déterminée.

Ambroise *Moralès* & *Esquiviel* établirent, comme maxime reçue, que par lieue commune on devoit entendre 4000 pas, ou 20000 pieds, ou 6666 barres & deux tiers de barre. D'après ces recherches d'Esquiviel, il faut sup-

poſer que l'ancien pied Eſpagnol étoit le tiers de la barre de Caſtille, laquelle étoit, ſans contredit, la même que la barre de Burgos. Mais ces recherches ſont poſtérieures à l'Édit de 1587, & l'autorité de ces deux Écrivains ne peut ſervir à l'interprétation de la loi de Philippe II. De l'aveu de tous les Écrivains qui ſont venus après ces deux Auteurs, on n'a jamais cru en Eſpagne, que la lieue commune fût de 4000 pas. On ne doit pas non plus prendre pour une lieue commune ce que les habitans d'une Province déterminent par l'œil, ou ce que les voyageurs & les Couriers fixent par heure en ſe réglant ſur leurs montres; cette ſorte de lieue ne peut, tout au plus, ſervir qu'à régler dans les chemins un voyageur qui n'exige pas une diſtance exacte, & ne peut abſolument diriger l'Arpenteur, qui doit connoître ſes diſtances de la manière la plus préciſe.

L'étendue de la lieue légale n'eſt pas moins incertaine. *Moralès*, qui en a fait mention avant l'Édit de Philippe II, lui donne 5000 barres ou 3000 pas, ou 15000 pieds de longueur. *Moya*, dans ſa *Géométrie Pratique & Théorique*, im-

primée en 1563, lui donne absolument la même étendue. Le sentiment de ces deux Auteurs fut adopté par *Cespedès* dans son traité d'Hydrographie, publié par ordre de Philippe III en 1606. Mais le P. *Mariaux* & Don Garcias *Gabelloro* sont d'une opinion différente, & donnent à la lieue légale 5000 pas ou 25000 pieds.

Par lieues géométriques, nous entendons, en Espagne, celles dont il en faut dix-sept pour un degré. Mais l'existence des lieues égales n'est point fondée en théorie, ni sur les observations ; les étrangers les ont adoptées sans examen & sur l'autorité de quelques Auteurs Espagnols qui n'étoient pas instruits.

De ce que nous venons de dire, il résulte un nouveau problême : savoir, s'il est possible, ou comment il est possible, de fixer les lieues Espagnoles qui composent un degré ? On ne sçauroit donner une réponse positive sur cette question, sans avoir d'abord un point fondamental sur lequel on puisse s'appuyer. Il est certain que nous connoîtrons exactement la valeur des lieues Espagnoles, si nous connoissons quel est le nombre de ces lieues qui forment un

degré. Mais pour ſçavoir combien de ces lieues ſont contenues dans le degré, il faut auparavant être bien certain de la valeur de chacune de ces lieues.

C'eſt de cette dernière méthode que George *Juan* fit uſage, lorſqu'il réduiſit les toiſes de France en barres de Caſtille, contenues dans un degré méridional contigu à l'équateur, qui avoit été meſuré par Meſſieurs *Godin*, *Bouguer* & la Condamine, conjointement avec Don Antoine *de Ulloa* que la Cour d'Eſpagne leur avoit aſſocié. Le Géomètre Eſpagnol, appuyé de l'autorité de pluſieurs loix des *Partidas* qu'il cite ſouvent dans ſon Ouvrage, ſuppoſe, avec *Moya* & *Ceſpedès*, que la lieue Eſpagnole contient 3000 pas ou 15000 pieds, & part de cette ſuppoſition pour procéder à la réduction propoſée.

M. *Godin*, avant que d'aller au Pérou, eut l'attention de ſe pourvoir d'un modèle tiré avec la plus grande exactitude ſur la toiſe du Châtelet de Paris, afin d'être certain des diſtances qu'il ſeroit obligé de meſurer dans le cours de ſon voyage.

Lorſque Don George *Juan* revint en Eſpagne, il apporta avec lui un modèle

ſemblable à celui de M. Godin, qu'il prit avec toute l'exactitude & l'attention dignes d'un Mathématicien, pour réuſſir dans ſes opérations & ne point ſe tromper dans ſon calcul. Après avoir comparé à Madrid, avec toute la préciſion poſſible, la valeur de la toiſe de France avec la barre que le Conſeil de Caſtille lui avoit envoyée, il trouva que la barre de Madrid contenoit 371 lignes de la toiſe de Paris, & que le pied de Paris étoit à la barre de Madrid, comme 144 à 371. Les obſervations faites à l'équateur, donnèrent 56767 toiſes pour un degré méridional: il fut donc fort aiſé à Don George *Juan* de réduire ce nombre de toiſes à 132203 barres de Caſtille, par la diviſion qu'il avoit faite du pied & de la toiſe, après les avoir comparés à la barre de Madrid. Or en diviſant 132203 barres, contenues au dégré, par 500, qui eſt le nombre des barres qui forment une lieue Eſpagnole, il trouva que le degré en contenoit 26 & demie.

Il paroît cependant que ce ne fût que quelque temps après cette réduction, faite par Don George *Juan*, qu'on ſongea ſérieuſement en Eſpagne

à la différence qui se trouvoit entre les barres de Burgos & d'Avila, avec celle de Madrid, sur laquelle le Géomètre de la Cour avoit fait ses expériences. Ce fut pour cela que Ferdinand VI ordonna en 1750, que différens Mathématiciens procédassent incessamment à comparer géométriquement ces trois barres entr'elles. Don Georges *Juan*, qui fut un des Commissaires nommés pour cette opération, détermina avec ses Collégues, que six pieds de Paris faisoient sept pieds de Castille, c'est-à-dire, que la toise de France contenoit exactement deux barres Espagnoles & un tiers. Sa Majesté ordonna alors que dans la suite on se régleroit sur cette décision pour toutes les affaires relatives à la Guerre & à la Marine.

Voilà donc le nombre des barres contenues dans une lieue Espagnole, le nombre des lieues de Castille, qui forment un degré, & le nombre des pieds dont ce degré est composé, bien déterminés & bien fixés, en adoptant le calcul de Don George *Juan*. Il ne reste plus à présent qu'à déterminer la valeur de ces pieds.

Don George *Juan* pense que le pied

dont il eſt parlé dans les loix des *Partidas*, eſt le pied de Caſtille; & tel eſt auſſi le ſentiment de *Ceſpedès*, de *Moralès*, & même du Conſeil de Caſtille.

Quoique ces autorités ſoient reſpectables, le P. Burriel croit que Don *Juan* n'auroit pas dû s'y arrêter; il prétend que les poids dont il eſt fait mention dans les *Partidas*, ſont des poids Romains, & qu'il en faut 15000 pour former une lieue Eſpagnole. La méthode dont il ſe ſert pour démontrer ſon aſſertion, nous paroît également ingénieuſe & ſolide. Nous allons entrer avec lui dans toutes ſes preuves, en reprenant le fil de ſon raiſonnement.

Il eſt évident, dit-il, que ſi nous pouvons connoître la longueur de la barre qu'Alphonſe X donna à Tolède, nous connoîtrons immédiatement de quelle ſorte de pieds il faiſoit uſage, & quel eſt celui dont parlent les loix des *Partidas*, puiſque d'un accord général le pied a toujours été la troiſième partie de la barre. Nous devons donc obſerver que, lorſque les Députés des villes de Caſtille, raſſemblés aux États tenus à Tolède en 1436, voulurent ôter à cette ville le privilège de donner le

modèle pour les mesures, ils alléguèrent, entr'autres raisons, que la barre de Tolède excédoit d'un huitième la barre de Burgos. L'animosité des Députés de Burgos, chefs de cette cabale, étoit si grande, qu'elle pourroit nous faire croire que cette longueur fût exagérée; & que la barre de Tolède n'excédoit que d'un douzième, & non d'un huitième, la barre de Burgos. Si les États parurent déterminer cet excès de longueur à un huitième, c'est qu'il est bien plus aisé d'appercevoir un huitième, qu'un douzième, dans les divisions de la barre. Ceci supposé, la barre de Tolède ne surpasseroit celle de Burgos que de trois pouces; & par conséquent le pied de la barre donnée à Tolède par Alphonse X, étoit plus grand d'un pouce que celui de Burgos; ce qui forme précisément la douzième partie. Tous les anciens Auteurs qui ont comparé le pied Romain avec le pied Espagnol, nous assurent que le pied Romain étoit d'un douzième plus grand que le pied de Castille; il paroît donc que l'ancien pied de Tolède, ou le pied de la barre donnée par Alphonse X, étoit égal au pied Romain.

Si Tolède avoit encore ſon ancienne barre, il ſeroit fort aiſé d'en venir à la preuve, en la confrontant avec celle de Burgos. Mais puiſqu'elle n'exiſte plus, nous ferons uſage d'une meſure priſe d'après cette ancienne barre de Tolède. La meſure dont je veux parler eſt l'ancien *eſtadal*, qu'on voit encore aujourd'hui dans les Archives de Tolède.

L'*eſtadal* paſſe communément en Eſpagne pour une meſure d'onze pieds; & l'ancien *eſtadal* de Tolède eſt exactement de dix pieds, dix pouces. Or je ne puis me perſuader que nos anciens Eſpagnols, dont l'attention étoit extrême pour tout ce qui regardoit l'économie du gouvernement, aient voulu donner à l'*eſtadal*, meſure ſi commune & ſi uſitée dans le commerce de la vie, le nombre inégal d'onze pieds, ou le nombre fractionnaire de dix pouces. Il eſt beaucoup plus probable qu'ils lui donnèrent une longueur en nombres égaux, comme de huit, dix, ou douze pieds.

Si l'ancien *eſtadal* de Tolède, tiré, comme nous l'avons dit, d'après la barre d'Alphonſe X, contient dix pieds, dix pouces; & ſi l'on ne doit compter

le nouvel *eſtadal* que pour une meſure de dix pieds, il s'enſuit que l'ancien l'emporte ſur le moderne préciſément d'un douzième ; & que chaque pied de l'ancien *eſtadal*, excede auſſi d'un douzième le pied de l'*eſtadal* moderne. En un mot, la barre d'Alphonſe X étoit d'un douzième plus grande que la barre de Caſtille : il faut donc en conclure que le pied de cette barre excédoit le pied de Caſtille dans la même proportion, que l'excédoit le pied Romain ; & conſéquemment que les loix des *Partidas* déſignent le pied Romain, lorſqu'elles parlent des pas & des pieds dont la lieue eſt compoſée. Ainſi, conformément à ces loix, il faut dire qu'une lieue Eſpagnole compoſée de 3000 pas de cinq pieds chacun, contient réellement 15000 pieds Romains, ou 3250 pas de Caſtille, ou 16250 pieds de la barre de Burgos, meſurée d'après celle qu'on garde dans les archives de Tolède.

Toutes ces raiſons ſont évidemment déciſives ; mais les réflexions ſuivantes y ajoûtent encore un degré de force. Nous ne pouvons pas douter que le

pied en uſage en Eſpagne ſous la domination Romaine, ne fût le pied Romain commun. Par conſéquent, ſi par l'ancien pied Eſpagnol, on entend celui dont on ſe ſervoit dans les premiers ſiècles de l'Ere Chrétienne, il eſt certain que c'étoit le même que le pied Romain : car on ne ſçauroit ſuppoſer que les Romains, qui prenoient un ſoin ſi particulier de l'Eſpagne, & qui vouloient en faire une ſeconde Italie, euſſent permis aux Eſpagnols de ſe diſtinguer du reſte de l'Univers qu'ils avoient conquis, puis inſtruits & diſciplinés, par des poids différens des autres, & des meſures particulières. Ces meſures furent donc les mêmes, & elles ſubſiſtèrent ainſi juſqu'à la diviſion de ce vaſte Empire, qui ne ſouffrit jamais de changement ſur un point ſi important dans aucune de ſes Provinces. Cette uniformité ſe gardoit encore du temps de l'invaſion des Barbares, comme le témoigne l'Evêque *Idacius*, témoin oculaire, & Hiſtorien de ces mêmes invaſions. Cet Auteur compte toujours les diſtances par *milles*, *milliaria* ; ce qu'il n'auroit certainement pas fait, ſi ce n'eût

été l'usage du cinquième siècle dans lequel il écrivoit. Les Ouvrages de Saint Isidore nous persuadent encore, que les Goths ne changèrent point les mesures que les Romains avoient établies en Espagne, parce que, à juger de l'exactitude que ce Saint Evêque a fait voir dans tout ce qu'il a écrit, on doit présumer qu'il n'eût pas passé sous silence des altérations de cette nature, dans les ouvrages qu'il nous a laissés sur les poids & les mesures, *de ponderibus & mensuris*. Au contraire, il désigne toujours les distances par les mêmes noms que les Romains leurs avoient imposés, noms qu'ils apportèrent en Espagne avec les mesures qui servoient à déterminer ces distances.

Ces réflexions du P. Burriél sont appuyées des loix mêmes du *Fuero Juzgo*, qu'il cite en grand nombre, en prouvant toujours que, presque jusqu'au regne d'Alphonse X, les mesures Romaines continuèrent d'être en usage en Espagne; & qu'alors on comptoit encore les distances conformément à la maniere des Romains. Dira-t-on, poursuit le P. Burriel, qu'un Prince aussi

instruit que l'étoit Alphonse, & un si sage législateur pût ignorer que les poids & mesures des Romains continuoient de son temps d'être en usage en Espagne ? C'est ce qu'on ne sçauroit supposer, en considérant l'étendue de ses connoissances, & toutes les lumières qui brillent non-seulement dans ses écrits imprimés, mais encore plus dans ceux qui sont restés inconnus ou obscurs parmis nos Archives. Un tel Prince pouvoit-il avoir recours aux mesures étrangères, lorsqu'il détermina & qu'il fixa celles dont il voulut qu'on se servît dans son Royaume, & dont il laissa le modèle à la ville de Tolède ?

LETTRE

LETTRE VIII.

État du Théâtre.

Incolumi gravitate jocum tentavit, eò quòd Illecebris erat & gratâ novitate morandus Spectator, functuſque Sacris, &c. Hor. Art Poet.

JE croirois volontiers qu'il y a aſſez de reſſemblance entre le Théâtre de Madrid, tel qu'il exiſte aujourd'hui, & le Théâtre de Rome, tel qu'il étoit dans les temps dont parle Horace, c'eſt-à-dire, dans la période qui ſuivit ſon enfance, & lorſqu'il n'étoit point encore arrivé à cette perfection de goût, d'action & de ſentiment où il parvint dans la ſuite. Je me garderai bien de comparer les Pièces du *Caldéron* à celles de *Térence*, ni de mettre aucun des Auteurs Eſpagnols en parallele avec les *Roſcius* & les *Eſopus* de Rome, ou avec notre *Garrick*. Mais faites attention, Monſieur, qu'en vous expoſant mon opinion, je vous la donne ſeulement pour celle

d'un homme qui n'a jugé que par les yeux, non par les oreilles. Je ne me flatte point d'entendre assez la Langue Espagnole, pour décider avec autant de hardiesse qu'un Critique François, du mérite de *Calderon*, ni d'aucun des Dramatiques Espagnols. Il est cependant un moyen de porter un jugement assez sûr en jugeant par les faits & par les actions, qui disent souvent plus que les paroles. Les gestes & les actions ne sont point des choses absolument muettes; je pense que le Général *Johnson* entendoit mieux les Indiens par leurs gestes, leurs présens & leurs démonstrations, que s'il eût fait une étude particulière de leur Langue. Lorsqu'on apperçoit dans une Pièce les trois unités d'action, de temps & de lieu, bien observées; lorsque les caractères sont bien soutenus; que l'intrigue est bien nouée, & qu'on voit le tout se terminer à un heureux événement, ou à une catastrophe frappante: si cette Pièce est passablement jouée, il est certain que le Spectateur, quelqu'étrangers que lui paroissent être les mœurs & le langage du pays, est en état de porter son jugement

sur cette Pièce. Qu'un Espagnol ou un François, ne sçachant pas un mot de notre Langue, se trouve aux représentations d'*Othello*, *du Roi Lear*, *de Richard III*, *du Voyage à Londres*, *du Coup hardi pour une Femme*, &c. je suis sûr qu'il rendra un compte exact de ce qu'il aura vû, & qu'il dira que l'un tue sa femme par jalousie, que l'autre devient fou en voyant l'ingratitude de ses filles, & que Richard est un hypocrite, un monstre, un homme coupable des plus grands crimes, mais plein de valeur & de courage, &c.

La première fois que je me trouvai au Théâtre de la Comédie de Madrid, c'étoit dans le temps des *Autos-da-fé*. Le Théâtre me parut assez grand, assez bien entendu, mais fort mal-propre, & très-mal illuminé. Ce qui me surprit, c'est qu'il y avoit un mélange égal de jour & de lumières artificielles. La tête du Souffleur, qui sortoit d'une petite trappe, excédoit de beaucoup le niveau du Théâtre; & je crus d'abord que c'étoit un phantôme, ou quelque démon qui devoit sortir de ce trou, pour jouer dans la Pièce. Je ne fus détrompé

que lorsqu'il commença à lire la Pièce d'un ton assez haut, pour que non-seulement les Acteurs, mais le Parterre & les Loges entendissent tout ce qu'il disoit. Le Parterre formoit un mélange curieux & un spectacle bisarre : on y voyoit des hommes en bonnets de nuit & en manteau ; d'autres en larges chapeaux, & les Officiers & les Soldats étoient pêle-mêle avec la populace. Les secondes Loges n'étoient remplies que de femmes ; les hommes n'y vont point. Toutes ces femmes avoient le même habillement, un cotillon noir, & un voile blanc, ou de laine ou de coton. L'Amphithéâtre & les premières Loges étoient occupés par les personnes de distinction & par la Noblesse.

Lorsque la pièce commença, je trouvai que les Acteurs étoient vêtus magnifiquement, & qu'ils avoient des habits plus riches que nous n'en voyons en Angleterre ; ils en changoient perpétuellement, & il sembloit qu'ils n'en changeassent ainsi, que pour faire voir au Spectateur toute la richesse de leur garde-robe. Après quelques scènes insipides & fort dégoûtantes, on donna

un eſpèce d'intermède mêlé de critique & de plaiſanterie, dans le deſſein, à ce qu'il me parut, d'amuſer le Parterre. Un des Comédiens offrit un ſac d'argent à une jeune Dame qui lui chantoit un air fort agréable, & qui ne paroiſſoit pas éloignée de lui accorder ſes faveurs. Enſuite, à ma grande ſurpriſe, un homme apporta trois têtes à perruque avec leur pied, qu'il plaça ſur le théâtre. Il revint un inſtant après avec des habits d'homme, & en revêtit ces trois figures : puis tout-à-coup les déshabilla, & leur mit des vêtemens de femme. C'eſt pour caractériſer ces ſcènes biſarres, que j'ai pris ici pour épigramme les trois Vers d'Horace par où commence ma Lettre. Je ſuis perſuadé que l'Auteur, par cet ingénieux intermède, mais peu digne de la gravité Eſpagnole, n'avoit en vue que d'amuſer le Parterre.

Auſſi-tôt que les trois têtes à perruque furent accoutrées de ces habillemens de femme, il parut ſur le Théâtre trois hommes, qui s'approchant d'elles leur contèrent fleurettes, & voulurent mettre leur vertu à l'épreuve.

Comme les trois dames ne disoient mot, & ne remuoient pas, les trois galans s'apperçurent bientôt de leur mépriſe, & reſtèrent aſſez confus, au grand applaudiſſement du Parterre.

Pour revenir à la grande Pièce, après avoir eſſuyé pluſieurs ſcènes fort ennuyeuſes & fort longues, très-peu intéreſſantes, remplies de phœbus, de galimathias, la grande ſcène, la ſcène des ſcènes arriva. Un Acteur en robe longue couleur de pourpre, repréſentoit Jéſus-Chriſt entre les mains des Juifs. D'abord il fut ſouffleté, baffoué, *conſpué*, flagellé, couronné d'épines, & obligé de porter ſa Croix. Alors mettant un genou en terre & paroiſſant ſouffrir de grandes douleurs, il s'écria : *Padre mi ! Padre mi !* ô mon Père, m'avez-vous abandonné ? Se levant enſuite il s'appuya contre un mur, étendit ſes bras comme ſi on l'eût crucifié, & contrefit toutes les angoiſſes d'un homme qui expire dans les tourmens. Mais vous ne devineriez pas quelle fut la concluſion d'une ſcène ſi terrible, & pour laquelle les hommes doivent avoir la plus profonde vénération, c'eſt qu'une

Actrice vint le délier, lui ôta sa couronne & ses habits de pourpre, & que l'Acteur après avoir repris ses propres habits & remis sa perruque, se joignit aux autres Acteurs, & dansa avec sa figurante une sequedillas. *Spectatum admissi risum teneatis, amici ?*

Cette danse de *sequedillas* n'est pas désagréable au Théâtre; je l'aime mieux du moins, comme la dansent les Acteurs, que lorsqu'ils courent tous les uns après les autres. Quand on la danse dans les maisons particulières, elle ressemble beaucoup à celle que nous appellons en Angleterre le *Hay*.

Après ce divertissement, une Actrice s'étant avancée, fit un très-long discours où elle expliqua la nature & la fin des Sacremens.

Il faut que vous sçachiez, Monsieur, que les Espagnols mettent dans leurs Pièces quantité de soliloques ou de monologues, la plûpart fort longs, & remplis de déclamations vagues & outrées.

J'oubliois de vous dire que, dans la même Pièce, Jésus-Christ parut sur un Vaisseau triomphant qui désignoit l'Église; & qu'avant sa Passion, il prêcha

aux quatres parties du Monde, représentées par des Acteurs, chacun habillé d'une manière analogue à son rôle. L'Europe & l'Asie écoutèrent le Sauveur avec attention, & reçurent la Foi; mais l'Asie & l'Afrique restèrent dans leur aveuglement.

Quelque temps après avoir vu jouer cet Acte de Foi, je voulus voir une Comédie régulière, quoiqu'à vous dire vrai, le premier Spectacle m'eût fort dégoûté du Théâtre Espagnol. Je me trouvai dans une loge avec deux Anglois. Nous ne comprîmes pas bien le premier Acte, & il nous fut fort difficile d'appercevoir le dessein de l'Auteur. Nous vîmes un Roi, une Reine & une Fée ou une Sorcière. Il y avoit beaucoup de spectacle, & des points de vue charmans; mais l'intermède ou la farce qui termina le premier Acte, étoit d'une singularité que rien n'égala jamais, soit à Rome, soit à Athènes. Nos *Frasquhar*, nos *Cibbers*, & tous nos Auteurs bas-comiques, n'ont rien imaginé de si burlesque. La scène se passoit dans un *Posada* ou un Cabaret, & pendant la nuit. Il y avoit trois matelas étendus

ſur le Théâtre & trois couvertures. La Reine & ſes Suivantes, qui repréſentoient la Maitreſſe & les Servantes du logis, ſe mirent en devoir de faire les lits : enſuite il entra ſix hommes pour ſe coucher, & chacun d'eux paya *trois quartiers ;* mais l'un d'entr'eux qui étoit avare, avoit enveloppé ſon argent dans vingt à trente morceaux de papier. Ils ſe déshabillèrent devant les femmes, ôtèrent cinq à ſix paires de culottes, & autant de veſtes, & ſe couchèrent deux à deux. La fin & le beau de ce ſpectacle étoit de les voir ſe jetter leurs habits à la tête & ſe battre, dans le deſſein apparemment de voler l'avare. Cette mauvaiſe farce nous parut ſi exceſſivement ridicule, que nous ne pûmes nous empêcher de faire de grands éclats de rire, que ceux qui étoient dans les loges voiſines prirent pour des applaudiſſemens que nous donnions à l'eſprit & aux gentilleſſes de l'Auteur. Quelque deſcription qu'on pût faire de cette ſcène, on ne pourroit jamais la rendre telle qu'elle a été jouée ; & je défie aucun Théatre de l'Europe, excepté celui de Madrid, d'en produire

une ſemblable. La petite Pièce de notre *Shuter*, intitulée *le Rendez-vous des gueux*, malgré la licence, les obſcénités & les baſſes plaiſanteries qui y ſont répandues, n'eſt rien en comparaiſon de la farce Eſpagnole.

Après cet intermède, il y eut d'autres ſcènes entre le Roi, la Reine, la Fée & le reſte des Acteurs, dont cinq à ſix à la fois tirèrent l'épée contre l'enchantereſſe. Celle-ci ne leur oppoſoit que ſa baguette magique, & elle ſe retira dans ſon réduit, ſans avoir reçu aucune bleſſure. Les Paladins ſurpris que leur fer n'ait pu ſeulement entamer la Fée, le remettent dans le fourreau pour une meilleure occaſion, en criant : *Muy grande maravilla* ! ô la grande merveille ! Dans une autre ſcène, la Sorcière tue un homme d'un ſeul regard ; & d'un autre regard elle le réſuſcite & lui rend la vie. Une autre fois elle entre ſur le Théâtre, tombe, ſe caſſe le nez, ſe relève, & s'en retourne en ſe mettant une mouche ſur le viſage.

Nous fûmes régalés d'un autre intermède, où des maris fort irrités pourſuivoient leurs femmes avec tranſport

ayant à la main des maſſues ſemblables à celle d'Hercule, dans le deſſein de les abbattre à leurs pieds; mais par la médiation de quelques amis, les femmes échappoient à ce danger. Dans l'intermède qui ſuivoit le troiſiéme Acte, c'étoient les femmes qui, habillées en amazones & les armes à la main, pourſuivoient à leur tour leurs maris tremblans, qu'elles obligeoient de ſe mettre à leur diſcrétion. Je n'ai rien remarqué de plus que je puiſſe me rappeller, ſi ce n'eſt que la Fée, l'Enchantereſſe ou la Magicienne, renonce au Diable & à ſes œuvres, & finit par embraſſer la Foi Catholique, en déclarant que c'eſt la ſeule Religion à laquelle elle veut adhérer.

Voilà, Monſieur, tout ce que je puis vous dire du Théatre Eſpagnol. Calderon n'a jamais ceſſé d'être, & eſt encore aujourd'hui, l'Auteur favori de la Nation; auſſi ſes Pièces ſont-elles toujours celles qui ont le plus de ſuccès.

Je ne dois pas oublier de dire, qu'ici la vie des Actrices n'eſt pas ſi ſcandaleuſe qu'à Paris ou à Londres; l'Actrice

nommée la *Théresa* a été renfermée cet hiver pour n'avoir pas été cruelle à quelques Grands d'Espagne.

LETTRE IX.

Description de la Fête du Taureau donnée dans la Place Majeure, à Madrid, à l'occasion de l'Entrée de Sa Majesté Catholique dans la Capitale, le 16 Juillet 1760.

NOUS nous rendîmes au balcon de l'Ambassadeur d'Angleterre sur la place majeure, environ à une heure & demie, & nous fûmes d'abord surpris du spectacle qui s'offrit à nos yeux. La place qui est large & belle, étoit remplie d'une foule de peuple étonnante; tous les balcons, qu'on avoit ornés de grandes pièces d'étoffes de soie de différentes couleurs, étoient pleins, & l'on voyoit un monde infini aux portes des maisons, aux fenêtres & sur des échafaudds, qu'on avoit dressés dans les rues voisines de la place.

Nous vîmes d'abord arriver les car-

roſſes des Chevaliers. Il y en avoit quatre d'une forme antique & fort ſingulière ; le fond n'étoit fermé que par une glace, les côtés & le devant étoient preſque entièrement ouverts. Les Chevaliers étoient placés à la portière de leur caroſſe, d'où ils ſaluoient le peuple & les perſonnes qui étoient aux fenêtres & aux balcons. Ils étoient accompagnés de leurs parreins, du Duc *d'Oſſonne*, du Duc de *Baños*, du Duc d'*Arcos* & du Duc de *Médina-celi*. Il parut enſuite une troupe de Hallebardiers qui précédoit les caroſſes du Roi, au nombre de ſept ou huit équipages : après quoi vint le grand *caroſſe de reſpect*, qui étoit extrêmement riche, avec des ornemens rouges & or, & dont les pannaux étoient très-bien peints. Les grands Officiers de la Couronne, qui précédent toujours immédiatement le Roi, étoient dans un caroſſe à la ſuite du caroſſe d'honneur. Le Roi & la Reine parurent enſuite dans un caroſſe bleu fort magnifique, dont tous les ornemens étoient d'argent maſſif, ainſi que la Couronne dont il étoit ſurmonté ; les harnois des chevaux étoient de même en argent, avec de très-beaux panaches bleus. Les

caroſſes du Prince des Aſturies, des deux Infantes, de Don Louis & de toute leur ſuite, venoient après le caroſſe du Roi.

Leurs Majeſtés étoient placées vis-à-vis de nous, dans un balcon doré, ſous un dais ſuperbe, dont les rideaux étoient or & écarlate. La Reine étoit à la droite du Roi & dans le balcon voiſin. Sur la droite étoit la famille Royale. Les Gentilshommes de la Chambre & les Grands Officiers en uniforme bleu & rouge, chargé d'une riche broderie d'or, étoient dans le balcon à la gauche de celui du Roi. Les Hallebardiers s'avancèrent dans le milieu de la place, pour écarter la populace & la faire ranger ſur des échaffauds; enſuite ils allèrent ſe mettre ſur une ligne, au-deſſous du balcon du Roi. Alors on vit deux compagnies de jeunes garçons en uniforme de taffetas rouge, rangés ſur la droite & ſur la gauche de la place, & portant des vaſes remplis d'eau, dont ils l'arroſoient. Après cette opération, vinrent les ſix premiers Alguafils de Madrid, montés ſur des chevaux fins magnifiquement harnachés; leurs habits étoient à l'ancienne mode Eſpagnole, avec des manches coupées; ils avoient une longue perruque blonde &

flottante, & de larges chapeaux ornés de plumes de différentes couleurs. Ils se rangèrent sous le balcon du Roi, & ils furent obligés de se tenir là pendant le spectacle, jusqu'au moment où ils prirent l'épouvante en voyant venir à eux les taureaux, parce qu'ils n'avoient point d'armes & qu'ils étoient sans défense.

Dès qu'on eut obtenu du Roi la permission de commencer la fête, on vit paroître dans la place les troupes qui servoient de cortège aux quatre Chevaliers : elles étoient divisées en quatre compagnies, ayant chacune un uniforme de soie à la moresque, richement orné de galons & de broderie, & chacune portant la couleur ou la livrée de son Chevalier. Ces troupes s'avancèrent d'abord vers le balcon du Roi pour y faire leurs révérences : elles firent ensuite le tour de la place. Vinrent après cela les quatre Chevaliers habillés à l'ancienne mode des Espagnols, avec un chapeau orné de panache, montés sur de magnifiques chevaux, & portant à la main une lance. Chaque Chevalier étoit accompagné de deux hommes à pied, en uniforme de soie de la cou-

leur de leur Chevalier. Ces hommes de pied ne quittent jamais leur Chevalier; ils ſont toujours à ſes côtés, & ils en font la principale défenſe. Quand les quatre Chevaliers ou tenans eurent rendu leurs hommages aux Majeſtés Catholiques, tout le cortége ſe retira; il ne reſta ſur le champ de bataille, que les quatre Chevaliers & leurs piétons, avec quelques autres habillés de la même manière, qui ſe portèrent en divers endroits de la place. Les Chevaliers ſe rangèrent tous ſur une ligne, ſe tenant un peu éloignés les uns des autres, & ils ſe placèrent vis-à-vis l'endroit d'où le taureau devoit ſortir, afin de s'offrir à ſa rencontre.

Le Roi ayant donné le ſignal ordinaire, les portes furent ouvertes au ſon d'une muſique guerrière & aux acclamations du peuple, & le taureau parut. Un des hommes à pied lui préſenta ſon manteau; le taureau courut auſſi-tôt ſur lui, mais il ſe retira; ce qui donna occaſion à ſon Chevalier de porter un coup de lance dans le col de l'animal. Les autres piétons qui étoient derrière le premier Chevalier, en firent de même, & chacun des Chevaliers donna à l'a-

nimal un coup de lance. Lorſqu'il eut reçu de cette manière pluſieurs bleſſures, d'autres hommes à pied ſe préſentèrent, & jouèrent avec lui avec une agilité ſurprenante, juſqu'à ce que la fatigue les fit ceſſer. Ils mirent fin à leur combat en plongeant leur épée dans le col & dans les côtés de l'animal, ce qui le fit tomber par terre avec un bruit qui retentit au loin. Dès que le taureau fut renverſé, les mêmes hommes lui portèrent un coup de poignard ſur la tête entre les deux cornes, ce qui termina leur victoire (1). Après quoi le taureau fut enſuite enlevé par ſix mulets richement caparaçonnés.

Je craignois d'abord beaucoup pour les hommes à pied; mais je m'apperçus

(1) C'eſt à-peu-près la manière dont les Numides tuoient les Éléphans ſauvages, ou ceux qu'ils ne pouvoient gouverner, ainſi que le raconte Tite-Live, Liv. 27, Chap. 49. (*Rectores*) *ſcalprum cum malleo habebant; id, ubi ſævire belluæ & ruere in ſuos cœperant, Magiſter inter aures poſitum, ipſo in articulo quo jungitur capiti cervix, quanto maximo poterat ictu, adigebat. Ea celerrima via mortis in tantæ molis belluâ inventa erat, ubi regendi ſpem viciſſent, primuſque id Aſdrubal inſtituerat.*

bientôt qu'ils ne couroient aucun danger, parce qu'ils se mettoient à l'abri des coups de cornes en lui présentant leur manteau, contre lequel l'animal dirigeoit ses coups. D'ailleurs, ces hommes sont en si grand nombre, qu'ils se donnent promptement du secours, en détournant le taureau lorsqu'ils le voient acharné contre la même personne : ils ont de plus les échaffauds sous lesquels ils vont se réfugier, lorsqu'ils sont poursuivis trop vivement.

Il y a beaucoup plus à craindre pour les Chevaliers, parce que leurs chevaux sont trop vifs pour qu'ils puissent les gouverner à leur volonté. Il ne leur est donc pas si aisé d'éviter la rencontre du taureau, & ils seroient à tout moment en danger d'être renversés avec leurs chevaux, s'ils n'étoient secourus par les piétons. Cependant, malgré tous ces secours, nous vîmes deux chevaux qui reçurent des coups de cornes de l'animal, & un des quatre Chevaliers fut renversé avec son cheval : heureusement le Cavalier fut assez adroit pour se dégager promptement, & ne fut point blessé. Le courage des chevaux est si grand, qu'on en a vu quelquefois

les flancs percés, s'avancer sur l'animal tandis que leurs intestins traînoient à terre.

Après que les Chevaliers eurent fait plusieurs autres coups de lance, le Roi les voyant fatigués, leur fit signe de quitter la place & d'aller se reposer. Alors on lâcha par d'autres portes, d'autres taureaux plus furieux & plus sauvages que le premier, mais un à un. Il n'y eut que les hommes à pied qui combattirent les taureaux, & ils paroissoient redouter si peu la fureur de l'animal, qu'ils cherchoient à l'irriter de plus en plus en lui lançant, avec beaucoup d'adresse, des dards garnis de bandelettes de papier & ressemblans aux thyrses des Bacchantes. Plusieurs de ces dards étoient remplis de poudre & pétoient comme une fusée dès qu'ils étoient attachés au corps du taureau : rien ne tourmentoit & n'irritoit plus l'animal que ces sortes de dards. Quelques combattans, pour se dérober à la fureur du taureau, lui jettoient des peaux de bouc enflées & très-ressemblantes au bouc même. Mais plusieurs de ces taureaux sembloient reconnoître que les boucs

étoient inanimés, & ne s'y arrêtoient pas. Cependant, un des plus furieux, frappé d'un de ces ballons de peau, fit paroître plus de frayeur que s'il eût eu à combattre contre le plus redoutable ennemi. Tel est le génie de ces animaux : ils sont effrayés d'un objet qui ne fuit pas devant eux, & craignent même d'en approcher.

On combat encore le taureau d'une autre façon, par le moyen d'une grosse lance massive & pesante : le bout de cette lance est fixé solidement dans la terre, & la pointe en est penchée vers la porte d'où doit sortir le taureau. Le *Tauradore* se tient à côté ou derrière la lance, & court souvent un très-grand danger; car si le taureau manque de s'enferrer, il y a tout à craindre pour lui. Mais ces hommes sont toujours si adroits, que rarement l'animal manque de recevoir le fer de la lance dans le col ou dans les épaules; le coup même est si violent, que nous vîmes un de ces taureaux casser le bois de la lance, quoiqu'il fût plus gros que le bras. Quelquefois aussi les *Tauradores* se servent de dogues qu'ils lâchent après le

taureau ; ces chiens ſont auſſi hardis, auſſi fiers, auſſi conſtans, & d'un courage auſſi opiniâtre que ceux que nous avons en Angleterre.

Ces combats de taureau qui tiennent quelque choſe des anciens Tournois, ſont ſans contredit une des plus belles fêtes du monde ; ſoit qu'on en conſidère ſimplement le coup d'œil & le ſpectacle, ſoit par l'intérêt mêlé de crainte & de joie qu'inſpirent l'intrépidité, le courage, l'adreſſe & l'agilité des Acteurs. Les Eſpagnols ont une telle paſſion pour ce ſpectacle, qu'il n'y a pas une femme qui ne vendît tout ſon ménage, pour avoir de quoi payer ſa place dans les balcons ou ſur les échaffauds. Il y a de ces balcons qu'on a loués juſqu'à cinquante piſtoles pour la demi-journée. Quant aux maiſons donnant ſur la place, tout étoit plein depuis le toît juſqu'au rez-de-chauſſée. Ceux qui étoient expoſés au ſoleil, payerent cherement ce plaiſir ; car il étoit brûlant, & on étouffoit de chaleur. Cependant je ne m'étonne pas que les Eſpagnols aient tant de goût pour un ſpectacle qui dans le fond eſt

un peu féroce, quand je ſonge combien le peuple Anglois, qui ſûrement n'eſt pas moins humain qu'aucun autre peuple de l'Europe, eſt paſſionné pour les combats de coqs, & autres ſpectacles de cette nature.

Sans doute on ne peut nier que cette fête ne ſoit un reſte des Maures & des Sarraſins, ou peut-être de la barbarie Romaine; par conſéquent elle n'obtiendra pas l'approbation d'un ſpéculateur dans le ſilence du cabinet, ou d'une ame tendre & portée à la compaſſion. Mais nous ne devons pas, après tout, examiner à la rigueur ces ſortes de ſpectacles violens, de crainte que nous ne venions à perdre cette fermeté de courage qui doit faire le caractère de l'homme, & que trop de philoſophie ne nous rende puſillanimes. Il eſt un certain degré de férocité, néceſſaire, en quelque ſorte, à la nature humaine. Mais, s'il eſt important qu'il ſoit renfermé dans de juſtes bornes, pour qu'il ne dégénere pas en un ſentiment cruel, il ne faut pas auſſi proſcrire tout ce qui paroît un peu féroce, pour que les hommes ne deviennent pas ſenſibles ou

foibles comme des femmes. Ces combats de taureau ſont préciſément dans le degré que nous demandons ; ils n'ont rien de cruel en eux-mêmes, & l'on n'y applaudit qu'à la bravoure, à l'intrépidité, à l'adreſſe. Ils retracent les anciens exploits de la Chevalerie ; ils excitent l'ame des ſpectateurs aux grandes & aux belles actions : ils peuvent produire tous les bons effets des anciens combats en champ clos, ſans l'horreur qui les accompagnoit, & ſans l'effuſion du ſang humain dont la ſcène étoit toujours abreuvée. Ce ſpectacle nous accoutume à mépriſer le danger ; il nous apprend que la meilleure voie de le ſurmonter, eſt de le braver, d'aller au-devant, de le regarder ſans effroi, & de le voir venir avec fermeté. On y apprend encore à porter un prompt ſecours à ceux qui ſont expoſés, & à payer courageuſement de ſa perſonne pour les mettre à l'abri du danger. En un mot, quoique cette fête ne ſoit pas, abſolument & à la rigueur, conforme aux loix de l'humanité & de la nature, on peut dire cependant qu'elle produit d'excellens effets, & qu'elle exige dans les combattans

battans des qualités dont on s'honore par-tout.

Les courſes de taureaux dans la Place Majeure ſe donnent fort rarement, & dans les grandes occaſions, comme au mariage du Roi, à ſon avenement à la Couronne, &c. parce qu'il en coûte des ſommes conſidérables, tant au Roi qu'à la ville de Madrid. Mais il y a derriere les murs de la ville un Amphithéâtre où tous les quinze jours on donne des combats de taureaux. Les connoiſſeurs mêmes prétendent qu'ils ſont infiniment ſupérieurs à la grande courſe du taureau, puiſque les animaux ſont plus furieux, & qu'il faut aux combattans beaucoup plus d'agilité, plus d'art, pour ſe dérober au danger. J'ai été curieux de voir un de ces Spectacles : j'y ai trouvé fort peu de différence dans les manières de combattre, ſi ce n'eſt que les cavaliers ſont plus adroits, qu'ils vont mieux à la quête de l'animal, & qu'ils ne ſont pas ſi bien ſecondés par ceux qui combattent à pied. Leur lance eſt longue, fort droite, aſſez déliée, & d'un bois extrêmement dur ; la pointe ne paroît que fort peu ; elle eſt recou-

verte par des cordes qui l'empêchent d'entrer trop avant & de faire une bleſſure trop profonde. Ils la tiennent fort ſerrée, & collée, pour ainſi dire, ſous le bras, & la dirigent avec la main. Armés de cette manière, ils ne craignent point d'aller au-devant de l'animal, & ils ont ſouvent aſſez de force pour le tenir en arrêt, éloigné d'eux & de leurs chevaux. Mais ce choc eſt fort dangereux ; ſouvent le taureau devenu plus furieux par l'obſtacle qu'on lui préſente, culbute le cheval & le cavalier.

Le bâtiment où ſe font ces courſes, conſtruit ſur un ancien plan, eſt de forme circulaire : il y a des bancs tout autour, aſſez élevés, & à une bonne diſtance de la place où s'exercent les combattans. Il y a de plus deux rangs de loges, avec de grands balcons au-deſſus. Cet Amphithéâtre, dont l'apparence eſt fort belle, eſt bien entendu, bien régulier, & forme un coup d'œil charmant. On eſt toujours un peu ſurpris de voir un grand nombre de Dames de la première qualité qui rempliſſent les balcons, repaître de ces ſcè-

nes ſanglantes de beaux yeux, qui ne ſemblent faits que pour de plus douces cruautés. Les femmes du peuple n'y font pas moins la foule, & nous en vîmes pluſieurs qui avoient leurs enfans à la mammelle.

Il me reſte à préſent à diſcuter un point d'érudition qui a partagé les Sçavans : ſçavoir, ſi ces courſes de taureaux tirent leur origine des Romains ou des Arabes.

Je me rappelle que Cicéron conſulté ſur le combat des Gladiateurs, & obligé de décider ſi ces ſcènes féroces, ſanglantes, dont ſes concitoyens étoient ſi avides, annonçoient leur inhumanité, évite adroitement de faire tomber le reproche à la charge de ſa Nation, en éludant la queſtion avec autant de dextérité qu'un Caſuiſte. Voici ſa réponſe : *Crudele Gladiatorum Spectaculum ! haud ſcio an ita ſit.* C'eſt comme s'il diſoit : *On prétend que le Spectacle des Gladiateurs eſt une choſe cruelle, cela eſt-il bien vrai ?* Étonnante déciſion, Monſieur, pour un homme civiliſé, & ſur-tout pour un Philoſophe tel que Cicéron ! Tout Spectacle donné, comme celui-là, aux dépens

de l'humanité, où l'on répand le sang humain, est cruel, & ne convient qu'à des Barbares.

Quant à l'origine des combats de taureaux, j'ose avancer d'abord, que les Romains les ont seuls introduits en Espagne, puisqu'on donnoit souvent à Rome de pareils combats d'animaux dans l'Amphithéatre. Peut-être les Romains tenoient-ils cet usage des Asiatiques : car on lit dans S. Paul, que les Éphésiens donnoient chez eux des combats dont ils tiroient peu de fruit ; ce qui semble désigner les combats en question (1). Mais il est certain que ceux de taureaux se trouvent expressément marqués parmi les jeux des Romains.

Tite-Live s'exprime ainsi : *Per eos dies quibus hæc ex Hispaniâ nunciata sunt, ludi* TAURILIA *per biduum facti, Religionis causâ.* Voilà des combats de taureaux donnés à Rome, bien précisément énoncés.

Festus nous en a conservé la première institution. Les jeux appellés *Taurilia* furent, dit-il, consacrés aux

(1) ἐθηριομάχησα ἐν Ἐφέσῳ.

Dieux infernaux, parce que ſous le régne de Tarquin le ſuperbe, les femmes enceintes ayant été attaquées d'une épidémie violente, elles ſe procurèrent leur guériſon en mangeant de la chair de taureau. Ce fut à cette occaſion qu'on inſtitua les *Taurilies*, qui ſe célébroient dans le cirque Flaminien hors de Rome, pour ne point invoquer les Dieux infernaux dans l'enceinte de la Ville.

Or, puiſque les femmes enceintes furent originairement l'occaſion & la cauſe de cette inſtitution des Taurilies, ne pourroit-on pas conjecturer que c'eſt pour cela que les femmes Eſpagnoles, par une tradition ancienne, portent à ce genre de ſpectacle leurs enfans à la mammelle, & que celles qui ſont enceintes n'oſent ſur-tout y manquer. Il eſt vrai que cette fête, pour avoir plus de reſſemblance à celle des Romains, devroit ſe célébrer hors de l'enceinte des murs, & non pas dans la place majeure, c'eſt-à-dire, dans le milieu de la Ville.

Tite-Live dit encore que les jeux du taureau, *Taurilia*, donnés par Fulvius, furent plus magnifiques, c'eſt-à-dire,

à ce que j'imagine, plus barbares & plus ſanguinaires qu'ils n'avoient jamais été, parce qu'on y fit combattre, non-ſeulement des taureaux, mais encore des panthères & des lions.

Autres traits de conformité entre les *Taurilia* des Romains & les Courſes des Eſpagnols. Suivant un uſage immémorial, c'eſt toujours la Nobleſſe Eſpagnole qui commence, & qui engage le combat du taureau; il n'eſt permis à perſonne de remplir l'office de Chevalier, ſans prouver une grande Nobleſſe. Tous les Eſpagnols ſont également paſſionnés pour ce ſpectacle; ils le regardent comme quelque choſe de grand, de noble, d'héroïque; & tous ceux qui ſe préſentent pour y combattre ſont ſûrs de plaire au Prince, aux belles, à leurs concitoyens, & d'être les idoles du peuple.

Il en étoit de même à Rome: les Patriciens vouloient toujours avoir l'honneur d'ouvrir les *Taurilia*, & de combattre les premiers:

Luſtravitque fugâ mediam gladiator arenam,
Et Capitolinis generoſior & Marcellis.
Juven. Sat. 2. L. 1.

On vit même des Dames Romaines porter l'ambition jusqu'à vouloir entrer en lice, & se présenter hardiment pour descendre sur l'arène, comme cette Dame Patricienne, dont parle encore Juvenal, Sat. 1. L. 1.

Mœvia Tuscum
Figat aprum, & nudâ teneat venabula mammâ.

LETTRE XI.

Des Funérailles, de la Grandeſſe & des Grands d'Eſpagne, de l'Entrée publique du Roi à Madrid.

LEs funérailles des Grands & des Nobles en Eſpagne, ſont auſſi magnifiques que décentes : on les porte ordinairement en terre revêtus de leurs habillemens les plus précieux, avec le chapeau, la canne & l'épée.

Nam vivis quis amor gladii, quæ cura togæve
Manſit, & hæc eadem remanet tellure repoſtis (1).

Je ſuis très-perſuadé qu'on n'inhumoit point non plus les anciens Chevaliers, les Paladins, &c. qu'ils ne fuſſent armés de pied en cap, tels enfin qu'on les voit encore repréſentés ſur leurs tombeaux, c'eſt-à-dire, avec le caſque, la cotte d'armes, l'épée, la lance, les

(1) Imitat. de Virgile, Liv. 6. de d'Enéïde, verſ. 654 & 655.

éperons, les bottines, comme prêts à partir pour quelque expédition.

On met ordinairement une fort grande quantité de chaux dans la tombe, afin de hâter la consomption des chairs. C'est ainsi que j'ai ouï dire qu'il y avoit à Naples une grande fosse remplie de chaux, dans laquelle on jettoit les corps, après les avoir dépouillés.

La dernière Reine d'Espagne, femme de Charles III, mourut ici le 27 Septembre 1760, âgée de 35 ans, après avoir seulement régné en Espagne un an & quatorze jours. Elle étoit fille du Roi de Pologne (Auguste III, Electeur de Saxe), & les malheurs de son père, chassé de ses Etats héréditaires par le Roi de Prusse, lui avoient causé de grands chagrins. Il y avoit vingt ans qu'elle étoit mariée avec Charles III, & elle en avoit demeuré près de dix-neuf à Naples. Lorsqu'elle vint en Espagne, sa santé étoit déja dérangée; elle eut la rougeole à Sarragoce, puis un grand rhume, ensuite la fièvre, & il lui prit une dyssenterie au mois de Septembre à S. Ildefonse. Sa maladie augmentant, on la ramena à Madrid. La Médecine épui-

ſoit toutes les reſſources de ſon art pour la conſerver ; on invoquoit tous les Saints d'Eſpagne ; on lui apporta des reliques de S. Iſidore ; on en fit venir de Tolède & d'Alcala ; les prières ne ceſſoient point dans toutes les Égliſes d'Eſpagne : rien ne put prévaloir contre les atteintes de la mort. Le Nonce lui donna la bénédiction du Pape *in articulo mortis*, & ce fut alors qu'elle connut que ſa fin approchoit. Elle la reçut avec un peu de ſurpriſe ; mais avec beaucoup de piété, de foi, de réſignation. Elle dit au Nonce qu'elle reconnoiſſoit tout le vuide des grandeurs humaines, & que ce n'étoit point du tout un avantage pour elle d'avoir été Reine. » Par-» donnez-moi, répondit le Nonce : » vous avez eu plus d'occaſions de faire » le bien, & vous ne les avez pas né-» gligées ». Elle reſta deux jours encore dans le même état, juſqu'à ce que le délire vint accompagné de convulſions, & elle expira le 27 Septembre à trois heures de l'après-midi.

Cérémonies des Funérailles de la Reine.

Le corps d'*Amélie*, Reine d'Eſpa-

gne, fut exposé le 28 Septembre, dans une des Salles du Palais de *Buen-Retiro*. Sa Majesté étoit assise sur un trône couvert d'une magnifique étoffe d'or, & sous un dais superbe; elle étoit revêtue de tous ses habillemens Royaux. Des deux côtés du trône étoient six larges girandoles d'argent du Méxique, d'environ quatre pieds de hauteur, avec plusieurs flambeaux. Tout autour de la chambre on avoit élevé des Autels garnis de chandeliers d'or & d'argent. Au pied du trône, à droite, étoit à genoux la Duchesse de Médina-Sidonia; derrière elle, une autre Dame de distinction dans la même posture, & ensuite un Exempt des Gardes. Des deux côtés du trône il y avoit deux Officiers qui portoient le sceptre & la couronne. Les Dames se relevoient d'heure en heure; à la Duchesse de Médina-Sidonia, succéda la Duchesse de Bournonville; à celle-ci, la Duchesse d'Arcos, &c. &c; mais les deux Officiers restèrent dans la chambre pendant les vingt-quatre heures. La Reine fut de cette manière exposée jour & nuit, le 28 Septembre. Le lendemain, à sept heures du matin, on conduisit le corps

à l'Escurial ; & voici l'ordre de la pompe funèbre. La Marche étoit ouverte par quarante Carmes, tous montés sur de beaux chevaux des écuries du Roi, tenant chacun un flambeau. Venoient ensuite quarante Cordeliers, puis quarante Dominicains, tous aussi montés superbement, avec des flambeaux à la main : ils étoient suivis des Gardes à cheval, ayant à leur tête le Duc de Veraguez, autrement le Duc de Berwick. Après eux marchoit un Chapelain en chappe, tenant un Crucifix d'or, & précédant tous les Curés. Parut ensuite le carrosse qui renfermoit le corps de Sa Majesté, suivi de deux autres carrosses. Le Duc d'Albe accompagnoit le corps, & l'Inquisiteur Général venoit après lui, avec d'autres personnes de distinction, comme le Duc d'Arcos, &c. Le Convoi étoit fermé par un détachement de Gardes à cheval & un grand nombre de carrosses.

On fut obligé de marcher toute la nuit, parce qu'il y a huit grandes lieues de Madrid à l'Escurial, & le corps ne fut inhumé que le 30 à huit heures du matin. Cette Pompe funèbre a dû coûter de grandes sommes : les Moines

ſont très-bien payés pour leur journée, ils ont le drap d'or qui ſert à couvrir le corps. Ainſi finit cette cérémonie funèbre, qui me rappelle ces deux vers d'un Poëte Anglois:

Tu n'es plus qu'un amas de cendre & de pouſſière;
C'eſt le deſtin des Grands, & de la terre entière (1).

De la Grandeſſe & des Grands d'Eſpagne.

Il eſt très-difficile, Monſieur, de vous donner une liſte exacte & préciſe de tous les Grands d'Eſpagne. Les Eſpagnols, ſur cet article, n'ont jamais eux-mêmes publié rien de fort certain; ainſi peu de perſonnes ſont bien au fait de tout ce qui regarde les Grands & la Grandeſſe en général. Il n'y a point ici d'abord de ſupériorité ni de gradation dans les titres, comme en France & en Angleterre. Le Duc n'eſt pas plus que le Marquis, le Marquis pas plus que le Comte; en un mot, tous les titres ſont égaux.

(1) A heap of duſt alone remains of thee:
Tis all thou art, and all the great ſhall be.

Vous verrez souvent ici que le fils est Duc, tandis que le père n'est que Comte ou Marquis ; c'est précisément le contraire en Angleterre & en France. La grande distinction consistoit anciennement à être Grand de la première, de la seconde ou de la troisième Classe. Aujourd'hui ces distinctions ne subsistent plus ; tous les Grands sont créés de la première Classe. On mettoit dans la première Classe ceux qui paroissoient devant le Roi le chapeau sur la tête avant qu'ils lui parlassent ; dans la seconde, ceux qui ne pouvoient se couvrir qu'après avoir parlé au Roi, & après que le Roi leur avoit répondu ; dans la troisième, ceux qui ne pouvoient mettre le chapeau sur la tête qu'ils ne se fussent retirés & mis à leur place. Si le Roi dit à quelqu'un de se couvrir, sans se servir d'autres termes que celui de *covre-os*, couvre-toi, cet homme est seulement Grand pour sa vie. Si le Roi ajoute le titre de quelques-unes des terres du Seigneur à qui il dit, *couvre-toi*, comme *Marquis d'Arbreu :* alors la Grandesse est héréditaire. Autrefois les Pairs d'Angleterre avoient coutume de rester le chapeau sur la tête, quand le

Roi venoit s'asseoir parmi eux dans la Chambre haute du Parlement; mais à l'avénement de la Reine Anne au trône de la Grande-Bretagne, le Parlement crut qu'il étoit de la politesse de se découvrir devant une femme, & par succession de temps les Pairs ont perdu ce privilège. Tous les Titres, en Espagne, sont encore aujourd'hui féodaux, & relèvent de la Couronne. Dans les commencemens ils étoient libres pour la vie, ce qu'ils appelloien *libres des lances*; mais quelque temps après on leur a fait payer, comme tenant des Fiefs de la Couronne, une somme annuelle, pour suppléer à l'Office de Chevalier, ou au service féodal.

Outre les Grands, il y a encore en Espagne un grand nombre de bonnes & anciennes Maisons, qui, depuis très-long-temps illustrées, ont un droit inconteſtable à la Grandesse; mais comme les Rois d'Espagne n'ont pas jugé à propos de dire à ces Gentilshommes de se couvrir, *cubridos*, ils n'ont aucun rang à la Cour. Ces Maisons sont appellées en Espagne, *Casas agraviadas*, des Maisons à qui on a fait injure, ou des Maisons délaissées. La marque qui

distingue les Grands d'Espagne, & qu'ils ont grand soin d'observer lorsqu'ils se rencontrent, ou qu'ils parlent ensemble, c'est de se tutoyer, & de se servir toujours de ce terme *tu*; mais lorsqu'ils parlent à quelqu'un d'un rang inférieur au leur, ils s'expriment par ces mots : *Vuestra excelencia*, *vuestra merced*, *Vosia Voseñoria*, &c.

La liste que je vous donne ici des Grands d'Espagne, est la plus exacte & la plus sûre que j'aie pû trouver.

Liste des Grands d'Espagne (en 1762) *suivant l'ordre de leurs titres, avec les noms de leurs Maisons, &c.*

Le Duc d'Abrantes, Don M. Carvajal.

Le Comte d'Aguilar, Ric. Osorio Moscoso y Guzman.

Le Comte d'Altamira, Ben. Moscoso.

Le Duc d'Albe, Fern. Sylva y Toledo. Son fils aîné étoit le Duc d'Huescar.

Le Marquis d'Alcanizas, Manuel Osorio.

Le Duc d'Albuquerque, Pedro de la Cueba. Son fils aîné étoit le Marquis de Ledesma.

Le Comte d'Amarante, Franc. Gayoſo.

Le Duc d'Arco, Alp. Zayas.

Le Duc d'Argete, L. Laſo de la Vega.

Le Duc d'Arion, Ign. Pimentel.

Le Marquis d'Ariſla, Joach. de Palafox.

Le Duc d'Arcos, Ponce de Léon.

Le Comte d'Aranda, Po. Abarca.

Le Marquis d'Aſtorga, Infantado.

Le Comte d'Aſtares, Sant-Iago Fuñes.

Le Duc de Baños, Don A. Ponce de Léon.

Le Comte de Baños, J. de Muſcaro.

Le Marquis de Balbaces, Don J. de Spinola. Son fils aîné étoit Duc de Sexto.

Le Duc de Bejar, J. de Zuniga.

Le Comte de Bénévent, Fr. de Pimentel, autrement dit le Duc de Medina del Rio-ſeco.

Le Duc de Veraguas, Santiago Eſtuardo, autrement Duc de Berwick.

Le Duc de Bournonville, Fr. de Bournonville.

Le Duc de Caſtro-Piniano, Don Eboli.

Le Comte de Caſcahuelas, ou le

Comte de Fuentes, Joachim Pignatelli. Depuis que ces Comtes ſont alliés aux Guſmans, ils prennent le titre de Fuentes y Guſman. Le fils aîné étoit Duc de Mora.

Le Marquis de Caſtel de los Rios.....

Le Marquis de Caſtellar, Lucas Patinho.

Le Comte de Cifuentes, Juan de Sylva.

Le Marquis de Camina, P. de Cordoue ou Cogolludo.

Cordoue. . . . . .

Le Comte de Corunna, Man. de Cartejon.

Le Marquis d'Eſteja, Don Juan Conturion.

Le Duc de Frias, Don B. de Velaſco, Connétable de Caſtille.

Fuentes. *Voyez* Caſcahuelas.

Le Comte de Fuenclara, Ant. de Sylva.

Le Comte de Fernand-Nuñez, Joſ. de los Rios.

Le Prince Jacchi, Don Regio.

Le Duc de l'Infantado. Ce titre eſt actuellement vacant; mais il doit revenir au Duc de Lerme.

Le Duc de Lerme.

Le Duc de Loſada, Don Joſ. de Miranda.

Le Comte de Macéda, Don Franc. Lauzos.

Le Marquis de Malpica, Joſ. Pimentel.

Le Marquis de Manzera, Joach. Pimentel.

Le Prince de Maſſerano, Fel. Freſco. Prince de Campo-Florido.

Le Duc de Medina-Celi, Louis de Cordoue. Son fils aîné étoit Marquis de Camina. L'ancien nom de cette Maiſon, eſt *la Cerda*.

Le Duc de Medina-Sidonia, P. de Guſman, *El bueno*, le Bon. Les Seigneurs de ce nom portent le ſurnom de *Bon*, depuis un Guſman qui défendit Tariffe avec beaucoup de bravoure en 1292.

Le Marquis de Mina, Guſman de La Mina.

Le Comte de Miranda, Ant. de Zuniga.

Le Comte de Montijo, Ch. Portocarero.

Le Duc de Montellano, Joſ. de Solis.

Le Marquis de Mondecar, N. de Mendoſa.

Le Duc de Monteléon, Pignatelli.

Le Comte d'Ouate, Don Joſ. de Guſman.

Le Duc d'Oſſun, P. Giron.

Le Comte de Paredes, D. Diego de Guſman.

Le Comte de Parſen, Joach. de la Cerda.

Le Comte de Paralada, Fer. de Bujados.

Le Prince Pio, Regio.

La Ducheſſe de Popoli.

Le Comte de Priégo, Juan de Croix.

Le Comte de Puño-en-Roſtro, F. Xav. Arias.

Le Comte de Ricla, Don Amb. de Fuñes.

Le Duc de San-Eſtevan ou Saint-Eſtienne, D. Q. de Benavides.

Le Marquis de San-Juan, Juan Pizarro.

Le Comte de Salva-Tierra, J. de Cordoue.

Le Marquis de Santa-Cruz ou Sainte-Croix, Joſ. de Sylva.

Le Marquis de Sarria, Nic. de Carvajal.

Le Comte de Serbelloni.

Le Comte de Siruela, Fr. Balbi.

Le Duc de Soto-Mayor, F. S. M. Maſlones y Lima.

Le Comte de Tenebron, D. Ger. de Montezuma. Il deſcend en ligne directe du fameux Montezuma, Prince Mexicain, & il eſt penſionné par la Cour d'Eſpagne.

Le Marquis de Torrecuſo, Carracciolo.

Le Marquis de Vedmar ou Bedmar, D. Ph. Pacheco.

Le Marquis de Villa-França, Ant. de Toledo.

Le Marquis de Villa-Garcia, Barth. de Mendoza.

Le Duc d'Uzeda, Ant. Pacheco.

Le Marquis de Villarrias. . . .

Villena. . . . . .

Zuniga. . . . . .

Grands Officiers de la Cour d'Eſpagne.

Maiſon du Roi.

Le Duc de Médina-Céli, Grand Ecuyer.

Le Duc d'Albe (1), Grand-Maître de la Maison du Roi.

Le Duc de Lozada, Maître de la Garde-Robe.

D. Pedro Stuart, premier Ecuyer.

Maison de l'Infant.

Le Duc de Montellano, Majordome.

---

(1) Le Duc d'Albe, au mois de Décembre 1760, demanda permission à Sa Majesté de se démettre de ses emplois, & de se retirer de la Cour, en priant seulement Sa Majesté de ne lui en laisser que les honneurs. Le Roi lui répondit que, non-seulement il lui conservoit les honneurs, mais qu'il prétendoit aussi lui continuer ses appointemens. Cette démission, donnée par le plus grand homme que possédât l'Espagne, fit grand bruit à Madrid. Le Duc d'Albe est sans contredit d'un génie vaste & étendu. On trouveroit difficilement quelqu'un qu'on pût lui comparer. Le Marquis de Montallegre, Napolitain, lui a succédé. Pour tout dire, il paroît que le Duc d'Albe, ayant été comme premier Ministre sous le dernier régne, ne vouloit pas être moins considéré sous celui-ci; & c'est peut-être ce qui lui fit demander sa retraite. Quoi qu'il en soit, il est Chancelier héréditaire des Indes, Doyen du Conseil d'Etat, Directeur de l'Académie, &c.

Maiſon de la feue Reine.

Le Marquis de Montallegre, premier Gentilhomme.
Le Marquis de Tripuzi, ſecond Gentilhomme.
Le Duc de Médina-Sidonia, Grand-Ecuyer.
Le Marquis d'Andia, Ecuyer.

Maiſon de la Reine Douairière.

D. Pedro de Villa-Real, Majordome.
Le Comte de Baños, Grand-Ecuyer.
Le Duc de Bejar, Gouverneur de l'Infant.
D. Louis de Cordoue, Cardinal & Archevêque de Tolède.
D. Ber. de Cordoue, fils du Duc de Médina-Celi, Grand Patriarche.

Dames de la Chambre de la feue Reine Amélie de Saxe.

La Marquiſe d'Aytonna.
La Princeſſe Jacchi.
La Marquiſe d'Areſa.

La Comteſſe d'Ablitas.
La Ducheſſe de Saint-Eſtienne.
La Marquiſe de la Mina.
La Princeſſe de Maſſerano.
La Ducheſſe de Bournonville.
La Ducheſſe de Caſtro-Piniano.
La Comteſſe de Bénévent.
La Comteſſe de Fuen-Clara.
La Princeſſe Pio.
La Marquiſe de Valderavano.
La Comteſſe de Fuentes.
La Comteſſe de Caſtro-Piniano.
La Ducheſſe de Médina-Sidonia.
La Ducheſſe d'Arcos.
La Ducheſſe d'Uzeda.
La Ducheſſe de Veragua.

Dames de la Chambre de la Reine-Mère.

La Ducheſſe douairière de Médina-Sidonia.
La Comteſſe de Siruéla.
La Marquiſe de Caſtel-Rios.
La Comteſſe de Serbelloni.
La Comteſſe de Baños.
La Marquiſe de Baneza.
La Comteſſe de Priégo.
La Ducheſſe de Popoli.
La Marquiſe de Torrecuſo.

Entrée

Entrée ſolemnelle du Roi Charles III, à Madrid le 13 Juillet 1760.

Le 13 Juillet, qui étoit un ſamedi, jour fixé par Sa Majeſté, pour ſon entrée publique à Madrid, après que tous les préparatifs pour cette grande fête furent finis; qu'on eut conſtruit en différens endroits de la Ville des arcs de triomphe; qu'on eut orné les maiſons d'emblêmes, de tapiſſeries, de miroirs, de tableaux, de feſtons, de guirlandes de fleurs, &c. dans toutes les rues où devoient paſſer leur Majeſtés; après que les Marchands Jouailliers, & particulierement les Orfévres, eurent fait faire devant leur maiſon une place comme un quarré long, flanqué de quatre tours dans les coins, & qu'ils eurent expoſé dans cette place toutes leurs richeſſes & tous leurs joyaux: à quatre heures de l'après-midi, deux compagnies des Gardes Eſpagnoles & Wallonnes, ayant leurs Officiers à leur tête, ſe rangèrent avec leurs drapeaux & leur muſique, le long de *la carrière.*

A ſix heures, Sa Majeſté avec la Reine & la famille Royale entrèrent dans la Ville par la porte de *Retiro*, dans l'ordre qui ſuit :

1°. Les Compagnies des Hallebardiers avec leur Muſique.

2°. Trois Eſcadrons des Gardes à cheval, Eſpagnoles, Italiennes & Flamandes, avec leurs trompettes & leurs timballes.

3°. Quatre carroſſes dorés des écuries du Roi, avec trompettes & timballes, dans l'un deſquels étoit le Majordome de ſemaine, qui alla d'abord à l'Égliſe de Sainte Marie, pour établir l'ordre.

4°. Le carroſſe des Officiers de la Reine, où étoient le Marquis de Montallégre, ſon premier Gentilhomme, le Duc de Médina Sidonia, ſon Grand Écuyer, & le Marquis d'Andia, premier Écuyer.

5°. Le Majordome de ſemaine chez la Reine, dans un autre carroſſe.

6°. Neuf Dames du Palais de la Reine dans d'autres carroſſes.

7°. Neuf carroſſes attelés chacun de quatre chevaux, où étoient les Gentils-

hommes ordinaires du Roi, avec d'autres Officiers de sa Chambre.

8°. Un carrosse à huit chevaux richement caparaçonnés, avec quatre Valets de pied & huit Valets de chambre qui marchoient sur les côtés.

9°. Un autre carrosse à huit chevaux richement ornés, accompagné comme le précédent, où étoient le Duc de Médina-Cœli, grand Écuyer du Roi, le Duc d'Albe, Grand Maître de la Maison du Roi, le Duc de Losada, Maître de la Garderobbe, le Prince de Masseran, Capitaine de la Compagnie Italienne des Gardes-du-Corps, & Don Pedro Stuart, premier Écuyer.

10°. Vingt-quatre Valets de pied du Roi & de la Reine, & les Écuyers de champ.

11°. Le carrosse du Roi, dont les ornemens étoient d'argent massif, tiré par huit chevaux Napolitains richement harnachés, où étoient le Roi & la Reine, escortés des Officiers des Gardes-du-Corps, & de douze Pages en livrée & broderie d'or, marchant des deux côtés du carrosse.

12°. Un gros détachement des Gar-

des-du-Corps, avec leurs Officiers.

13°. Le Prince des Asturies & l'Infant *Don Gabriel* dans leurs carrosses, accompagnés d'un détachement des Gardes à cheval.

14°. Les Infants Don *Antoine Pascal*, & Don *François Xavier*, dans leurs carrosses, suivis de Gardes à cheval.

15°. La Princesse Dona *Marie Josephe* & Dona *Marie-Louise*, dans leurs carrosses, accompagnés de Gardes-du-Corps.

16°. L'Infant Don *Louis Ant. Jacques*, dans son carrosse, suivi de ses Gardes.

17°. Les Dames d'honneur dans des carrosses dorés.

18°. Le Majordome de semaine de Sa Majesté, dans son carrosse.

19°. Deux bataillons des Gardes Wallonnes & Espagnoles.

Tel étoit l'ordre de la marche. Leurs Majestés s'arrêterent d'abord au premier arc de triomphe, élevé à l'entrée de la belle rue d'Alcala, & vis-à-vis duquel la Reine-Mère, placée sous un magnifique dais, étoit à un balcon de l'Hôtel

du Marquis de Tripuzi, ſon premier Gentilhomme. Le Roi & la Reine la ſaluèrent, & continuèrent la marche pour ſe rendre à l'Egliſe de Sainte-Marie.

Toutes les rues étoient remplies d'une foule étonnante de peuple, ſoit Eſpagnols, ſoit étrangers; & l'on voyoit à tous les balcons de très-beau monde, richement habillé en galons, dentelles, pierreries, &c.

Leurs Majeſtés étant arrivées à l'Egliſe de Sainte-Marie, le Cardinal Archevêque de Tolède, qui les attendoit ſous le parvis, accompagné de différens Officiers & de Gentilshommes, leur préſenta l'eau benite, & à toute la Famille royale. Après cette cérémonie, la Muſique de la Chapelle du Roi chanta le *Te Deum* & le *Salve, Regina.* Au ſortir de l'Egliſe, Leurs Majeſtés prirent une route différente, pour s'en retourner à *Buen Retiro.* Elles trouvèrent dans les rues où elles paſſèrent les maiſons, les arcs de triomphe, & les fontaines illuminées, parce qu'il étoit tard alors, & que le ſoleil étoit couché.

Revenues à *Buen Retiro*, Leurs Ma-

jeſtés virent de leur balcon, les feux d'artifice que la ville avoit préparés, & qui furent tirés ſur la petite place de la Pelotta.

Le lendemain dans l'après-midi, Leurs Majeſtés ſe trouvèrent à la repréſentation d'une Comédie intitulée *le Triomphe d'Hercule*, après laquelle les feux d'artifice recommencèrent comme la nuit précédente.

Le ſurlendemain, 15 du mois, Leurs Majeſtés eurent le ſpectacle d'une courſe de taureaux; il parut leur faire d'autant plus de plaiſir, qu'il n'arriva aucun accident aux cavaliers qui les coururent (1). Pendant ces trois jours, toutes les maiſons, ſur-tout celles de la Nobleſſe, furent très-bien illuminées.

Le Samedi ſuivant, 19 du mois, le Roi prêta le ſerment accoutumé. Le ſoir les Commerçans de Madrid paſſerent devant Leurs Majeſtés en habits

(1) On avoit pris pour cela de bonnes précautions. Depuis quatre jours, on n'avoit rien donné à manger aux taureaux, pour les affoiblir & leur ôter le courage avec les forces.

de masque, firent un compliment, & se retirèrent. Il y eut encore cette nuit des feux d'artifice & des illuminations. Ainsi finirent les fêtes célébrées à Madrid, à l'occasion de l'entrée publique de Don Carlos, Roi d'Espagne.

La partie la plus curieuse de ce spectacle étoit, à mon avis, ce concours étonnant de peuple & de personnes différentes dont les rues étoient remplies. Cette variété dans les ordres & dans les états; ces Moines de toutes couleurs & de toutes étoffes; ce mélange d'Abbés, de Prêtres, de gens de loi, d'artisans, de femmes de toute condition, d'enfans de tout âge, si diversement habillés, tout cela formoit un tableau d'une ordonnance si bizarre, qu'il seroit bien difficile au plus excellent Peintre d'imaginer rien de semblable.

Le Théâtre de *Buen Retiro* est charmant; il est très-bien entendu & orné avec beaucoup de goût. Il fait beaucoup d'honneur au génie & à l'imagination du célèbre Farinelli, Chanteur Italien, qui se mêloit d'Architecture. Ce Virtuose, en vérité, n'a pas eu lieu de

regretter l'Angleterre ; car la Cour d'Espagne lui donnoit des appointemens considérables. Il occupoit dans le Palais de *Buen Retiro* les appartemens qu'on a donnés depuis au Duc de Losada, & il avoit autant de monde à son lever qu'on en voit à celui du Roi, ou au lever de ses Ministres. Après la mort de la Reine Barbe, femme de Ferdinand VI, il s'est retiré en Italie avec une fortune immense.

L'Ambassadeur de Venise fit aussi son entrée publique à Madrid le 23 Juillet suivant, habillé en noir à la Vénitienne, & à cheval.

Fin du Tome premier.

TABLE

Des Lettres contenues dans le Tome I.

INTRODUCTION *Hiſtorique, extraite d'un Ouvrage du Marquis de Mondejar ſur les Hiſtoriens Eſpagnols.* P. 1

Hiſtoire abrégée d'Eſpagne, depuis la mort de Charles II, juſqu'au regne de Charles III. 10

LETTRE I. *Voyage de Londres à Madrid.* 81

LETTRE II. *Etat de la Religion en Eſpagne.* 95

LETTRE III. *Etat du Gouvernement de l'Eſpagne, de ſes Loix, ſes Tribunaux, ſes Cours de Juſtice, &c.* 117

LETTRE III. Suite de la précédente. *Conſeils, Cours, Tribunaux, Compagnies, &c.* 145

LETTRE IV. *Etat de la Littérature en Eſpagne.* 157

LETTRE V. Suite de la Littérature Eſ-

pagnole. *Etat de la Médecine.* Page 169
LETTRE VI. Suite de la Littérature Espagnole. *Historiens d'Espagne.* 291
Lettre du P. François Perez Bayer, à l'Auteur. 224
Lettre de Don Grégoire Mayans, à l'Auteur. 229
LETTRE VII. *Etat des Poids & des Mesures.* 245
LETTRE VIII. *Etat du Théâtre.* 265
LETTRE IX. *Description de la Fête du Taureau donnée dans la Place Majeure, à Madrid, à l'occasion de l'Entrée de Sa Majesté Catholique dans la Capitale, le 16 Juillet 1760.* 277
LETTRE X. *Des Funérailles, de la Grandesse & des Grands d'Espagne. Entrée publique du Roi à Madrid.* 313

Fin de la Table.

211326

HSp.
C5976k
.F

Author Clarke, Edward

Title [État présent de] l'Espagne ... 1760-1761. Vol. 1.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU